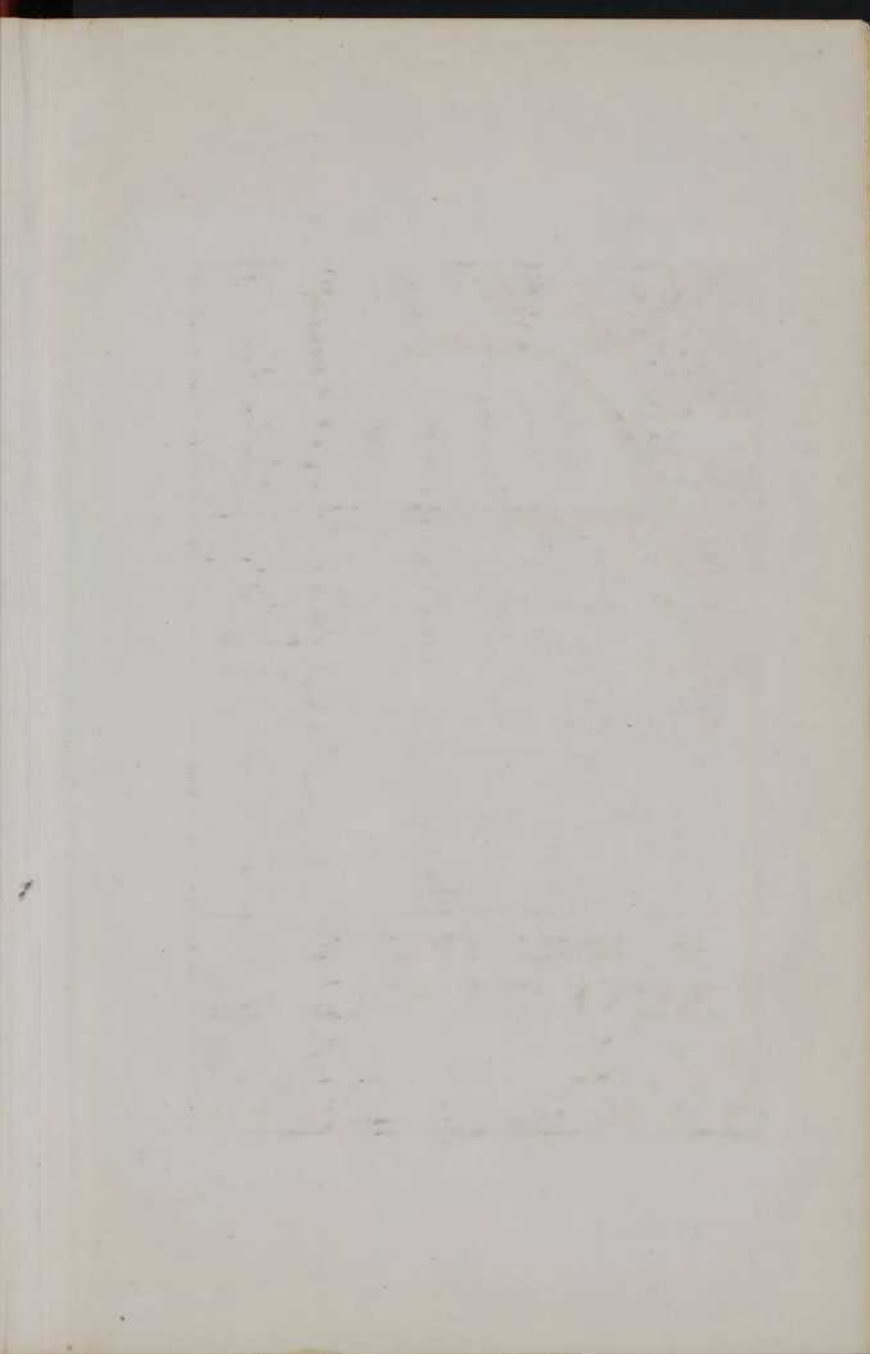








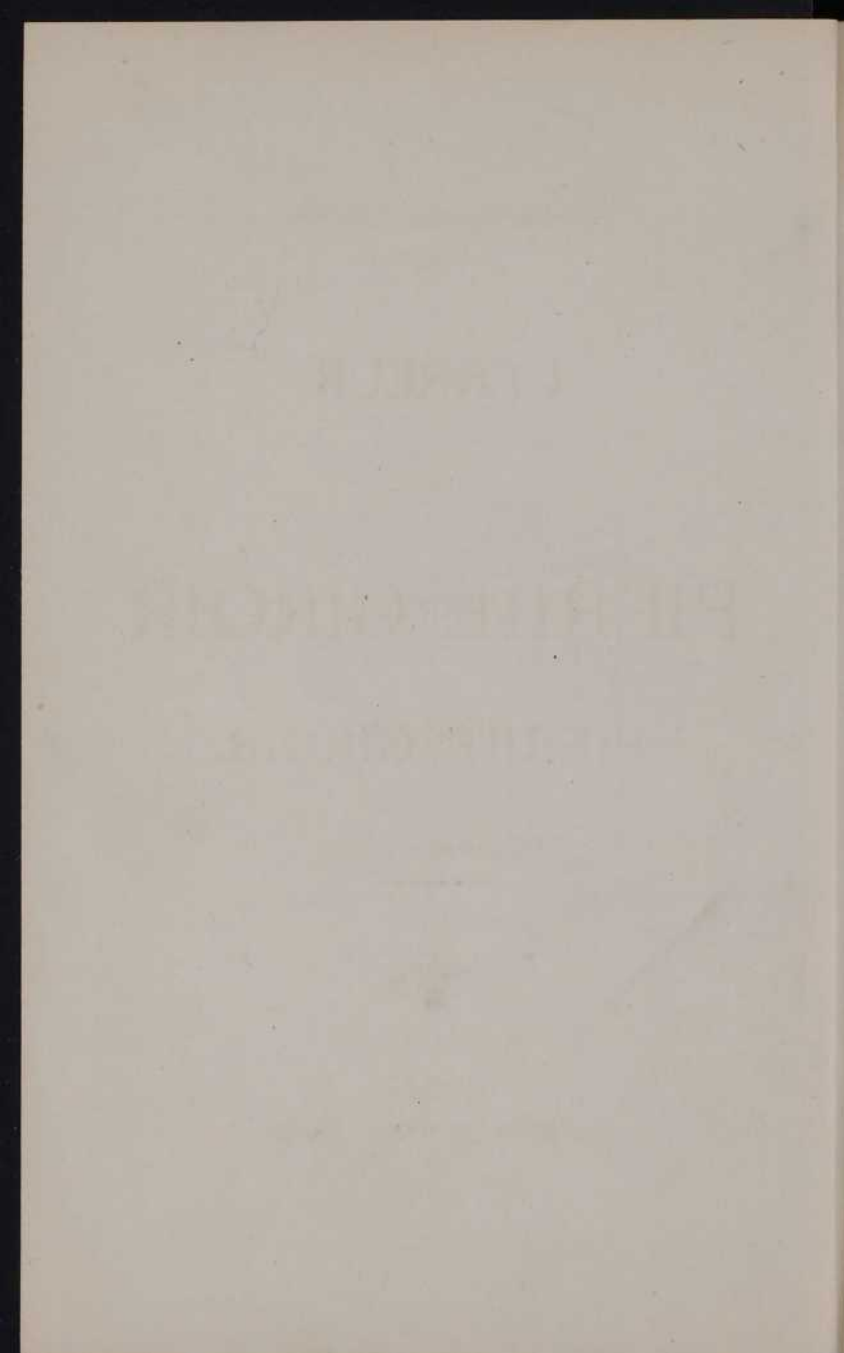




L'ERREUR

DE

PIERRE GIROIR



Docteur JOSEPH CLOUTIER

L'ERREUR

DE

PIERRE GIROIR

ROMAN

Tous droits réservés



QUÉBEC

Imprimerie "LE SOLEIL," Limitée

1925
BIBLIOTHÈQUE
SAINT-SULPICE

PS
9505
L7E77

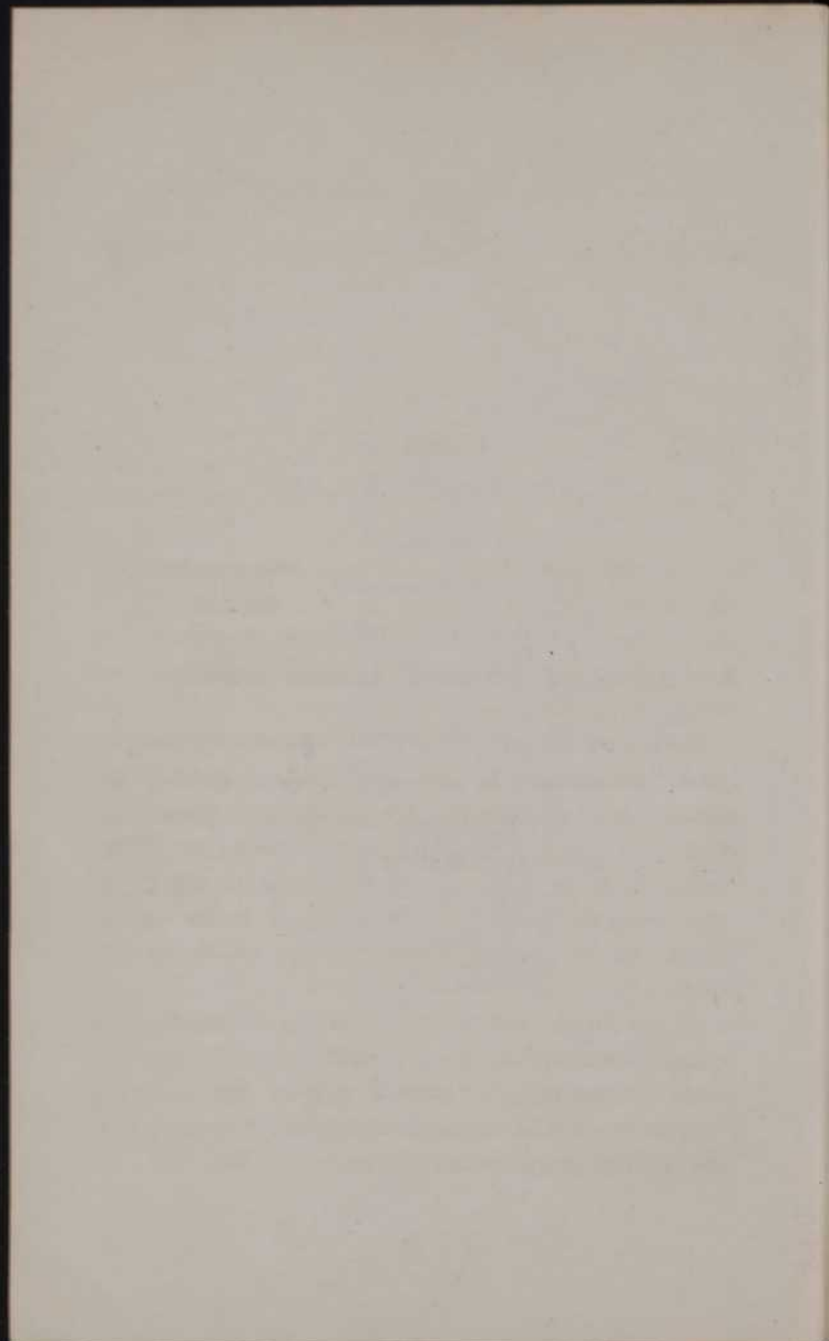
3U03HTOL1818
30P1U2-TMA2

B. Q. R.
NO. 7383

A monsieur
RODOLPHE BÉDARD,
Commandeur de
l'Ordre de Saint-Grégoire le Grand,
président général de la
Société des Artisans Canadiens-Français.

A vous, dont je connais le grand amour pour la belle nature canadienne, je dédie ce livre où j'ai essayé de décrire bien imparfaitement quelques aspects des belles campagnes de chez nous.

J. C.



PROLOGUE

Un après-midi du mois de juin 1904, un étranger se présenta à mon bureau de consultation: c'était un homme bien mis, de petite taille, très maigre et très pâle, portant toute sa barbe soigneusement taillée à la française.

Bien que sa physionomie fût celle d'un homme d'une trentaine d'années, ses cheveux et sa barbe étaient presque complètement blancs. Des yeux d'un noir intense et très brillants animaient d'une façon étrange la pâleur malade de sa figure où une jeunesse sans vigueur semblait lutter vainement contre l'envahissement d'une vieillesse précoce.

Il me salua avec politesse et me demanda sans autre préambule de bien vouloir lui livrer une certaine drogue appelée *cannabis indica*. Mais, voyant l'embarras que sa demande semblait me causer, il ne fut pas lent à me tirer d'affaire.

—Mon cher Docteur, dit-il, je comprends votre hésitation à me donner ce remède, sans prescription; je reconnais immédiatement mon erreur. J'aurais dû commencer par le commencement, c'est-à-dire par me présenter à vous. Ainsi donc, cher confrère, je suis le Docteur Alfred Giroir, gradué de l'Université Laval. Gravement atteint de cette ennuyeuse maladie que vous connaissez trop bien, la neurasthénie, je reviens dans la belle paroisse du Cap-Saint-Ignace chercher le repos et la santé. Ce remède que je vous prie de me livrer est le seul qui puisse engourdir mes douleurs et me procurer un peu de sommeil.

Après cette présentation en règle, je l'invitai à causer quelque temps avec moi. Il faisait très chaud ce jour-là et les malades n'abondaient pas au bureau, préférant sans doute respirer l'air pur, à l'ombre des frais ombrages plutôt que d'aller sous le soleil à la recherche de soulagements plus ou moins illusoires.

Dans ce premier entretien, il me raconta qu'il pratiquait la médecine depuis trois ans, lorsque l'an dernier il fut atteint de ce terrible mal à la suite d'une épidémie de fièvre typhoïde qui avait duré deux longs mois et pendant laquelle il avait dû se prodiguer jour et nuit. Obligé de se livrer à un travail au-dessus de ses forces, avec une santé chancelante, il n'avait pas tardé à éprouver les premières atteintes de ce mal très à la mode dans notre siècle de vitesse et

d'électricité. Bientôt le sommeil l'avait abandonné; des douleurs vagues, une faiblesse angoissante, des idées sombres, un amaigrissement continu, tout cela joint à une passion néfaste qu'il n'avait pas osé tout d'abord me dévoiler, l'avait conduit à un état voisin de la cachexie.

Des médecins avaient cru bon de lui prescrire un séjour aux plages du bas Saint-Laurent. Il avait donc pris le chemin d'une de nos places d'eau à la mode; mais le climat froid, un peu brumeux de Cacouna, joint à la vie mouvementée qu'on mène dans ces endroits très fréquentés, n'avait fait qu'aggraver son état.

C'est pourquoi il avait résolu de chercher un ciel plus clément, là où il pourrait jouir des avantages de la campagne sans être exposé à cette froide température des places d'eau où l'on grelotte bien plus souvent qu'on ne se baigne.

Il avait jeté les yeux sur notre paroisse qu'il connaissait bien et où vivait encore un vieil oncle, riche cultivateur à l'hospitalité large comme on en rencontre tant chez nos braves campagnards canadiens-français. Le jeune docteur semblait très content de son choix. Lorsqu'il m'eut appris le lieu de sa retraite je ne pus que le féliciter d'une pareille aubaine.

En effet s'il est un endroit charmant et bien propre à ramener à la santé tout sujet susceptible de guéri-

son, c'est bien cette reposante plage appelée L'Anse-à-Gilles.

Cette grève inconnue des riches touristes n'a rien de ce qu'on trouve dans les places d'eau renommées. Ce n'est même pas, à proprement parler, une station balnéaire, car le fleuve, à cet endroit, n'a pas encore mêlé son eau douce à l'onde amère du golfe Saint-Laurent.

Mais s'il est un lieu paisible où la nature entière semble inviter au repos physique et moral, c'est bien dans ce coin charmant. Elle nous y invite par cette haleine parfumée, venant du large et toute chargée des effluves du fleuve aux flots berceurs. Elle nous y invite aussi lorsque le soleil se perdant derrière le rideau bleu des Laurentides, la brise tout imprégnée d'émanations printanières descend des coteaux ombragés de sapins et d'érables à la frondaison odorante et pleine de fraîcheur. Elle nous y invite encore par la vue magnifique du Saint-Laurent qui coule, là, ses eaux tranquilles ou tourmentées dans ce lit large de sept lieues et dont seule la ligne harmonieuse des montagnes nous indique les limites; cependant que l'Ile-aux-Oies, verdoyante comme l'île enchanteresse de Calypso, repose le regard de ces vastes horizons.

Ici, point de bruit; point de ce va-et-vient incessant, de ces réceptions fades, de ces visites de cérémonie, fastidieuses et guindées, communes à ces

nombreux endroits où les gens des villes se donnent l'illusion du repos. Ici, rien que la belle nature, fraîche, insouciante et même un peu sauvage.

La plage est déserte. Et vous êtes à peu près sûr de n'être pas importuné lorsque vous venez sur un rocher pour y rêver en écoutant la vague qui vient s'y briser et mourir à vos pieds.

A partir de L'Islet où il serpente sur un plateau de granit surplombant le fleuve, le chemin du roi s'enfonce subitement vers la grève par une descente rapide appelée la côte à Gelette. De là, sur un beau sable fin qui lui donne l'aspect d'une avenue dans un parc opulent, la route s'allonge sur une distance d'un mille et demi, le long des capricieuses sinuosités creusées par l'incessant travail des vagues dans les rochers du rivage.

A gauche, un coteau où s'alignent les confortables bâtiments de cultivateurs à l'aise, se prolonge jusqu'aux ruines du vieux moulin rond. A droite, c'est le fleuve, avec sa blanche bordure de résidences, au milieu desquelles apparaît, comme une demeure seigneuriale, une belle et grande maison rectangulaire. C'est une solide construction à un étage, bâtie pièce sur pièce et couronnée d'un toit anglais. De larges galeries en font le tour.

En voyant cette maison où la simplicité s'allie à une propreté impeccable et à un air de confort at-

trayant, il nous semble que le propriétaire ait voulu faire grand et propre pour répondre à ce besoin insatiable d'hospitalité et pour donner libre essor à son grand cœur d'ami fidèle et d'hôte plein de franchise et de cordialité.

Ancien navigateur revenu à la terre, il n'a pas voulu manquer tout à fait de fidélité à sa vieille amie la "Mer" avec qui il eut pourtant, autrefois, d'orageux démêlés. C'est pourquoi il a eu soin de construire son foyer si près d'elle. D'ailleurs, s'il l'a abandonné ce rude métier de marin, il ne faut pas croire que ce fut de gaieté de cœur. Il dut y renoncer à la suite d'une cruelle maladie qui l'avait à demi rendu aveugle.

Mais il n'en a pas moins gardé pour son ancien état une passion et une fierté allant jusqu'au fanatisme. Pour lui, rien n'égale en grandeur, en savoir et en puissance la glorieuse profession de capitaine au long cours.

—Un ministre, a-t-il coutume de dire, on fait ça avec n'importe quoi. Voyez, dans le gouvernement d'Ottawa, il y a des avocats, des médecins, des notaires, des maîtres d'école, des marchands, des cultivateurs, des manufacturiers, enfin! tout ce que vous voudrez: c'est assez bon pour faire un ministre. Mais un capitaine, heu! pas de danger, ça ne se fait pas avec un avocat ni un docteur, mais ça prend un

bon navigateur qui connaît la manœuvre, qui sait ramer, qui n'a pas "fret" aux yeux, puis qui n'a pas peur de la misère. Surtout ça prend un bon homme, pas un dormeur, je ne vous dis que ça."

Souvent dans la nuit, quand le vent du nord ou le nordet fouette avec fureur les vitres de sa chambre à coucher, il ne peut résister, il faut qu'il aille mettre sa vieille peau hâlée au vent ou à la pluie; et alors il a l'illusion de se croire de nouveau sur son "brick", au milieu de la tempête. Car la vague furieuse vient mourir à dix pas de lui, brisée sur les galets qui séparent sa demeure du fleuve; l'écume des vagues jaille jusqu'à lui; le vent et les embruns lui fouettent le visage pendant que les drisses et les haubans de son mai rendent cette plainte lugubre, bien connue des marins lorsque la tempête fait vibrer les cordages de leur navire comme autant de harpes éoliennes.

Oui, des nuits presque entières vous pouvez le voir, ce vieux loup de mer, qui ronge son frein en grognant, rôder autour de sa maison quand la mer est grosse, guettant les navires ou suivant du regard la fantasmagorie de ces feux scintillants, guides des marins, tantôt brillants comme des étoiles de première grandeur, tantôt s'éteignant comme par magie et qui semblent par leurs continuels clignotements narguer le bonhomme.

Certes, ces nombreuses lumières qui jalonnent le

chenal fournissent au vieux grognard un important motif de pester contre les navigateurs d'aujourd'hui.

—Capitaines de vase, gromelle-t-il avec mépris, entre ses dents serrées sur son vieux bouquin de pipe, leur en faut-il des cérémonies pour naviguer à c'te heure!" Car, avec ce tempérament rageur, propre à un grand nombre de ces vétérans de la mer, il trouve toujours à redire sur toutes choses. S'il voit un navire à l'ancre, ce sont des fainéants qui ne sont bons qu'à "bretter". Aperçoit-il quelque vaisseau qui cherche un abri sous l'Ile-aux-Grues, ce sont des poltrons qui ne savent pas profiter du bon vent. Une goélette qui navigue avec un ris dans ses voiles le fait s'exclamer: "Pouah. Ça ne charrie plus. Ça ne charrie plus." Et le vent a beau souffler en tempête, ce n'est toujours qu'une bonne brise, à son dire.

Toutefois, ce qu'il se permet de chanter sur le compte des marins, il ne ferait pas bon à un simple pékin de le répéter en sa présence. Car, en cela, il est un peu comme ces bonnes vieilles qui ne se gênent pas de traiter leur mari de "vieux ci" et de "vieux ça", mais qui seraient prêtes à écharper l'imprudente voisine qui oserait seulement effleurer du bout des lèvres la réputation de leur conjoint.

Mais en dépit de tous ces faux airs de matamore, le vieux capitaine Bellarmin, comme on a continué de l'appeler, est le meilleur homme du monde; hos-

pitalier jusqu'à la prodigalité, il est toujours prêt à se mettre en quatre pour rendre service, à condition, bien entendu, que vous lui laissiez déverser sa bile en toute liberté.

C'était dans sa demeure et dans ces lieux charmants que le docteur Giroir était venu refaire sa santé. Enfant du sol, il allait demander à cette bonne mère, la terre des aïeux, ce regain de vigueur dont elle sait se montrer si généreuse pour ses fils.

Dès notre premier entretien, je pus me rendre compte que ce jeune confrère, possédant une érudition et une culture littéraire peu ordinaire, était un homme d'une intelligence vraiment supérieure. Et ce fut toujours pour moi un sujet de tristesse que de constater plus tard combien peu il avait su profiter de ces beaux dons que la nature lui avait départis avec tant de prodigalité.

Spontanément nous éprouvâmes l'un pour l'autre une véritable sympathie qui devait bientôt se muer en une profonde amitié.

Je l'invitai à revenir me voir aussi souvent que les soins de sa santé le lui permettraient.

Répondant à une invitation aussi cordiale que sincère, il revint au bout de quelques jours; et je le présentai aux autres membres de ma famille. Bientôt il fut l'un des nôtres. Souvent il venait causer des

journées entières avec moi et il nous consacrait presque toutes ses soirées.

Il semblait éprouver un véritable plaisir en notre société. Il adorait les enfants et ceux-ci, avec l'abandon propre à leur âge, le considéraient déjà comme leur meilleur ami.

Cependant je ne fus pas long à m'apercevoir de sa funeste passion pour cette drogue qu'il me réclamait sans cesse. Il était l'esclave du *cannabis indica* comme tant d'autres sont les esclaves de l'alcool, de la morphine ou de la cocaïne.

Et bientôt j'en vins à me demander si cette belle amitié qu'il me témoignait n'était pas un simple prétexte pour m'induire à lui fournir les moyens de satisfaire sa misérable passion. Mais il nous avait déjà témoigné tant d'abandon et de confiance, il avait fait naître dans nos cœurs de tels liens de sympathie que j'étais résolu, malgré tout, à tenter l'impossible pour l'arracher à l'hydre hideuse qui l'entraînait à la folie et au tombeau. C'était une des raisons pour lesquelles je lui avais si amicalement ouvert ma maison où il pouvait goûter, dans le calme et le repos, les douceurs d'un foyer où régnaient l'amour et la tranquillité.

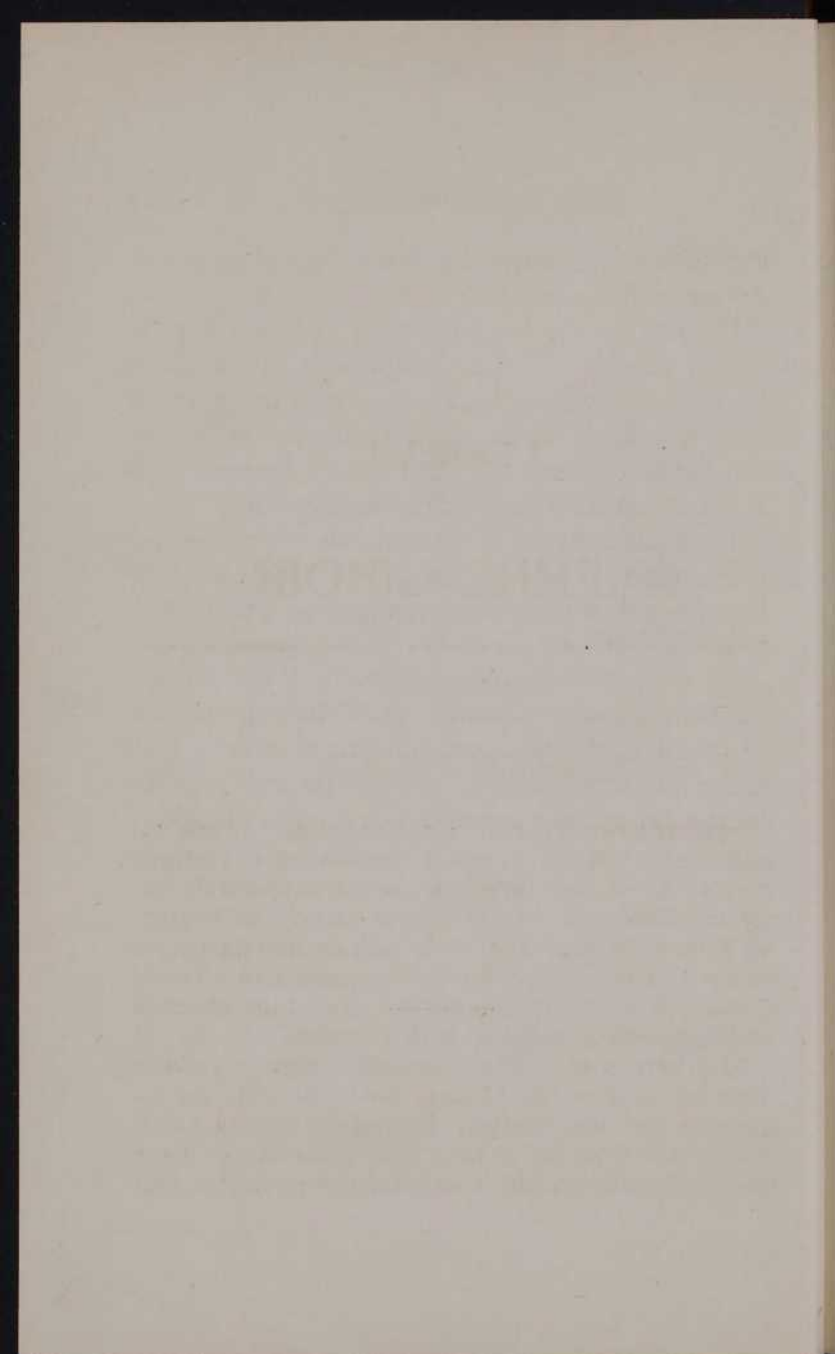
Aussi, réchauffé par cette reconfortante atmosphère qui semblait avoir si longtemps manqué à sa nature sensible et délicate à l'excès, il nous ouvrait

son cœur avec la naïveté et la franchise d'un enfant envers sa mère.

Un jour que je le suppliais de renoncer à cette funeste passion qui obscurcissait petit à petit toutes les facultés de sa belle intelligence, il fut amené à nous raconter l'origine de cette passion et les circonstances douloureuses qui l'avaient entraîné dans le triste état où il se débattait aujourd'hui.

Il semblait éprouver un véritable soulagement à nous confier les épisodes les plus cachés de son existence, à nous dévoiler ses sentiments les plus intimes et les moindres détails de sa triste odyssée.

Ce serait enlever toute sa saveur à ce romanesque récit que de ne pas laisser ce pauvre jeune naufragé raconter lui-même, avec cette verve et cette exaltation malade qui bien des fois nous tiraient des larmes, les sombres étapes de son existence brisée.



L'ERREUR
DE
PIERRE GIROIR

I

PREMIÈRES ANNÉES

Mon enfance n'a rien de remarquable. D'une famille de dix enfants, j'étais le septième-né et l'unique garçon. C'est vous dire avec quels transports de joie fut accueillie mon arrivée dans ce monde, et de quelles gâteries je fus l'objet de la part de mes parents si heureux de posséder enfin ce fils longuement attendu et aussi de la part de mes petites sœurs dont chacune voulut être pour moi une petite maman.

Mon père, sans être un cultivateur riche, possédait dans la paroisse de L'Islet, une très belle ferme, exempte de toutes dettes. Travailleur infatigable, il savait faire fructifier ce bien qu'il tenait de ses aïeux qui s'y étaient succédé sans interruption depuis plus

d'un siècle. Comme eux, il savait tirer de ce sol généreux et aimé, l'aisance et le confort pour sa nombreuse famille.

Oh! comme il l'aimait, mon père, le bien paternel. Dans cette vieille maison, à la cheminée trapue, au comble en pointe, aux fenêtres à petits carrelages, dans cette vieille maison il était né, son père y était né. Là, il avait grandi, là il avait aimé; l'objet de son amour, sa chère Marie, il l'y avait amenée. Et elle avait comblé son bonheur en lui donnant cette belle et féconde famille et surtout ce fils si longtemps désiré. Ah oui! il l'aimait bien cette terre. Et cette vieille maison, comme elle lui était chère elle aussi!

Et moi, tout à côté, ne me semble-t-il encore voir le vieux fournil tout gris — car on ne lui faisait même plus de temps en temps l'aumône d'une pauvre couche de lait de chaux — l'air piteux et gauche avec ses petites fenêtres branlantes et rongées par le temps, sa grosse porte cloutée, sa vieille cheminée en pierres des champs inégales et disjointes, plantée sur un des pignons et qui lui donnait l'aspect grotesque de quelque maritorne nonchalante, mal assise sur le coin d'une chaise. Pauvre vieux fournil, quand je l'ai connu, il était déjà bien chétif, bien décrépi et bien déchu.

Pourtant, autrefois, dans des temps très anciens, il avait servi de maison lui aussi: ses murs pièces sur pièces, ses vieux lambris où l'on remarquait encore des vestiges de menuiserie, attestaient assez son origine noble. Mais déjà, du temps de mon père, humilié par sa déchéance, il se sentait comme

écrasé par l'espèce d'opulence de la grand'maison qui, elle, avait sa grosse cheminée bien assise au milieu du toit, laquelle lui donnait un air respectable, l'air d'une personne bien élevée qui sait se tenir droit sur son siège; ou bien encore l'attitude solennelle du nouveau marguillier au torse solidement engoncé dans le collet fourré de son capot neuf en drap de "pilot".

Aussi n'aurait-on pas dit que tout honteux, le vieux hangar aspirait à entrer sous terre. Et de fait, son châssis à plat sur le sol, s'affaissait lentement sous l'effet de la pourriture et faisait que toute la vieille charpente penchait lamentablement, donnant à la pauvre demeure l'air encore plus misérable.

Mais, pour mon père, toutes ces vieilles reliques ne lui faisaient que davantage chérir le vieux bien des ancêtres.

Chaque rocher, chaque bouquet d'arbres, chaque arbuste même lui était familier, avait son histoire et savait lui rappeler quelques souvenirs de son enfance ou de sa jeunesse.

Échelonné le long du sentier qui conduisait d'un bout à l'autre de la terre, tel arbre, tel rocher, tel bouquet de verdure semblait placé là comme à dessein pour marquer au passant les étapes de la route.

Et chaque portion de cette terre n'avait-elle pas elle-même une dénomination particulière, une espèce de nom de baptême?

D'abord, tout près des bâtiments, c'était le "por aux cochons", ainsi nommé parce qu'on y laissait paître l'été, les cochons hivernants. C'était un coteau

rocailleux, parsemé de petites épinettes rabougries et trapues dont les maigres racines poussaient sur les tufs ou dans les fentes des roches volcaniques. Ça et là s'agrippaient, je ne sais trop comment, sur le rebord d'un large rocher plat et moussu, des bouleaux rachitiques et tordus. Combien de fois dans son enfance mon père n'avait-il pas escaladé cette terrasse naturelle pour, de là, admirer les beaux navires descendant ou remontant le Saint-Laurent!

Un peu plus haut, c'était la "petite prairie": un bon morceau de terre celui-là, où le blé, l'orge et le foin venaient à pleines clôtures. Il y avait là, tout à côté, un petit étang où les rainettes annonçaient, au printemps, le temps des semailles. Dans ce petit marais qui se desséchait tous les étés, croissaient de grosses touffes de joncs, des herbes aquatiques et quantité de ces petits lis bleus, couleur du ciel, appelés clajeux et dont les capsules vertes servent aux enfants à façonner de ces goretts en miniature et si ressemblants. Ah! combien mon père, lui aussi, dans son enfance, n'en avait-il pas créé de ces petits troupeaux de porchets à pattes de bois qu'il réunissait ensuite sur la mousse grise du gros rocher, dans des simulacres d'enclos faits d'allumettes de cèdre, imitant les clôtures de la ferme.

Et plus loin, s'étendait un grand espace de terrain inculte, véritable royaume des genévriers et des églantiers. C'est là où, de temps immémorial, gisait le tas de pieux, sans cesse renouvelé et le gros billot d'orme qui servait à leur appointage, tout mutilé d'innombrables entailles. Tout autour, remplissant ce coin rustique de la forte odeur des forêts, s'épan-

daît l'amas de copeaux de cèdre; écailles fraîches de l'année, nacrées et nuancées d'or tendre; écailles plus anciennes aux reflets mats de vieil argent; enfin débris très vieux, ternes et gris, à l'aspect terreux. Trésor où mes petites sœurs et moi allions puiser nos approvisionnements de ce combustible inflammable et recherché servant à alimenter le feu vif indispensable à la confection artistique de ces crêpes dorées que réussissait si bien ma mère.

Et toujours remontant, nous arrivions à la grande butte à patates coupée en deux par le ruisseau profond et rapide, témoin de mes juvéniles exploits: construction d'écluses merveilleuses, installation ingénieuse de roues hydrauliques tournant à vide avec une rapidité de rêve.

Enfin, quelques arpents plus haut, "les sapins", magnifique bouquet d'arbres, plein de senteurs balsamiques, et qui servait d'abri aux animaux, dans les gros orages, formait là comme une grosse tache sombre qui semblait indiquer le milieu de la terre.

Au delà, c'était le "pacage", jusqu'au gros pin; et ensuite les riches prairies qui poussaient si bien les blés dorés et les foins odorants, étalaient, à perte de vue, leur terrain planche recouvert d'opulentes moissons ondulant comme une mer d'émeraude.

Un des plaisirs familiers de mon père c'était, souvent le dimanche, de m'amener à vêpres avec lui. Il me semble encore le voir, après dîner, en manches de chemise et la pipe au bec, aller s'étendre sur le canapé pour y fumer et y faire son somme. Puis vers une heure, il se levait et me disait en se frottant les yeux: "Je compte ben qu'on va aller aux

vêpres, hein, mon Ti-Fred?" Et nous partions, tous les deux comme une paire d'amis: moi mesurant ma taille à la sienne et m'estimant très fier de voir que déjà je dépassais sa ceinture de plusieurs pouces; d'où je concluais, dans ma petite cervelle d'enfant, que deux petits bonshommes de ma taille mis bout à bout, dépasseraient de beaucoup sa tête. Et grâce à ce raisonnement simplet, je me faisais accroire que déjà je devais valoir la moitié d'un homme comme mon père. Et cela me rendait orgueilleux et me faisait cambrer glorieusement ma taille à côté de mon père. Nous partions à pied pour l'église située à un mille environ de chez nous. Et prenant bien notre temps, nous cheminions avec l'air de deux magnats visitant leurs domaines.

Mon père, chemin faisant, admirait en véritable connaisseur, les belles récoltes toujours si florissantes sur ces terres inépuisables de L'"Anse". A chaque instant, il s'arrêtait, soit pour faire étriver quelqu'un, soit pour causer avec des amis. Et toujours c'était des choses de la terre dont on parlait. Et sans cesse se croisaient les mêmes éternelles questions anxieuses et troublantes: "Ça prend du temps à lever?" "La récolte a belle apparence?" Il faudrait de la pluie?" ou bien "Si ça continue tout va périr par l'eau?"...

Un de ces dimanches que je revenais seul avec le père, j'attirai son attention sur une grande maison, un peu éloignée du chemin, dont les portes et les fenêtres étaient bouchées avec des planches et autour de laquelle on ne voyait jamais personne. Depuis longtemps elle m'intriguait cette maison solitaire,

belle grande bâtisse pourtant, bien qu'un peu délabrée. Quelquefois les mamans, pour effrayer leurs petits, leur disaient, quand ceux-ci faisaient les "malcommodes", que c'était une prison pour les enfants désobéissants.

Elle était entourée d'un jardin, ou plutôt de ce qui avait dû être un jardin, et d'un verger en friche. Mais aujourd'hui la bardane et les mauvaises herbes de toutes sortes, au-dessus de quoi on distinguait les sommités fleuries de quelques talles de rhubarbe, semblaient régner en maîtresses.

Seuls quelques amaryllis et des rosiers rustiques mettaient une note gaie dans ce maquis où les arbres fruitiers, envahis par les gourmands, poussaient en forêt.

— Qui donc reste ici, demandai-je à mon père ?

— Ça, c'est la maison des Glodiche Thomas. Il ne reste plus personne là-dedans. La terre a été vendue au voisin. Et pourtant c'était un beau bien, ça. Un des plus beaux de la paroisse. Le bonhomme avait eu ça clair à lui en se mariant. On peut pas dire pourtant que c'était pas un bon travaillant, le père Glodiche; mais il n'avait pas une femme pour lui, c'était une "fierpette" et une gaspilleuse qui ne cherchait qu'à rouler avec les seigneurs. Puis elle voulait faire des messieurs de tous ses garçons! Ouidà! elle a bien réussi: l'un est petit commis à Québec; un autre a voulu prendre à son compte, puis a "viré casaque"; les autres, dame, le bon Dieu sait ben ce qu'ils sont devenus, des "pas grand'chose", dans tous les cas, quelque part dans les Etats. Une bande

de fainéants, des hérissos qui ne voulaient pas travailler sur la terre..."

Et le père, semblant s'animer, continua: "Dire qu'il avait élevé douze enfants: six garçons, six filles; et pas un seul pour dire qu'il va avoir assez de cœur pour garder en ligne directe ce beau bien des Glodiche Thomas.

"Et le plus triste de tout ça, c'est que le dernier, celui à qui le père s'était donné, l'a vendu. Un bon jour, il s'est dit qu'il y avait assez longtemps qu'il payait rente au bonhomme, qu'il était "tanné" de ça, de travailler au derrière des bœufs. Puis il a fait ni une ni deux, il a vendu la terre avec le père, qui était, comme de raison, attaché sur le bien. Et le pauvre vieux s'est vu obligé de finir ses jours chez les étrangers qui, je peux ben le dire, ont eu soin de lui ben mieux que son propre fils. Ça peut-il être plus sans cœur, hein ?

"Ah non! je ne puis envisager cette maison fermée, de sang froid, moi, la colère me gagne contre ces chenapans. Aussi ça fait mal au cœur quand on aime bien la terre de la voir ainsi délaissée.... Bien oui! c'est ça, nous bâtissons des châteaux pour nos fils et ce sont des étrangers, bien souvent des "morvassons" qui n'avaient l'air de rien, qui vont s'y nicher....

"Ah! si les vieux Thomas revenaient pour voir leur terre aux mains des étrangers (le garçon d'un de leurs engagés), ils ne seraient pas contents, eux qui avaient tant peiné et tant ménagé pour ouvrir cette terre et la bâtir comme il faut! Ah! non, ils ne seraient pas contents.... Bien sûr que le bon Dieu fait bien toutes

choses, mon Ti-Fred, mais quand il a décrété que les morts ne reviendraient pas voir ce qui se passe sur la terre, c'était à coup sûr bien pensé..."

Un autre des plaisirs favoris de mon père c'était, d'autres dimanches, d'aller avec moi visiter ses champs, quand la récolte était dans toute sa splendeur. Ma main mignonne et moite dans sa grosse main rugueuse, il me conduisait ainsi jusqu'au bout de la terre, au fronteau du village.

Et tout le long du parcours il me faisait admirer les moissons ou bien me laissait cueillir des fraises, des framboises ou des bluets qui émaillaient le tour des tas de roches disséminés ici et là.

Mon père prenait plaisir à me nommer chaque partie par son nom et me racontait les incidents propres à chaque endroit. Dans tel fossé, une vache avait été trouvée morte; là, dans ce ruisseau, notre fameux cheval Bossinette avait bien failli rester. En se roulant, il y était tombé en plein sur le dos et il avait fallu le retirer de là à l'aide d'un palan. A tel autre endroit, par exemple, du temps de mon grand-père, un ours avait fait bien des ravages dans le troupeau de moutons. Ce fut l'oncle Lizotte qui l'abattit d'un coup de son grand fusil à pierre.

Puis, rendu au gros pin, mon père se reposait; adossé à l'écorce rugueuse, il me regardait courir sur les rochers, tout en savourant l'arôme du foin fraîchement coupé et des trèfles fanés. Puis, quand approchait l'heure des vaches, musards et flâneurs, nous reprenions le sentier de la maison. Tout en cheminant, mon père me donnait des leçons de choses, me montrant comment distinguer les différentes

céréales, me renseignant sur les mauvaises herbes, comment s'y prendre pour les détruire ou pour les empêcher de se reproduire. Malgré mon jeune âge, il affectait de me traiter en homme et de causer avec moi de ces choses comme si j'eus été parfaitement à même de les comprendre. Il semblait s'appliquer d'une façon particulière à me faire admirer et aimer la terre.

—Tiens, mon homme, regarde-moi ça, cette pièce de foin. C'est-il beau un peu, hein ? Il n'y en a pas deux pareilles dans la paroisse. Ça sent encore la cendre, va, malgré que ça fasse "betôt" vingt ans que mon défunt père ait cendré cette pièce-là. Combien penses-tu qu'il y a de voyages de foin là-dedans ? Pour moi, je ne le donnerais pas pour dix voyages. Et tout du foin de première classe, du bon foin à chevaux. Regarde, on voit à peine les piquets de clôture. Et pas une mauvaise herbe. Pas de bouquets jaunes, pas de marguerites, rien que le beau brin de mil. Ah oui, ça paie d'engraisser la terre, et dire qu'il y en a qui laissent perdre ça, leurs cendres."

Et plus loin, il me faisait admirer une pièce de blé.

—Tiens, mon homme, voilà mon blé de la mer Noire. Sais-tu combien j'ai payé ça, la première semence de ce blé-là ? Un écu pour plein un dé. N'importe, je ne l'ai pas regretté, va. Je l'ai semé, la première année dans le jardin, à ras la maison. Je t'assure qu'on a renfermé les poules cet été-là. Eh bien, avec la semence d'un dé, j'ai récolté une grande terrinée d'un pot de beau blé. L'année suivante je récoltais deux minots. Et si j'ai pas de malchance cette année et si ça rend un peu, je compte ramasser

trente-cinq minots dans cette pièce-là.... Ah! ah! des bouquets jaunes ici. Tiens, vois-tu, Ti-Fred, ç'a souffert, cette baisseur-là, ç'a souffert par l'eau à cause de la rigole que je n'ai pas pu faire à temps, et c'est pourquoi les bouquets jaunes ont pris; aussi le blé est bien moins beau." — Et tout en ramenant les vaches du pacage pour la traite du soir, on jetait un coup d'œil sur les champs de patates, la butte de seigle, les pois en fleurs et l'orge qui déjà commençait à changer. C'était un véritable bonheur pour mon père quand il me voyait intéressé aux choses de la terre, quand il réussissait à soulever mon enthousiasme et à me faire partager cette noble passion, véritable atavisme, qui faisait vibrer toutes les fibres de son être! Ah! oui, il l'aimait bien, sa terre!

Aussi, à ma naissance, me racontait ma mère, son enthousiasme fut immense, sa joie sans bornes. Enfin, il avait un fils à qui il pourrait transmettre son sublime amour de la terre, un fils qui le remplacerait qui continuerait sur le bien de famille la lignée des nobles artisans du sol qu'avaient été ses ancêtres.

Ah! depuis bien longtemps il l'attendait, ce fils, objet de ses désirs. En effet, à chaque enfant que lui donnait annuellement ma sainte mère, c'était pour ce pauvre père un nouvel et amer désappointement.

Toujours en vain, il attendrait donc ce rejeton mâle de sa race qui pourrait continuer sur la terre ancestrale la tradition familiale. Enfin, ses vœux les plus chers venaient d'être exaucés. Vraiment il lui semblait qu'une vie nouvelle recommençait pour lui. Et le soir, lorsqu'il revenait du champ où il avait peiné tout le jour, il se reposait après son souper en

me berçant des heures entières dans ses bras robustes.

Par exemple, il lui fallait auparavant me disputer à l'amour et aux caresses de mes nombreuses petites mamans.

Oh! alors que de rêves ne faisait-il pas, pendant qu'en me berçant de ses vieilles chansons et de ses plaintes naïves il m'endormait tendrement sur sa vigoureuse poitrine.

Oh! ces rêves, ce n'étaient pas des rêves de grandeur, ni des rêves d'ambition; il ne convoitait pour moi ni les honneurs, ni les richesses. Et pourquoi les aurait-il souhaités pour son fils ces honneurs et ces richesses? Il en avait tant vu dans son règne de ces fils de "messieurs" qui, ayant tous les avantages pour arriver, n'avaient abouti à rien, si ce n'est à faire le déshonneur et le chagrin de leurs parents. Non, ce qu'il rêvait pour moi, dans la sublime simplicité de son cœur, c'était tout bonnement de me voir quand je serais devenu grand, lui succéder sur le bien paternel!

Et plût à Dieu que cet humble rêve se fût réalisé.

Toute l'ambition de mon père consistait donc à me conserver intact et sans dette ce patrimoine familial. Ah! il lui faudrait pour cela travailler ferme. Car le pays traversait alors une crise bien funeste pour le cultivateur. C'était au temps où tous les produits de la ferme se vendaient à vil prix et où l'on vit tant des nôtres forcés d'aller chercher à l'étranger le pain que la terre natale refusait à ses enfants. Mais le travail ne lui faisait pas peur à cet athlète à l'écorce rustique et au cœur si tendre, si aimant; car

ce rude travailleur était en même temps le plus tendre des époux et le meilleur des pères. Il ne savait rien refuser à ma mère! D'ailleurs qui aurait pu résister à cette douce femme dont le sourire illuminait tout ce qui l'entourait, femme vaillante, bonne et généreuse jusqu'au sacrifice.

O sainte mère! Elle aussi faisait des rêves, mais bien différents de ceux que caressait mon père, rêves en rapport avec sa nature délicate et mystique. Penchée sur mon berceau, le soir en faisant sa prière, elle demandait à Dieu de bien vouloir m'accepter comme un de ses élus à l'autel du divin Sacrifice.

Et bien longtemps avant de s'endormir, dans son imagination ardente, elle me voyait, d'abord écolier avec le capot à nervures et le ceinturon vert, puis plus tard, jeune lévite montant à l'autel dans les beaux habits sacerdotaux, tout couverts d'or. Elle communiait de ma main tremblante d'émotion et de bonheur; puis poussant plus loin encore son rêve extatique elle me voyait à son lit de mourante, lui fermant les yeux après lui avoir apporté les dernières consolations de l'Église.

Et ces rêves, si différents et pourtant si beaux de part et d'autre, chacun les caressait dans le secret de son cœur, tel un trésor caché que l'on craint de se voir enlever.

Vers l'âge de sept ans, je fus atteint d'une maladie très grave qui m'amena aux portes du tombeau et qui pendant plusieurs jours fut pour mes parents une cause d'anxiété bien cruelle.

Oh! alors combien de nuits sans sommeil ne dut-

elle pas passer, cette pauvre mère, nuits terribles, angoissantes, et interminables où une mère souffre plus de la crainte de voir la mort lui ravir son trésor que des fatigues et des veilles qui appesantissent ses paupières et endolorissent ses membres.

Et qui pourrait aussi dire les angoisses et la douleur ressenties pendant ces jours d'épreuves, par mon père, en apparence si rigide et si froid. Tous ses beaux projets allaient-ils donc s'anéantir ?

Alors il lui semblait que tout allait lui manquer s'il perdait cet enfant. Il semblait oublier le reste de sa famille : sa femme, ses autres enfants qu'il aimait pourtant passionnément, étaient inexistantes à cette heure tragique. Ce fils de prédilection parti, il avait la douloureuse impression que tout allait s'écrouler autour de lui, qu'il ne pourrait plus jamais jouir d'aucune joie, d'aucun bonheur.

Et chaque matin c'était avec une anxiété toujours nouvelle et pour ainsi dire oppressante qu'il épiait les moindres gestes du docteur qui, depuis tant de jours, sortait de ses visites avec ce haussement d'épaules à peine perceptible et pourtant si significatif pour le malheureux père qui l'observait.

Aussi le bon docteur fut-il accueilli comme un véritable sauveur quand enfin, un beau jour, il annonça, tout joyeux, qu'on pouvait espérer.

La convalescence fut longue. De quelles gâteries je fus l'objet, pendant tout ce temps, Dieu seul le sait.

II

JEUX D'ENFANTS, AMOURS D'ENFANTS

De sept à quatorze ans, je fréquentai l'école du hameau et le collège des Frères de ma paroisse. C'est dans cet intervalle que se place l'origine de cet amour malheureux qui me fut si funeste et qui m'amena petit à petit à cet état de déchéance physique et morale où vous me voyez aujourd'hui, après m'avoir fait si cruellement souffrir.

Mon père avait une sœur mariée à un riche industriel de la paroisse voisine. Nos relations de famille nous mettaient naturellement très souvent en contact avec eux. Ils avaient une fille à peu près de mon âge.

Le premier souvenir que j'ai de cette enfant est encore là profondément gravé dans mon esprit.

C'est celui d'une figure angélique au teint diaphane et blanc jusqu'à la pâleur; à la chevelure d'un noir d'ébène qui flottait à la brise et formait avec la blancheur liliale de sa carnation, le plus heureux contraste.

Mais ce qui me frappa dès les premiers instants où je la vis, ce furent ses yeux noirs, étincelants et doux, tour à tour dominateurs et charmeurs. C'est ce regard qui pénétra une fois dans mon âme, s'en rendit maître et fit que jamais je ne pus m'affranchir de cet esclavage. Comme je vous l'ai déjà dit peut-être, je ne puis fixer la date précise où je fis pour la première fois la rencontre de cette enfant, mais je sais que dès l'instant où son regard eut touché mon

âme, il ne fut plus en mon pouvoir d'échapper à cette fascination.

Elle s'appelait Isabelle, nom que dans l'intimité on avait abrégé et dont on avait fait Bella. Chaque fois que nos fêtes de famille nous réunissaient c'était pour moi une joie nouvelle de la voir. Et alors au lieu d'aller jouer avec les autres enfants, bien souvent je me plaisais à rester auprès d'elle et à la contempler. Mais si elle prenait part à ces jeux, oh! dans ce cas, je m'y mêlais avec plaisir et j'éprouvais seulement à toucher sa petite main, un véritable bonheur.

Dans ces veillées de famille, il n'était pas rare de nous trouver réunis au nombre de quinze à vingt enfants, tous à peu près du même âge. Or, un soir, c'était, je crois, à la fête de grand'mère, nous nous livrions à ces petits jeux qu'on appelle "amusements de société" et dont la cousine Marie-Rose était la haute organisatrice. On jouait à la "Chaise honteuse". Vous connaissez sans doute ce jeu qui consiste à placer une victime sur une chaise au milieu de l'assemblée pour y recevoir les invectives de tous les autres. Un rapporteur collectionne les nouvelles et pour cela, s'adresse en secret à chaque joueur qui dit une parole flatteuse ou une injure à l'adresse de l'occupant de la chaise honteuse.

Quand le rapporteur a recueilli ainsi tous les cancans, il revient vers la victime et lui dit :

— Je viens de la cour.

— Quelle bonne nouvelle? — demande l'autre.

Suit la liste des avanies de toutes sortes : "Il y en a un qui a dit que vous êtes la plus laide... Il y en a

un qui a dit que vous êtes la plus aimable... Il y en a un qui a dit que vous ressemblez à une chatte assise... Il y en a un qui a dit, etc., etc." Et ainsi de suite tant que la kyrielle n'est pas épuisée. Alors la malheureuse victime qui vient de recevoir ce déluge d'injures et de compliments, choisit le sujet qui doit la remplacer. Ce qu'elle fait en disant, par exemple: "Que celui ou celle qui a dit que j'étais la plus aimable vienne me remplacer." Le rapporteur nomme alors le coupable qui s'en va occuper la chaise.

Quand vint le tour de Bella d'être au pilori, j'en profitai pour lui dire qu'elle était la plus belle de toutes. Et je me souviens que je regardais avec des yeux terribles les effrontés qui osaient lui dire qu'elle avait de gros pieds; qu'elle avait les mains mal lavées, les yeux croches et les cheveux mal peignés. Et je considérai longtemps comme un sacrilège, Ti-Douard qui avait eu l'impudence de lui dire qu'elle ressemblait à une corneille. Bella méprisait les injures. Aussi choisissait-elle son remplaçant de préférence parmi ceux qui lui avaient dit des compliments: "Que celui qui a dit que j'étais la plus belle de toutes vienne prendre ma place."

C'était moi le coupable. Tout rougissant et gauche, j'allai donc me mettre sur la chaise où je me sentis tout de suite le point de mire de mes taquins de cousins et de mes moqueuses cousines.

Bientôt affluèrent les rapports de la cour. Et comme la plupart de ces enfants s'étaient depuis longtemps aperçus de mes préférences pour Bella, ils ne manquèrent pas de me taquiner à ce sujet.

—"Il y en a un qui a dit que vous ressemblez à

un amoureux manqué.... Il y en a un qui a dit que vous feriez bien mieux d'apprendre à vous moucher avant d'essayer de faire l'amour.... Il y en a un qui a dit que vous ressemblez à un homard cuit".

Inutile de vous dire qu'avec ma timidité naturelle il n'en fallait pas davantage pour me rendre rouge comme une pivoine. Ce qui ne faisait qu'augmenter la joie de mes bourreaux.

Aussi fut-ce avec un énorme soulagement que je quittai ce siège qui était bien vraiment pour moi la "chaise honteuse".

Bella qui n'avait pas été sans remarquer mon grand trouble, fut prise de pitié pour moi. Elle s'empressa donc de venir à mon aide en me faisant une place auprès d'elle.

—Viens t'asseoir ici, mon Ti-Fred, fit-elle gentiment.

Et cela me paya au centuple de ce que je venais d'endurer.

Après la chaise honteuse vint le jeu de "l'Assiette". Vous avez été enfant et vous devez savoir en quoi consiste cet amusement.

Les joueurs assis tout autour d'une salle sont désignés par un numéro. Au milieu, quelqu'un fait tourner une assiette sur le plancher, et, pendant que celle-ci tourbillonne, il nomme tout à coup un numéro. Celui qui est ainsi désigné doit saisir l'assiette avant qu'elle ne tombe à plat sur le parquet. Sinon, il donne un gage et vient à son tour faire tourner l'objet.

Quand chacun des joueurs a donné au moins un gage, commencent les pénitences pour leur rachat. On en était rendu là.

Marie-Rose qui agissait comme juge, ayant placé tous les gages dans une boîte recouverte d'un mouchoir, en prit un au hasard et dit: "Qu'ordonnez-vous au gage touché?"

C'était à la dernière personne qui avait fait tourner l'assiette de donner la première pénitence. Elle ordonna donc, selon son caprice, de "passer en fleur"... de "faire sa confession"... "d'aller embrasser un tel ou une telle". La personne à qui appartenait le gage s'exécuta et ce fut à son tour à prononcer la sentence.

"Qu'ordonnez-vous au gage touché?" continuait de demander d'un air grave le juge Marie-Rose.

—"D'aller embrasser celui ou celle qu'il aime le mieux."

Ce fut mon gage qui apparut. C'était donc à mon tour de m'exécuter. Qui allais-je choisir? Certes, si je n'avais écouté que mon cœur j'aurais bien vite volé vers ma Bella, mais l'embrasser ainsi devant tous ces regards moqueurs fixés sur moi, me mettait dans une gêne mortelle. Bien plus, les quolibets se mirent à pleuvoir et j'entendis bourdonner à mes oreilles: "Vas-y, Ti-Fred, gêne-toi pas. On la connaît"... "Pauvre petit cœur, ça lui coûte". "Il va l'embrasser pourtant. Non, pas à c'te heure, attends la noirceur." "Tombe pas sans connaissance, toujours, etc..."

Hésitant et gauche, j'allai me placer devant Bella et l'implorant du regard, je ne pus que balbutier ce mot: "Veux-tu?" Et elle, gentille, même un peu rougissante, me dit: "Bien oui, Ti-Fred, puisque c'est moi que tu aimes le mieux."

Oh! le délire de ce baiser? Il me semble le savourer encore après des années de distance. Je devais pourtant avoir une mine bien piteuse en l'embrassant car on se mit aussitôt à applaudir de partout, mais je ne les entendis même pas. Et quand le juge me posa la question : "Qu'ordonnez-vous au gage touché?", je ne sus d'abord que répondre.

—"Qu'ordonnez-vous au gage touché?" répéta Marie-Rose, sévère. "Allons. Réveille-toi, Ti-Fred!"

En effet, comme m'éveillant d'un rêve, je dis : —"J'ordonne au gage touché d'aller baiser la terre devant Bella".

Cette sentence atteignit ma cousine Jeanne qui refusa de s'y soumettre. Il s'ensuivit donc une discussion longue et acrimonieuse. Je tenais ma petite vengeance et je ne voulais pas céder; car Jeanne avait été parmi les plus acharnés à se moquer de moi. Et cela me causait une grande joie de la forcer à s'humilier devant mon idole.

—Tous les autres ont fait leur pénitence, dis-je. Il n'y a que toi, Jeanne, qui ne veut pas jouer franc jeu.

—Ce n'est pas une pénitence à donner, ça.

—On donne la pénitence qu'on veut, bon!

—Tu sauras, mon Ti-Fred, que Bella n'est pas le Saint-Sacrement pour qu'on se prosterne devant elle. Quand même que c'est ta blonde, tu sais!

—C'est pas ma blonde plus qu'une autre, mais toi, fais ta pénitence, puis ça sera correct.

—Non! non! Donne-m'en une autre ou bien on ne jouera plus.

Comme je m'apercevais que je ne pourrais ga-

gner avec cette entêtée de Jeanne et que les autres commençaient à prendre partie pour elle, je consentis à la demande de Bella et de Marie-Rose, à changer la punition.

—Eh bien, dis-je sarcastique, puisque mademoiselle Jeanne est une si grande dame, qu'elle choisisse elle-même sa pénitence.

—Ti-Fred, donne-moi une pénitence comme du monde et je la ferai certain! Je ne suis pas pire qu'une autre. C'est ça.

Alors, je lui ordonnai d'aller mettre un genou en terre devant Bella et de lui baiser la main. Cette fois, Jeanne se soumit à cette humiliation et, quand elle l'eut accomplie, Bella l'attirant dans ses bras l'embrassa affectueusement, aux applaudissements de tous.

*
* *

Plus tard, mes parents me mirent au collège des Frères de ma paroisse pendant qu'elle-même était pensionnaire au couvent du même lieu.

Chaque matin, à l'église paroissiale où les deux communautés allaient entendre la messe, j'avais le bonheur de la voir, quelquefois même de lui sourire.

Et je l'aimais dans toute la naïveté de mon jeune cœur, sans arrière-pensée, sans même me demander si elle m'aimait. Je l'aimais pour l'unique bonheur de son amour, comme on peut chérir quelque chose de très bon.

A quatorze ans, je terminais mon cours commercial et je sortais du collège, le premier de ma classe, avec tous les honneurs dus à cette haute et importante position.

Déjà depuis plusieurs années, monsieur le curé m'avait remarqué parmi les autres élèves, à cause de ma bonne conduite et de mon intelligence qui, sans vaine jactance, était supérieure à celle des enfants ordinaires.

Le bon et saint curé avait donc les yeux sur mon humble personne et, croyant voir en moi des marques non équivoques de vocation pour l'état sacerdotal, il avait comploté avec ma bonne mère le projet de me faire poursuivre mes études au petit Séminaire de Québec où il s'était même occupé de m'obtenir une bourse.

Mon père, lui, qui commençait à ressentir les effets de l'âge et d'une longue carrière consacrée aux rudes travaux de la terre, était satisfait de ce qu'il avait fait de moi un homme suffisamment instruit qui pourrait rendre plus tard des services à ses concitoyens, mais en même temps, il était heureux de pouvoir trouver en son fils un aide efficace, en attendant le jour où ce dernier pourrait à son tour assumer le plus lourd du fardeau.

Aussi, quand monsieur le curé, avec bien des précautions, lui fit part des espérances qu'il fondait sur moi, et lui proposa de me faire continuer mes études, il fut accueilli par un refus formel. Toutes les bonnes raisons du vieux curé furent vaines. La résolution de mon père semblait irrévocable. D'ailleurs, il n'avait pas les moyens de faire pour moi de plus grands sacrifices. Il avait dû même s'endetter pour me permettre de terminer mon cours commercial et il n'entendait pas grever davantage le bien qu'il me destinait.

Le chagrin de ma mère fut bien cruel quand monsieur le curé vint lui apprendre l'inutilité de ses démarches.

Depuis ma grande maladie, je n'avais jamais récupéré cette belle vigueur que tout jeune enfant je promettais de posséder plus tard. Le moindre travail manuel me fatiguait. Au moindre refroidissement, je contractais de gros rhumes qui inquiétaient mortellement cette pauvre mère. Aussi redoutait-elle beaucoup pour moi les rudes labeurs de la vie du cultivateur.

C'est pourquoi, voyant mes succès à l'école, elle avait conçu, avec la complicité du bon prêtre, son confesseur et son confident, ces beaux projets que depuis si longtemps elle caressait à mon égard. Ah! ce fut pour elle un bien rude coup!

Elle pleura amèrement. Enfin, le vieux pasteur la consola de son mieux, l'exhortant à continuer de prier et lui promettant que, de son côté, il ferait violence au Ciel.

III

VEILLÉE D'AUTOMNE

Oh! oui, qu'il fut triste le soir de ce jour pour ma mère dont le beau rêve venait d'être anéanti par la décision presque brutale de mon père.

C'était l'automne; on était dans les derniers jours d'octobre. Toute la journée, un ciel gris et menaçant ne laissant qu'à de rares intervalles percer un soleil

blafard et sans chaleur, avait entretenu dans la maison une obscurité déprimante, source de tristesse et de mélancolie.

Dès trois heures, la nuit était tombée et une pluie fine ou plutôt un brouillard froid et humide recouvrait toutes choses de son ambiance visqueuse.

Les animaux frileux et l'œil morne, erraient en beuglant autour des bâtisses, semblant languir après l'heure de la rentrée à l'étable.

La terre, toute honteuse de sa laideur et de sa nudité, semblait soupirer après son blanc manteau de neige. Déjà, en prévision de l'hiver, on avait défait à demi les clôtures; les barrières entourant le jardin potager avaient été enlevées et empilées derrière le hangar.

Devant l'étable, une charrette et un tombereau, les timons à terre, semblaient guetter avec tristesse la sortie des traînes et des voitures d'hiver pour aller prendre leurs quartiers dans une batterie.

Sur le coteau, les moutons, durs à la misère et après à gagner leur vie, glanaient l'herbe rase et jaunie à travers les crans et les sapins embués de lourdes vapeurs.

Dans la porcherie, les pourceaux grognards et tapageurs, réclamant leur pitance, faisaient entendre des cris aigus et éraillés, pendant qu'une girouette rouillée grinçait en se lamentant ou qu'une porte mal fermée geignait sur ses gonds.

Là-bas, sur les rochers de la grève, la voix géante de la grande mer d'automne, comme un tonnerre lointain, se faisait entendre, présageant du gros nordet. A ce bruit grave et solennel se mêlaient les

cris rauques et discordants des outardes et des canards sauvages à la voix fausse et enrouée.

Mon père, parti depuis le midi pour aller au moulin des Trois-Saumons, tardait à revenir. Toutefois, ce retard n'avait rien d'inquiétant; car il avait prévenu ma mère qu'il attendrait sa moulée. Et il arrive souvent, comme ça, qu'à l'époque des engrais il y a bien de la "presse" au moulin et que ceux qui veulent rapporter leur moulée, tout de suite, doivent l'attendre bien longtemps.

On avait donc dû souper sans lui, à la clarté vacillante et fumeuse de la chandelle de suif; car alors la lampe à pétrole était encore un éclairage de luxe dont on ne se servait que dans les grandes circonstances et pour la visite rare.

Une vieille amie de ma mère, presque une parente, était, ce soir-là, à la maison; elle était venue lui rendre visite à l'occasion des fêtes de la Toussaint, histoire de se rapprocher de l'église pour faire ses dévotions.

Nous l'appelions Mémère Angèle et nous l'aimions beaucoup. Elle avait été, pendant plus de quinze ans, en service chez ma grand'mère maternelle, à raison de cinq schellings par mois, plus, au bout de l'année, une jupe d'étoffe du pays et une paire de souliers sauvages. De ce chef, comme c'était l'habitude dans ce bon vieux temps, elle se croyait de la famille et, de fait, ma mère la considérait comme une parente très rapprochée.

Elle venait chez nous très souvent, soit lors des concours: Quarante-heures, retraites ou autres exercices de piété, ou bien encore quand ma mère était

malade. C'était elle, autrefois, qui avait la réputation d'apporter à la maison les petits nouveau-nés. En outre, elle savait beaucoup d'histoires et il se mêlait tant de mystère, de merveilleux et de surnaturel dans toutes les aventures qu'elle racontait que nous étions tentés, dans notre naïveté d'enfants, de la considérer vraiment comme une espèce de bonne fée, avec son petit visage ridé, mi-sérieux mi-comique, qu'éclairaient deux yeux noirs remplis de malice.

Ce qui donnait surtout du relief à ses histoires, c'était l'air de conviction qu'elle savait mettre dans leur débit. En effet, superstitieuse au suprême degré et légère de croyance, elle était persuadée de l'authenticité de ce qu'elle racontait, quelque fantastique que ce fût. De là, à porter cette conviction dans nos jeunes esprits, il n'y avait qu'un pas et il était vite franchi.

Après le souper, comme ma mère semblait souffrante (elle avait à peine touché aux mets pendant tout le repas) mémère Angèle, avec une des aînées, s'était chargée des soins du ménage. Puis, quand elle eut tout rangé, promené le balai de branches de cèdre d'un bord à l'autre de la cuisine, accroché le plat à vaisselle dans le cabanot et passé un linge humide sur le tapis ciré de la grande table de famille, tous vinrent s'agenouiller dévotement pour la prière du soir, devant l'humble image de la Sainte Famille et la croix noire de tempérance suspendues au mur. Ce fut ma mère qui fit la prière. Les yeux fermés et les mains jointes, elle semblait prier avec plus de ferveur encore que de coutume; sa voix, qu'on sen-

tait défaillante et angoissée, se faisait à certains moments suppliante et douloureuse; et quand elle arriva à ces mots: "secourez les pauvres, les prisonniers, les affligés, les voyageurs, les malades et les agonisants", l'on aurait dit que des sanglots étreignaient sa gorge. Parfois, à la lueur blafarde de la chandelle, l'on pouvait surprendre une larme furtive qui coulait lentement sur ses joues pâles et amaigries. Quel chagrin avait donc ma mère, ce soir-là?

L'absence prolongée de mon père était-elle suffisante pour motiver tant de tristesse dans son âme? Pourtant elle y était accoutumée à ces courses se prolongeant bien souvent dans la nuit. N'était-ce pas plutôt cette température maussade et énervante qui excitait à un tel paroxysme la nervosité et l'angoisse chez cette pauvre femme?

Hélas! elle seule connaissait la véritable cause de tant de désolation!

Depuis le souper, les gros nuages sombres qui avaient traîné toute la journée sur les montagnes, avaient enfin crevé et une pluie froide et lourde tombait maintenant, fouettant les vitres avec un crépitement lugubre. Le nordet s'était élevé en bourrasque et faisait craquer les entrails et les poutres du grenier. A la prière du soir succédait maintenant le chapelet que mémère Angèle récitait non sans intercaler, au milieu des *Ave Maria*, de nombreuses phrases incidentes qui, en d'autres circonstances, n'auraient pas manqué de provoquer notre hilarité.

D'une voix grave et monotone, elle priait: "Je vous salue, Marie, pleine de grâces....—Tiffin, marche donc te coucher, tannant!...—" "Je vous salue, Marie

pleine de grâces.... —Chat donc, toué”. Et paf, une taloche à la chatte qui s’apprêtait, en minaudant, à grimper sur la table.

“Je vous salue, Marie, pleine de grâces...—Mon Dieu qu’y vente t’y fort! — le Seigneur est avec vous, vous êtes bénie entre toutes les femmes et Jésus le fruit de vos entrailles est béni.—Ça craque, c’est effrayant!

“Je vous salue, Marie, pleine de grâces... —Écoute donc, Ti-Fred, je compte que c’est lui qui arrive. Mais non.

“Je vous salue, Marie, pleine de grâces.... —C’est le coup de la Toussaint, ça — le Seigneur est avec vous, vous êtes bénie entre toutes les femmes et Jésus le fruit de vos entrailles est béni”.

Et nous de répondre avec ferveur, sans éprouver le moindre étonnement de ces étranges interjections, “Sainte Marie, mère de Dieu, priez pour nous pauvres pécheurs, maintenant et à l’heure de notre mort. Ainsi soit-il”, pendant que le vent gémissait, que la pluie grêlait et que notre pensée ardente se portait vers notre père qui était probablement en chemin par un temps pareil.

Le chapelet fini, ma mère nous dit bonsoir et, nous confiant à la garde de la fidèle Angèle, se retira dans sa chambre. C’était sans doute pour y prier encore, car, bien longtemps, nous entendîmes le bruissement de son rosaire, frôlant le bois de son lit.

Parfois aussi il nous semblait entendre, venant de là, comme des soupirs étouffés. Que faire par cette longue soirée d’orage? Mes sœurs se livraient à diverses occupations: les unes tricotaient des bas,

une autre filait de la laine tandis qu'une troisième lisait à haute voix les Annales de la bonne Sainte Anne. Mémère Angèle s'était installée, avec son tricotage, au bout de la table où brûlait la chandelle dont elle activait la flamme à l'aide des mouchettes. Elle aussi paraissait bien inquiète; elle ne restait pas en place, tricotant quelques mailles et déposant aussitôt son ouvrage, elle allait mettre un quartier de bois dans le poêle, tournait la clef du tuyau, jetait à tout moment les yeux sur le cadran de la grande horloge. Un instant, elle reprenait son travail et de nouveau se levait, allait mettre de l'eau dans la "bombe" de fonte qui chantait sur le feu en lançant en l'air son blanc panache de vapeur; ou bien elle allait jeter un coup d'œil à la "tourquière" qu'on tenait au chaud dans le petit fourneau, en prévision de l'arrivée prochaine du père; ou bien encore elle versait un peu d'eau dans la théière en grès noir vernissé qui siégeait en permanence sur le dessus du poêle.

Sous le poêle, la chatte grise, libre de tous soucis, les yeux mi-clos, ronronnait paresseusement. Tiffin, le fidèle Tiffin, semblait, lui, au contraire, partager l'inquiétude générale; à tout moment nous le voyions se lever, dresser les oreilles, relever le museau, se diriger vers nous, l'œil quémandeur et la queue en mouvement, courir en silant vers la porte de sortie. On allait lui ouvrir, mais après quelques courses vaines sous la rafale et la pluie, il revenait gratter au seuil, entrait en s'ébrouant, allait s'accroupir quelques instants devant le poêle, puis recommençait au bout de quelques minutes le même manège.

Sept heures venaient de sonner.

—Sept heures, dit mémère Angèle. Il est pourtant “arquelleure” (1) de r’soudre. Tiffin est trop agité, il doit le sentir pas loin”. Puis allant d’une fenêtre à l’autre, elle plongeait à tout bout de champ dans sa tabatière de jais ses vieux doigts qu’elle retirait vides et qu’elle oubliait de porter à ses narines tant était grande son agitation. Elle revenait s’asseoir un instant, mouchait la chandelle, tricotait avec une rapidité fébrile un ou deux tours puis, de nouveau, n’y pouvant tenir, elle allait regarder à l’autre fenêtre comme si elle eut pu distinguer quelque chose au dehors par une pareille noirceur.

—Mon Dieu! qu’il fait vilain! Dors-tu, Marie? questionnait-elle, bien qu’elle entendît distinctement ma mère égrener son chapelet. S’il fallait qu’il arrive des avaries à Pierre à c’tte heure. D’abord, s’il peut pas rencontrer des feux follets ou ben des loups-garous? C’est ben dangereux, l’automne de même, dans les gros temps pis les mauvais chemins. C’est un temps pour eux-autres, ça, à soir. Il a pris Bossinette, toujours, hein, Ti-Fred?

Bossinette, c’était le cheval de résistance, un maître cheval, je vous le dis.

—C’est un bon cheval, Bossinette, y a pas de soin; il tient ben le chemin; la noirceur ça lui fait rien. Tout de même, des fois, il est “scabreux” quand il a bien de la misère. Tout d’un coup il aurait rué Pierre. Pourtant il est “arquelleure” d’arriver.

Il pouvait être sept heures et demie; et que la veillée semblait longue! Françoise avait cessé de

(1) Sans doute pour l’expression: “il n’attend que l’heure”.

lire; Marianne et Bizoune jouaient à la bataille d'as; Alice les taquinait. Seule mémère parlait: "Moé, c'est des feux follets que j'ai peur. Ça écarte les chevaux, des fois, vous savez."

On entendait le vent gémir de plus en plus fort dans la cheminée et la pluie tomber, torrentielle, assourdissante.

—C'est une vraie tempête, coudon, mes enfants? Ça me fait donc penser à l'année que mon défunt père est mort! Dors-tu, Marie?.... J'en avais vu un c't'année là, un feu follet. On avait ben manqué périr, allez! Coup de chance qu'on n'était pas à la hauteur des neiges; parce qu'on aurait manqué le chemin, certain. Il y aura de ça betôt vingt-cinq ans, le jour de la Notre-Dame-des-Avents, jour pour jour. Dame, y a belle lurette de ça, mes enfants!"

Mémère Angèle, absorbée par le souvenir du passé, semblait momentanément oublier le présent.

Son inquiétude s'était calmée comme par enchantement. Elle alla donc s'asseoir tranquillement au bout de la table, et, tirant de nouveau sa tabatière, elle la frappa avant de l'ouvrir de nombreux coups menus et brefs, de l'extrémité noueuse de son index, puis elle huma, cette fois, une bonne prise, retroussa davantage, avec son mouchoir rouge, son petit nez en trompette et continua:

—J'étais, dans ce temps-là, engagée dans le haut de L'Islet, chez la veuve Narcisse, votre mémère. Pauvre criature, elle avait ben eu du tracas quand elle avait perdu son cher homme! Dame itou! c'était ben de valeur, lui qui était encore si vert, si capable et si vaillant. Et pis par-dessus le marché, mourir

d'une "estropiure". Car vous savez qu'il avait attrapé ça en tombant le côté sur le garde-grain de la tasserie; ç'avait viré en impôt, pis ça l'avait emporté. Ah oui, c'était ben de valeur."

Puis, ainsi lancée, mémère Angèle se mit à nous raconter aussi la maladie et la fin de son père, mort d'un mal étrange que n'avait même pu diagnostiquer (du moins à son dire) le célèbre docteur Taché, de Saint-Thomas. Puis, elle s'étendit longuement sur les mérites du non moins célèbre rebouteur France Bélanger, qui, lui, avait tout de suite trouvé le mal mystérieux (méfaits du chaud et du froid) dont souffrait le pauvre vieux, mais n'avait pu le guérir à cause de la lune qui se trouvait par malchance, cette semaine-là, dans son plus faible.

Suivit l'histoire du loup-garou à Marcel: un "malvat" qui pour exercer ses vengeances court les bois transformé en bouchon de laine ensorcelé et que le courageux Marcel Fortin délivra en le dardant avec son couteau de poche.

Cette histoire nous fut relatée, ce soir-là, pour la vingtième fois, au moins, mais comme toujours, avec quelques variantes et des détails nouveaux et inédits.

Aussi, c'est à peine si nous prêtions une oreille distraite à toutes ces fables. Certes, mémère Angèle ne pouvait se vanter, ce jour-là, d'avoir l'oreille de la chambre. Et pourtant quelle habile conteuse n'était-elle pas? Quelle imagination fertile et surtout quel brio et quel fumet du terroir dans les termes qu'elle dénichait je ne sais où!

Comme les petites dernières commençaient à avoir

sommeil, ma sœur Françoise se leva, alluma une chandelle et monta les mettre au lit. Elle dut rester avec elles jusqu'à ce qu'elles fussent endormies car le gros vent qui faisait gémir le comble effrayait les petites. Puis elle redescendit et se mit en frais d'aider la studieuse Marianne ainsi que la turbulente Alice à faire leurs devoirs.

Huit heures venaient de sonner et mon père n'arrivait pas! La tempête, comme un coursier qui sent qu'il a encore une longue course à fournir, ne se ralentissait pas.

Ma mère vint un instant interrompre les récits de mémère Angèle. Elle jeta tout d'abord sur nous tous un regard empreint d'une grande bonté, s'efforçant de voiler sous son pâle sourire l'inquiétude qui l'empoignait.

—Pierre retarde bien! dit-elle d'une voix angoissée. C'est une grosse tempête pour la saison. Prenons garde au feu, Angèle.

Elle alla ensuite s'assurer si la petite porte du poêle était bien fermée et la clef du tirage convenablement réglée. Puis après avoir jeté un regard au dehors, scrutant longuement les ténèbres, elle rentra de nouveau dans sa chambre.

Et mémère Angèle se remit à raconter comme de plus belle. Mais mes grandes sœurs envahies à leur tour par l'énervement de la tempête et de l'attente semblaient ne plus l'écouter.

—Oui! il y aura de ça betôt vingt-cinq ans, jour pour jour, à la Notre-Dame.

Ils avaient bien manqué périr, allez: elle, Désiré, Adèle et puis Zéline. Et cela par la faute d'un feu

follet qui les avait poursuivis un soir de neige, tout le long de la route à Cendré et même jusqu'aux abords des bâtiments chez la veuve Narcisse. Et ces affreux cris de hibous qui les avaient tant effrayés lorsqu'ils traversaient le bois franc. Et la mort de son père apprise le lendemain. Tout cela fut narré de fil en aiguille. Mémère Angèle semblait maintenant raconter tout cela pour elle-même, comme ces vieilles personnes qui pensent tout haut; et l'émotion la gagnait à tel point qu'on aurait pu croire qu'elle était encore sous le coup de la poursuite des feux follets damnés.

Mais en ce moment, c'était surtout pour Pierre qu'elle craignait, pour Pierre qu'elle savait exposé là-bas, dans la nuit orageuse, à tous les maléfices de ces êtres néfastes suscités par l'enfer. Quant à nous qu'abritait un toit béni par la main du prêtre, qu'avions-nous à craindre? N'étions-nous pas de plus sous la protection du rameau béni dont on pouvait voir les branches, maintenant jaunies, accrochées là-haut, à la croix de tempérance?

Certes oui, le vent pouvait rugir, la tempête se déchaîner, les esprits ténébreux errer dans la rafale, la grande maison était un asile sûr et solide. Aussi quel sentiment de douce quiétude n'éprouvions-nous pas rien qu'à jeter les yeux sur les énormes solives du plafond aussi bien que sur les images pieuses appendues aux vieux murs!

Mais lui, le pauvre Pierre, songeait Angèle, l'esprit hanté de mille fantômes, où était-il en ce moment? Sans doute il parcourait là-bas les chemins pleins d'embûches! Peut-être il passait, à cette heure, de-

vant le "trou du diable", endroit redoutable, caverne sinistre par où satan s'était jadis engouffré dans les enfers, après avoir été forcé de charroyer les matériaux nécessaires à la construction de l'église de L'Islet? Peut-être, à cette heure, cheminait-il près de la maison de pierre chez "Petit su France" où le diable en personne était venu danser un soir de réjouissance et d'où il s'était enfui à travers le mur en y laissant un trou que jamais la main de l'homme n'avait pu réparer. Et mémère Angèle ne pouvait songer sans frémir à cet orifice au pourtour noirci que l'on masquait tant bien que mal au moyen d'une cordée de bois et qu'elle avait eu la curiosité d'aller voir un dimanche après-midi. Et la pauvre vieille, l'esprit rempli de ces terreurs vaines, voyait partout le Malin rôder sous quelques formes hideuses parmi ces endroits sinistres semés sur le parcours que Pierre devait suivre. Ah! oui! elle était bien inquiète!

Tout à coup, il se produisit un léger bruit différent de ceux de la tourmente. Était-ce bien lui, cette fois, qui arrivait? Hélas, non, ce n'était que le "prévient" de l'horloge qui allait sonner neuf heures.

Et la tempête redoublait de violence. La neige avait succédé à la pluie et tombait maintenant épaisse et aveuglante; poussée par l'ouragan, elle se tassait sur les vitres qu'elle recouvrait d'une lourde couche opaline.

Pâle et défaite, ma mère sortit de nouveau de sa chambre.

—Quelle tempête, mes enfants, quel temps! C'est affreux et votre père qui n'arrive pas!!! Il est temps de vous coucher, mes enfants, mais auparavant nous

allons chanter un cantique à la sainte Vierge pour lui et pour les pauvres malheureux qui sont sur l'eau à soir; (n'était-elle pas elle-même fille et sœur de marins?) car il y en a qui sont sur l'eau par ce temps terrible. C'est bien épouvantable, ça! Chantons ensemble, mes enfants!

Et d'une voix faible et plaintive, à peine perceptible à travers les mille bruits de la tourmente, qui ressemblaient à un gigantesque accompagnement d'orgues, elle entonna:

Au secours, Vierge Marie,
Au secours, viens sauver nos jours.
C'est ton enfant qui t'en supplie,
Vierge Marie, sauve nos jours.
Vierge Marie, au secours, au secours!

IV

LA DÉFAITE DE LA TERRE

Il était bien tard dans la nuit quand mon père arriva enfin, tout trempé et harrassé par une longue route dans la tempête et par des chemins affreux.

Ma mère et la fidèle Angèle s'étaient levées pour le recevoir. Quel homme, grand Dieu! Il ressemblait vraiment à ces bonshommes de neige que font les enfants pour s'amuser quand la neige est pelotante. Son casque en cuir, aux oreilles rabattues, et son gros capot d'étoffe du pays étaient recouverts d'une

épaisse couche de neige fondante. De gros glaçons pendaient à sa moustache et à ses favoris tandis que d'autres embroussaillaient ses sourcils, lui bouchant à demi les yeux. Ses joues rougies par la morsure de la neige cinglante et du vent ruisselaient d'eau glacée.

—Enfin! lui dit ma mère, te voilà donc, mon pauvre homme! Quelle misère! Mon Dieu! quelle tempête. Nous étions bien en peine de toi.

Et, tout en parlant, elle l'aidait à se "décapoter" pendant que mémère Angèle s'empressait d'allumer la chandelle dans le fanal vitré.

—Oui, reprit mon père, c'est un vrai temps de chien! Par-dessus le marché, la mer a monté effrayant et les chemins dans l'anse sont impassables. Les clôtures sont toutes arrachées et les débris traînent partout à la "valedraille", dans le chemin. C'est affreux et bien dangereux aussi."

Puis sans tarder, il s'en alla dételer et mettre sa moulée à l'abri de la tempête. Dans l'intervalle, ma mère aidée de mémère Angèle, avait gréé un bout de table.

Sur la nappe de toile, pliée en deux, figuraient le bon pain de blé, une terrinée de cretons avec sa blanche dentelle, de la graisse de rôti, un bol de sucre d'érable haché et une secoupée de grosse mélasse. Un grand bol à ramages, vide, attendait le thé chaud, pendant que, dans le petit fourneau, la tourquière chaude et dorée dégageait un fumet prometteur.

La table mise, ma mère avait tiré de sur la plus haute tablette du vieux buffet la bouteille de Rhum, et, avec beaucoup de soin, avait préparé une bonne

"ponce" chaude qu'elle présenta à mon père à son retour de l'étable.

—Tiens, prends ça, mon Pierre, tu en as bien besoin après une pareille nuit au mauvais temps!

Mon père avala par petites gorgées la liqueur brûlante et, réconforté par son effet tonifiant et par la douce chaleur du poêle, il se mit à table.

Ce ne fut qu'à ce moment qu'il remarqua la pâleur livide de sa pauvre femme.

—Tu es malade, Marie, lui dit-il, tu t'es trop énervée aussi. Ça n'a pas de bon sens, ça. Va te reposer, va, je t'en prie. Angèle arrangera tout ça. Quant à moi, il faut que je retourne voir à Bossinette tantôt. Il a bien besoin de soins, le pauvre animal, après une pareille "escousse".

Ma mère, après lui avoir recommandé une grande prudence à l'égard de Bossinette qui devait être de bien mauvaise humeur après un tel voyage, se retira le cœur gros, dans sa chambre et se mit au lit, cherchant dans le sommeil un apaisement aux angoisses de cette longue journée.

Mais ce sommeil réparateur dont elle avait si grand besoin ne vint pas. Et là, bien longtemps, sa pauvre imagination tendue de noir, fit dérouler devant ses yeux toutes les misères de cette vie de rudes labeurs qu'avait été et qu'était encore celle de son pauvre Pierre. Et c'était à cette dure existence qu'à son tour allait être livré son enfant de prédilection, son petit Fred qu'elle avait tant choyé et pour qui elle avait rêvé jusqu'à ce jour une si belle destinée: cette vie sainte, honorable et relative-

ment aisée — du moins telle qu'elle la concevait — du ministre des autels.

Pour elle qui avait rêvé de voir un jour son petit Fred chéri, confortablement installé dans le beau presbytère d'une belle grande paroisse dont les fidèles respectueux l'appelleraient "Monsieur le Curé" et l'aimeraient comme un père, quel triste réveil et quel affreux retour à la froide et brutale réalité. Son petit Fred serait habitant comme son père. Pierre en avait décidé ainsi.

Habitant! avec tout ce que comporte de misères ce rustique métier. Comme Pierre, par cette nuit de tempête, Ti-Fred bien des fois aurait à affronter les mille misères d'innombrables nuits semblables. Il serait habitant: ce qui veut dire aussi des journées de travail de quinze et seize heures! Habitant ce qui veut dire encore les levers avant l'aurore par beaux et mauvais temps, dans la belle comme dans la mauvaise saison, et cela tous les jours, semaine comme dimanche. Tous les jours, dans les brûlantes journées, ou bien par des pluies torrentielles, il lui faudrait travailler et peiner quand même pour ne rentrer que tard le soir, à bout de forces et couvert de boue. Oui, peiner sous l'ardeur brûlante du soleil, peiner sous la rafale et par les longues journées de pluie, peiner sans répit, sans jamais connaître de repos. Car, le dimanche comme les autres jours, les animaux dont il est en quelque sorte le serviteur, réclament leurs portions. Le dimanche comme les autres jours, quand tous les autres ouvriers chôment et sont endimanchés, il lui faudra, à lui, faire le train, traire les vaches, soigner les porcs et faire boire

les veaux. Non, non, point de répit pour l'habitant.

Et si encore il était payé de retour. Mais hélas! quand il aura bien travaillé, retourné la terre plusieurs fois pour l'ameubler, qu'il l'aura couverte de matières fertilisantes, lui aura confié le meilleur de son grain et quand, tout cela aura germé, poussé et grandi, il lui faudra alors défendre cette récolte en herbe contre les parasites de toutes sortes.

Le beau champ de patates qui étale aujourd'hui sa riche verdure au radieux soleil, dans quelques jours ne sera plus qu'un champ de maigres cotonniers, si l'habitant ne veille et, par un travail ardu, ne se hâte de porter la mort dans l'innombrable armée de ces bestioles qui menacent son champ.

Et puis, quand vient le temps de la fenaison, que les prairies balancent avec orgueil les beaux épis de mil et s'enivrent en quelque sorte des suaves parfums des trèfles fleuris, il est heureux, l'habitant. Il se dit en frottant ses mains rugueuses: "J'aurai une belle récolte de foin". Ivre de joie et d'espérance, il met la faux dans ce riche butin. Hélas! le temps change, la pluie vient, tenace et prolongée, et ce beau foin qui, fraîchement coupé, fleurait si bon, n'est plus, bien souvent au bout de quelques jours, qu'une litière infecte et terne. Et ces beaux champs de blé, ces beaux champs d'avoine dont il s'enorgueillit, objets de si belles espérances parce qu'ils ont coûté tant de travail et tant de sueurs, un orage de grêle, une gelée précoce viendront, trop de fois, les détruire ou les avarier irrémédiablement.

Et ce beau cheval si vigoureux, si doux d'entretien, si bon du chemin et si adroit au travail des

champs, un malheureux coup d'eau, une colique perfide, ou bien les avives noires peuvent venir, dans l'espace de quelques heures, en priver son maître à jamais.

Et que d'autres calamités encore guettent le règne du pauvre habitant. Dans l'espace de quelques minutes, tous ces sombres tableaux, avec une rapidité de cauchemar, se présentèrent successivement à l'esprit de ma mère. Et tous ces malheurs lui semblaient fondre à la fois sur son pauvre petit Fred qui serait habitant.

Et son cœur, de plus en plus gros, était incapable de réagir et de concevoir rien autre chose en dehors de ces sombres et tristes évocations. Les beaux côtés, les aspects reposants de cette noble existence du cultivateur lui échappaient sans cesse ou ne lui apparaissaient qu'à travers des brumes épaisses et comme noyés dans le chaos des catastrophes que sa douloureuse exaltation se plaisait à inventer. Et son esprit comme médusé par toutes ces horreurs imaginaires ne pouvait plus s'en détourner ni se dégager de cette ambiance morbide.

Cependant, si, faisant trêve à ces sombres sentiments, cette pauvre mère eut jeté un regard en arrière, repassant dans sa mémoire la longue existence de son mari, en faisant une juste répartition des beaux et des mauvais jours, elle n'aurait pu faire autrement de conclure qu'en dépit des épreuves et des misères inhérentes à toute vie humaine, sa carrière après tout n'avait pas été jusqu'à ce jour dépourvue de joies et de bonheur.

Certes, il avait travaillé ferme, il avait peiné à

temps et à contretemps, il n'avait pas choisi les besognes. Sans jamais reculer, il avait su faire face aux rudes travaux quels qu'ils fussent. D'ailleurs, il était de ces hommes à l'activité dévorante qui vont au travail comme d'autres courent à une partie de plaisir, qui semblent ignorer la fatigue et chez qui l'inaction engendre très tôt le dégoût et l'ennui.

Les levers avant l'aurore, bien loin de lui peser, lui procuraient des jouissances que les faiseurs de grasses matinées ne connaîtront jamais. Les radieux levers de soleil de juin, avec accompagnement des mille voix du printemps, les blanches aurores de septembre et d'octobre où l'étoile du matin brille d'un éclat si vif qu'on dirait qu'elle dérobe ses rayons au soleil, faisait plus que le payer des matins moroses et ternes.

Qu'aurait-il donc pu désirer de plus ? Jouissant de la vie de famille, il était tous les jours en contact avec cette terre qu'il aimait passionnément et qui le lui rendait en faisant régner à son foyer le bien-être et l'aisance. Car, en dépit des mauvaises années, sa nombreuse famille n'avait jamais manqué du nécessaire. Sans doute, il n'avait pas connu les grandes et tapageuses jouissances des gens riches des villes ; mais en retour il avait possédé cette quiétude saine, honnête et reposante de l'humble travailleur des champs content de son sort, aimant son travail parce qu'il a conscience en le faisant de remplir un devoir et goûtant d'autant mieux les douceurs du repos que ses membres ont davantage éprouvé la fatigue.

Il est vrai qu'il avait connu sa part d'épreuves matérielles bien sensibles quelquefois dans son état

de fortune, mais dans ces épreuves il n'avait jamais manqué à son foyer de cet appui moral qui fait qu'un homme peut compter que, quoi qu'il fasse et quoi qu'il advienne, il est sûr de trouver réconfort et approbation dans la compagne de sa vie, confiante et capable d'apprécier, en dépit des résultats plus ou moins heureux, la justesse et la droiture de ses intentions. Car, pour un chef de famille, c'est chose démoralisante au suprême degré quand, après avoir remué ciel et terre pour mener à bien une entreprise, il se voit frustrer des fruits de son travail et que de plus il se trouve en but aux reproches de ceux de qui il est en droit d'attendre aide et consolation. L'angoisse de sentir qu'il n'a pas la confiance des siens, mon père ne l'éprouva jamais.

Et puis la Providence semblait lui avoir épargné les grandes douleurs, ces douleurs qui accablent l'âme et laissent au cœur une plaie inguérissable. De ses dix enfants, fruits d'un amour ininterrompu, la mort ne lui en avait ravi aucun. Tous étaient sains de corps et d'esprit, "avaient tous leurs membres", selon l'expression populaire, et se montraient pleins de respect et de soumission pour leurs parents.

En somme, Pierre estimait que son sort avait été suffisamment beau. Et à la lueur de son gros bon sens, il avait jugé que ce qui avait été bon pour lui ne saurait être mauvais pour son fils. Et cette terre qui avait nourri tant de générations de Giroir, qui les avait rendus heureux et prospères ne devait-elle pas encore posséder dans ses entrailles des trésors suffisants pour des générations nouvelles ?

Et d'ailleurs, il l'aimait éperdument, sa noble profession, qu'il considérait après celle du prêtre comme la plus belle, la plus noble et la plus heureuse qui soit.

Pendant que ma mère se heurtait à ces sombres conjectures, le père ayant tout mis en ordre, était rentré. Il allait se mettre au lit pour s'y livrer enfin à un repos si bien gagné. Toutefois, auparavant, en chrétien fervent et énergique qu'il était, malgré sa grande fatigue, il ne négligea pas de venir s'agenouiller, selon son habitude, quand il n'avait pu assister à la prière en famille, auprès du lit conjugal pour y prier quelques instants. A ce moment il entendit comme un soupir étouffé s'échapper des lèvres de ma mère.

—Quoi! tu ne dors pas encore? dit-il.

Doucement il se pencha sur elle et l'embrassa. Alors il sentit le visage de ma mère tout inondé de larmes et ses lèvres tout humides de cette rosée amère, se crispèrent dans un sanglot.

—Pourquoi pleures-tu ainsi, Marie? râla-t-il, la gorge serrée.

Mais au lieu de répondre, ma mère éclata en hoquets convulsifs et en gémissements qui secouaient son pauvre corps de soubresauts violents et incontrôlables. Elle pleurait maintenant tout haut comme un enfant qui a un gros chagrin et qui ne peut pas se consoler.

Toujours agenouillé à côté de son lit, mon père l'avait prise dans ses bras vigoureux. Et sa voix se faisait de plus en plus douce et caressante. Et son visage penché sur celui de ma mère, il lui disait :

—Oh! Marie, dis-moi ton chagrin. T'ai-je fait de la peine? Oh! dis-le-moi, mais ne pleure plus ainsi, tu me brises l'âme. Ne t'ai-je pas toujours donné tout ce que tu m'as demandé? Je t'en prie, calme-toi. Oui, dis-moi ton gros chagrin; je suis prêt à tout faire pour tarir ces larmes.

—Oh! non, répondait ma mère de sa voix entrecoupée de sanglots. Je ne puis te demander cela, mon Pierre, je le sais, tu ne voudrais pas me refuser et je sais que c'est impossible. Et ses plaintes recommencèrent.

Impossible! Impossible! Ce mot semblait provoquer chez lui comme une explosion de colère. —Qu'est-ce donc qui est impossible? Dis-le donc quand même. Tu sais bien que je puis faire l'impossible pour toi.

Et sa voix se faisait de plus en plus caressante, suppliante même. Ce n'était plus ma mère qui allait demander une faveur, c'était mon père qui la suppliait maintenant de lui ordonner ce qu'elle désirait.

Et pourtant elle n'osait pas encore parler tant elle avait conscience d'avance du coup terrible que sa prière allait porter à son pauvre homme.

—Non! non! se contentait-elle de crier à travers ses larmes. Non, non, Pierre, c'est impossible! C'est un rêve fou que j'ai fait.

Et c'était tragique d'entendre ce douloureux colloque au milieu des bruits sinistres et effroyables de la tempête qui semblait maintenant à son apogée.

Mais lui, mon père, il voulait connaître ce rêve qui la faisait si cruellement souffrir.

—Dis-le-moi! oh, dis-le-moi ce rêve! Je veux le savoir!

Et l'on aurait dit que maintenant la colère le gagnait. Il voulait qu'elle parle et il avait vraiment cette insistance morbide du jaloux qui veut faire avouer à sa femme quelques fautes imaginaires.

—Ah! enfin, Pierre, puisque tu le veux, eh bien! c'est... c'est pour Alfred... monsieur le curé... Ah! non... je ne le puis pas.

Mais déjà mon père avait tout compris.

—Aie! aie! râla-t-il, comme un homme qui reçoit traîtreusement un coup de poing en pleine poitrine. Puis il cacha son visage dans les draps du lit et ce fut à son tour de pleurer abondamment.

—Ah! je le savais bien, clama ma mère, je le savais bien que c'était impossible et que je te ferais de la peine pour rien!

Mais lui, pouvait-il refuser? Hélas! non. Il était là, lui, le maître, il était là à genoux aux pieds de sa femme et il pleurait! Il était bien vaincu. Vaincue aussi la rivale tant aimée, la terre des aïeux. Elle allait être sacrifiée par cette nuit affreuse devant les larmes de ma mère. Et moi, je ne serais pas habitant, c'est-à-dire le continuateur des traditions de mes ancêtres sur la terre bien-aimée, mais je serais prêtre, "*sacerdos in aeternum*", prêtre pour l'éternité, du moins ma mère l'avait rêvé.

Une fois de plus la force venait de céder devant l'amour, car, docteur, votre longue expérience a dû bien des fois vous en convaincre, quand une fois une femme a forcé un homme à ployer le genou devant elle, elle a conquis sur lui une telle puissance qu'il n'est

plus entre ses mains qu'un esclave soumis dont elle peut disposer à son gré, selon son bon plaisir et trop souvent le faire servir à ses plus capricieuses conceptions.

Et d'ailleurs, quel mortel peut se flatter de ne devoir jamais succomber, quelque jour, en cette servitude qu'on a bien définie: la servitude sexuelle.

Sommes-nous plus forts que Samson? Ouvrons l'histoire sacrée; n'y voyons-nous pas succomber à cet asservissement ce colosse phénoménal, ce géant qui se jouait de ses ennemis, les humiliant chaque jour par de continuelles mystifications où sa force prodigieuse le faisait triompher et confondait ces derniers de honte et de dépit?

Ce héros pourtant a été vaincu par l'astuce d'une femme et, Samson le nazaréen, l'élú de Dieu, n'est plus bientôt qu'un esclave aux mains des Incircons-cis; les enfants lui jetaient des pierres et les femmes riaient derrière ses épaules.

Sommes-nous plus forts qu'Hercule, le Samson de la légende païenne?

Il avait été suscité par les dieux pour punir les crimes des humains et purger la terre des monstres qui la terrorisaient. Longtemps il parcourt le monde, redressant les torts, détruisant les monstres, châ-tiant les coupables. Mais un jour lui aussi, il fait une rencontre fatale dans la personne de la reine de Lydie, la divine Omphale; elle est merveilleusement belle, il l'aime et bientôt il oublie sa mission de justicier pour se mettre au seul service de cette idole. Elle en fait son esclave qu'elle soumet à toutes les humiliations que lui suggère sa capricieuse ima-

gination. Et celui dont on avait fait un demi-dieu, Hercule, est trop heureux de filer de la laine aux pieds de la belle Omphale.

Et à ce sujet je ne puis oublier ce tableau que j'examinais un jour dans une exposition d'art, en compagnie de mon ami Félix.

Cette peinture qui était une magnifique réplique du tableau célèbre de Gleyre, "Hercule filant aux pieds d'Omphale", avait attiré spécialement l'attention de mon ami qui, avec ce sens très développé de l'art, se délectait à la contemplation de cette œuvre qui illustrait si bien ses théories sur l'influence néfaste de la femme sur l'homme.

—Vois, me disait-il, analysant ce tableau, vois ce géant, regarde cette masse de muscles puissants, affalée aux pieds de cette femme frêle et délicate qui, semble-t-il, n'a d'autre force que sa faiblesse même aidée de sa beauté quasi divine et de ses charmes qu'elle sait irrésistibles.

"Vois ce fort qui faisait hier trembler les armées, agenouillé dans la poussière aux pieds de celle dont il est l'esclave volontaire ou plutôt l'humble caniche. Elle le soumet à toutes les humiliations et à toutes les folies que lui suggèrent sans cesse la fantaisie et le caprice d'une coquette qui sait qu'elle peut tout se permettre. D'un geste de son bras puissant, Hercule pourrait la broyer et pourtant dompteuse incomparable, la belle Omphale ne le craint pas. C'est elle qui, d'un signe, le fait se courber, se coucher, s'agenouiller, se traîner à ses pieds, lui infligeant humiliations après humiliations. Pour son amusement, elle l'oblige à se recouvrir de la tunique des femmes

esclaves, lui dont les épaules avaient revêtu la dépouille du lion de Némée. Elle s'amuse à le voir, sur ses ordres, essayer de filer de la laine, se moquant de sa gaucherie et lui, humble et soumis ployant dans la poussière ces membres colossaux et velus qui n'avaient jamais fléchi devant personne, il semble heureux de servir de jouet à cette reine capricieuse et tyrannique; bien plus, ne dirait-on pas à le voir qu'il quémande de nouvelles humiliations, des épreuves plus douloureuses et plus avilissantes encore?"

Et témoin insolent de cette scène, le petit dieu de l'Amour, l'espiègle Cupidon, est là, spectateur indiscret s'appuyant nonchalamment et sans gêne sur les genoux de la belle Omphale tout en jouant avec la massue du héros. Il semble sourire d'un air dédaigneux et moqueur de la gaucherie aussi bien que de l'abaissement de celui dont les peuples avaient fait un demi-dieu.

—O Amour, voilà bien de tes coups, me répétait mon ami Félix d'un air triomphant. Tu peux sourire, petit dieu farceur. C'est bien là un de tes chefs-d'œuvre.

Ah! quand nous voyons Samson et Hercule succomber sous les coups de ce petit dieu malfaisant, il n'est pas étonnant qu'il produise tant de ravages parmi le reste des faibles mortels.

—D'ailleurs, ajoutait mon ami, ne devrions-nous pas puiser dans ce récit des livres saints comme dans cette légende mythologique un enseignement des plus salutaires. C'est un avertissement à l'homme de se méfier de l'amour, de ne céder qu'avec crainte à ses entraînements et surtout de ne jamais oublier

que toujours la raison doit présider en maîtresse aux moindres manifestations de ce sentiment.

"La femme est plus amère que la mort", nous dit Salomon, le sage qui parle en connaissance de cause, sois-en sûr. Médite bien ces paroles et deviens sage toi-même, me disait mon ami, en nous séparant."

*
* *

Pardonnez-moi cette longue digression. Que je suis loin de mon humble roman!

Deux mois plus tard, j'entrais au petit Séminaire.

V

AU SÉMINAIRE

Ce fut monsieur le Curé qui, le premier, m'annonça la nouvelle décision de mon père à mon égard. Le bon pasteur semblait rayonnant en me confiant ce secret. Quant à moi, aux premiers moments, je ne puis dire que j'en éprouvai une grande joie. Déjà, à plusieurs reprises, ce bon monsieur le Curé avait sondé mes intentions sur ce projet de me faire poursuivre mes études classiques. Il m'avait même adroitement laissé entendre que la chose ne serait nullement impossible si je n'y mettais pas d'obstacles.

Autant pour ne pas le contrarier qu'assuré d'avance de l'impossibilité d'un tel projet, j'avais toujours paru obtempérer de bonne grâce à tout ce que

je considérais comme des beaux rêves chez ce bon vieillard.

Mais depuis quelques mois j'avais pris résolument mon parti de rester sur le bien paternel et j'éprouvais un réel contentement à songer que je pourrais, dans un avenir prochain, faire œuvre utile et gagner de l'argent. Enfin je ressentais cet orgueil bien légitime du jeune homme qui peut se dire qu'il ne dépend plus que de ses bras et qu'il n'est plus un fardeau pour sa famille; qu'au contraire, il peut à son tour apporter sa quote-part au budget familial.

Tout de même, je me soumis sans murmurer à la volonté paternelle, bien que je ne comprisse pas tout d'abord quelles influences avaient bien pu agir sur son esprit pour en arriver à un semblable revirement d'opinion chez lui. Car, depuis bien longtemps déjà je connaissais, pour lui en avoir entendu causer avec ma mère ou mes oncles, ses chers projets d'avenir en ce qui me concernait.

Mais bientôt, quand je vins à apprécier les conséquences possibles qui pouvaient résulter de cet événement, je fus littéralement ravi.

En effet, cette nouvelle orientation de ma vie n'allait-elle pas me rapprocher davantage de ma Bella et rendre réalisables les rêves de mon enfance.

Car, s'il eut paru insensé au pauvre petit habitant d'oser lever les yeux sur cette grande demoiselle, pour en faire une humble fermière, il ne paraissait nullement déplacé à monsieur le docteur, à monsieur l'avocat ou à monsieur le notaire Alfred Giroir de lui offrir de partager son existence dorée.

Et le cours classique n'était-il pas la voie naturelle

ouverte à ces professions dont seul un de ses adeptes pouvait être, à mon sens, jugé digne du rang de Bella.

Pour me mettre sur un pied d'égalité avec les élèves qui avaient commencé leurs classes au mois de septembre, monsieur le Curé voulut bien, durant ces semaines, me donner quelques leçons de latin.

En même temps, dans la famille, on préparait mon trousseau de collégien qu'on rangeait à mesure dans un beau coffre de cèdre, peint en rouge et flambant neuf, que m'avait bâti Damase Vertbois, menuisier de renom.

Et bientôt il ne fut plus question chez nous que de mon importante personne. Jamais événement, depuis la mort de grand-père, n'avait revêtu une telle importance.

Mes sœurs auxquelles mon départ allait pourtant apporter un surcroît de travail et de sacrifices n'en paraissaient nullement mécontentes. Toute leur affliction semblait consister dans le chagrin de me voir quitter la maison. Pour ce qui est du reste, elles se montraient au contraire heureuses de me voir prendre le chemin du Séminaire qui, selon elles, était un acheminement certain vers l'état ecclésiastique. Et avec leur foi robuste et leur piété naïve, elles jouissaient d'avance de ce grand honneur et de ce grand bonheur de posséder un frère prêtre. Et alors tous les sacrifices que cela pouvait nécessiter étaient comptés pour peu de chose par ces admirables filles.

Quant à ma mère, ce bonheur si grand et, j'oserais dire, inespéré qui inondait son cœur lui causait en même temps comme un étrange suffoquement. On aurait dit qu'elle portait sur ses épaules un manteau

à la fois trop riche, trop beau et trop lourd dont elle se sentait accablée. Elle était heureuse au-delà de toute expression mais, à certaines heures, affreusement gênée par le regard attristé du père qui, sombre et résigné, fumait silencieusement, assis au bout de la table de famille, en berçant la petite dernière. Ce regard qui semblait lui dire: "je souffre, mais qu'importe, puisque c'est pour toi", la pinçait douloureusement au cœur, à ce cœur déjà blessé par toutes les aspérités d'un bonheur acheté au prix de tant de sacrifices. Et cette morne souffrance de son homme aussi bien que tous les déchirements qu'allait lui apporter la séparation de son fils bien-aimé, elle les mettait au pied de la Croix pour que ce fils fut jugé digne de devenir prêtre. Et ce pli douloureux sur le front de mon père, elle avait la ferme assurance de le voir s'effacer bientôt grâce à l'ardeur de ses prières et de ses supplications vers le Ciel.

La confection du capot à nervures fut confiée à la mère Julienne, la couturière du canton. Oh! quelle bonne vieille! Et quel doux souvenir j'en ai gardé! Il me semble la voir encore telle que je l'ai toujours connue: jamais plus vieille, jamais plus triste et jamais moins vaillante.

Belle femme à la carnation fraîche et rosée, avec ses beaux bandeaux de cheveux très blancs et toujours soigneusement lissés sur les tempes, et ses lunettes ordinairement relevées sur le front quand elle nous parlait.

Bien qu'affligée d'une infirmité très incommode — elle était horriblement sourde — elle était toujours souriante et douce. Et probablement aussi, comme

conséquence de cette infirmité, elle parlait toujours très fort et avec un trémolo dans la voix qui aurait pu faire croire qu'elle avait pris ces intonations en écoutant naguère quelques harangues passionnées d'un fougueux orateur de husting.

Elle était notre voisine et elle m'aimait beaucoup. Elle avait fait le surtout de noces de mon père; elle faisait tous les habits d'homme de la famille, retournant les vieilles hardes, me confectionnant des amours de petits gilets et de petites culottes dans les vieilles blouses et les vieilles jupes de ma mère. Et surtout, elle était très chérante, la pauvre femme. Elle demandait six "chelins" pour faire un complet d'homme. Tablant sur cette base, vous pouvez facilement calculer ce que lui rapportait la façon d'un pantalon ou d'une blouse de travail. Aussi elle ne manquait jamais d'ouvrage. Et, bien des fois, pour ne pas désappointer un nouveau marié, elle avait dû travailler bien tard dans la nuit. Avec le concours de sa bru, elle apportait, de la sorte, une aide très substantielle au maintien de la nombreuse famille de son fils chez qui elle demeurait.

Donc, la bonne vieille faisait mon capot d'écolier et je dus plus d'une fois aller l'essayer; car elle ne taillait pas au galon comme les tailleurs de ville, mais d'après certains patrons en papier correspondant à peu près à la taille du sujet à habiller.

Cela, comme de raison, nécessitait de nombreux essayages et des corrections non moins nombreuses. Mais ce n'était pas une corvée pour moi de faire ajuster mon "surtout".

Durant ces longues séances, tout en moulant dans

le drap les contours de ma petite personne, la bonne Julienne faisait tous les frais de la conversation. Je n'avais pas besoin de lui répondre puisque je ne pouvais me faire entendre d'elle. Il n'y avait que Bibiane, sa bru, qui, par signes ou autrement, réussissait à se faire comprendre.

— Pauvre petite criature — c'était l'appellation préférée qu'elle donnait à ceux qu'elle chérissait — pauvre petite criature, me criait-elle à tue-tête avec son trémolo obligé, tu t'en vas aux grandes écoles, hein ? pour faire un prêtre, t'es ben chanceux, va !

— Pauvre petite criature, quand on pense qu'on le verra plus !

— Assez long, pas, Bibiane ? Puis, dans un léger mouvement de recul pour mieux juger de l'effet ; "tiens, regarde donc ce petit v'limeux, si ça lui fait bien ce surtout-là, un peu."

— Ça ne te gêne pas là, autour des bras ? faisait-elle en imprimant à ceux-ci toutes sortes de mouvements.

— V'limeux des v'limeux — expression débordante d'amitié dans son langage rustique — qu'il a-t-il l'air fin et monsieur un peu ! Voir si on dirait que c'est le p'tit gars à Pierre, ça. Tiens, Bibiane, regarde donc, si c'est ben fait un peu, là. Cré beau p'tit gars des beaux p'tits gars. On le mangerait, on le mangerait !" Et elle mordait dans ces mots comme si elle eut voulu en effet me croquer. Et c'était ainsi pendant toute la séance. Il fallait subir ce déluge de tendresses et de compliments étourdissants sans jamais dévier de la perpendiculaire sous peine d'avoir un habit qui aurait un penchant d'un côté ou de l'autre.

La séance se terminait ordinairement par des pressions de bras à tout broyer et par des embrassements sonores et exhubérants sans égard aux piqûres des épingles nombreuses dont elle avait assujetti chaque partie de mon costume et auxquelles elle s'exposait héroïquement.

*
* *

Durant ces deux mois, il me fut donné de connaître toutes les douceurs de la vie de famille et d'en pouvoir jouir véritablement. Ce fut, je puis le dire, les deux plus beaux mois de ma vie.

L'automne revêt dans nos campagnes un cachet de tristesse et de rêve qu'on ne saurait retrouver nulle part ailleurs, mais aussi il semble qu'il développe dans la famille une recrudescence d'intimité, comme une union plus intime de tous ces liens déjà si forts. On éprouve alors comme un besoin de se serrer davantage les uns contre les autres et la vie de famille qui, dans les mois d'été, s'était pour ainsi dire extériorisée, va maintenant se concentrer autour du poêle qui semble posséder une âme et dont la douce chaleur rend si attirant le foyer familial quand, au dehors, la terre gèle et que la brise se fait glacée.

Et pour moi, à cette douceur physique du foyer, venaient s'ajouter les douces cajoleries de mes sœurs et les tendresses incomparables de ma mère. On me gâtait sans bornes et, comme au malade condamné, comme au soldat qui va partir pour un poste très exposé, on voulait me faire la vie douce, ensoleiller mes derniers jours et on me choyait de plus en plus. Car dans la famille, on ressentait cette intuition

trop certaine que mon départ pour le collège serait mon départ définitif de la maison paternelle. Encore quelques jours par-ci par-là, tel un citadin qu'on revoit l'été à l'époque des villégiatures, on me reverrait ici mais déjà ce ne serait plus comme autrefois. Et viendrait un temps où je n'y reparaitrais plus qu'en passant et comme un étranger.

D'ailleurs, cette éducation supérieure à laquelle on me destinait n'allait-elle pas élever entre moi et les miens une espèce de muraille bien difficile à franchir ? A chaque retour, ce père, cette mère, ces sœurs si rustiques et si frustes n'éprouveraient-ils pas une gêne chaque jour croissante à causer avec ce monsieur, pourtant leur fils, pourtant leur frère, mais qui lirait et parlerait latin et jonglerait avec des volumes immenses et indéchiffrables et qui saurait tant de choses ignorées d'eux.

Et moi, comme ce malade condamné, comme ce soldat qui va partir peut-être pour ne plus revenir, j'éprouvais comme un besoin de tout revoir, de m'emplir le regard et l'âme de ces aspects variés qui avaient charmé mon enfance. Et ces êtres et ces choses que tous les jours j'avais eus sous les yeux, que j'estimais indifférents ou vulgaires, je les trouvais maintenant pleins de charmes et de poésie.

J'éprouvais du plaisir à tout, je voulais goûter à tout, faire de tout. La rentrée des gerbes, l'arrachage des patates, le dépouillement du jardin, les boucheries, le renchaussage des bâtisses, tout m'intéressait et tout semblait maintenant vouloir me retenir à la glèbe par le réveil des vieilles énergies ataviques qui sommeillaient au fond de mon être.

La première "attisée" de l'automne, dans le poêle de la grande maison, avec cette odeur de rouille qui brûle et dégageant cette chaleur bienfaisante et délicieusement confortable; l'abandon définitif du fournil où l'on a vécu l'été durant, pour le confinement dans la grande maison aux huis hospitalièrement calfeutrés; tout était pour moi sujet de réjouissance. Plus tard, ce fut la mise en hivernement des animaux et des choses et enfin l'amoncellement des provisions pour la rude saison et l'attente de la neige hivernante qui vint dans les premiers jours de décembre.

Alors ce fut l'hiver véritable avec ses froids et ses tempêtes; long assoupissement de la nature, triste pour les vieillards et les invalides, mais plein de charmes pour les enfants et riche d'espoir pour les travailleurs de la forêt.

Et puis, vint le temps des fêtes: la messe de minuit, le jour de l'an, les Rois.

Comme toujours, le jour de l'an réunit autour de grand'mère toutes nos familles sous notre toit.

Ce jour-là c'était branle-bas général à la maison. Le matin, ç'avait été la bénédiction paternelle et les étrennes, quelques poignées de bonbons, puis, immédiatement après le repas du midi, ma mère aidée de mes sœurs aînées, commençait les préparatifs pour le grand souper de famille.

Dans la grande cuisine où gronde le poêle à trois ponts bourré d'érable, on dresse le festin.

Au bout de la table de famille, de dimension déjà respectable, on ajoute une autre table un peu plus petite, et, sur ces deux surfaces mariées, on étend

bout à bout deux nappes de toile du pays, blanches comme neige et qui fleurent bon la lessive.

Puis on place les couverts, assiettes à dessins bleus représentant un jardin avec des pommiers aux fruits gigantesques, des oiseaux et des kiosques à formes étranges; couteaux et fourchettes en acier brillant comme de l'argenterie. Au centre, des marinadiers, des pots en grès remplis de bettes rouges comme du sang et dont l'arôme vinaigré vous séduit en entrant. Puis ce sont encore des grands verres pleins de confitures de choix, des plateaux de belles pommes vermeilles, des pots de sirop d'érable, de crème et de lait frais, des sucriers, etc.

Quand sur les trois heures les convives commencent à arriver, tout cela est déjà en place et le bœuf à la mode mijote dans le petit fourneau, répandant son fumet épicé à côté des tourquières blondes et rebondies.

Couronnant tout le dessus du poêle, s'étalent les assiettes de croquignoles dorées aux membres contortionnés et tordus, les tartes aux pommes dentelées, festonnées et modestement revêtues du pudique manteau de pâte croustillante, laissant à peine soupçonner à travers de timides échancrures les trésors de douceurs qu'elles recèlent, tandis que leurs sœurs les tartes aux framboises ou aux fraises, également dentelées et ciselées, mais moins modestes, exhibent sans scrupules, telle une belle dame par un soir de bal, à travers les fines mailles de frères pâtisseries, leurs appâts savoureux et parfumés.

Et dans le grand fourneau, ce sont deux chaudrons immenses où rôtissent les poulets, les rôts de porc et

de bœuf entourés des patates rondes et dorées. Et tout cela embaume mille parfums prometteurs qui mettent l'eau à la bouche et tout le monde en appétit.

Maintenant, à chaque voiture que ses grelots annoncent, les petites se jettent à la fenêtre dont les petites vitres disparaissent presque toutes sous le givre, et s'écrient en se frappant dans les mains: "Ah! c'est "son oncle Damase" ou bien "c'est son oncle Arthur".

Cette fois, c'est bien l'oncle Damase qui arrive avec ma tante Primitive, enveloppée dans son gros châle, et quelques enfants encapuchonnés jusqu'aux yeux.

Et, pendant que ma tante et les enfants vont se dégrêler auprès du feu, mon père et moi allons avec mon oncle aux bâtiments pour lui aider à dételé.

Peu après, c'est l'oncle Arthur qui arrive avec sa famille au complet, deux pleines voiturées. Les chevaux qui viennent de loin, sont blancs de frimas et les peaux de carriole et les blouses de pelleterie et les nuages de laine sont tout poudrés de neige. Dans ce groupe, j'ai le bonheur de reconnaître ma chère Bella, encore plus belle ce soir, grâce aux morsures du froid.

Et puis voilà mon oncle Samuel avec les siens, qui s'en vient à pied, son sac plein de tours et d'histoires. C'est à présent qu'il va falloir se garer!

Enfin, voici les retardataires: l'oncle Désiré et l'oncle Phydime qui, eux, ont dû faire leur train avant de partir.

Et puis quand tout le monde est au complet, c'est

un brouhaha à ne plus se comprendre. Tout le monde parle en même temps, rit et se bouscule.

Et quand tous sont allés souhaiter la bonne année à grand'mère, on se met à table, mon père à un bout, l'oncle Arthur à l'autre. A eux deux la besogne de servir toutes ces bouches pendant que les rires sonores et les bons mots volent d'une extrémité à l'autre.

Les assiettes circulent, chargées, appétissantes. Car, chez mon père, une assiette pour être bien garnie devait contenir du poulet, du porc froid, du rôti de porc chaud, du rôti de bœuf, du bœuf à la mode et des patates rôties, le tout copieusement arrosé de sauce grasse.

Ma mère et mes sœurs surveillent le service. Celle-là s'aperçoit-elle qu'il se fait une éclaircie quelque part, vite elle accourt avec un morceau pour combler le vide.

Après les viandes, c'est le tour des tourquières. Puis viennent les desserts. On enlève d'abord les assiettes qui ont servi à la viande. Deux de mes sœurs passent et essuient le couteau et la fourchette de chaque convive, puis les lui remettent.

Pour les desserts comme pour les viandes, l'abondance est de règle. Devant chaque convive doit se trouver l'assortiment suivant: tarte aux pommes, tarte aux fraises ou aux framboises, une croquignole, un morceau de pain de savoie, des confitures et du sirop d'érable.

Malgré la grande dimension de la table, ce soir, il a fallu faire deux tablées. La dernière est naturellement celle des enfants. Elle est la plus bruyante sinon

la plus en appétit. Et bien des vieux aiment y revenir pour jouir du spectacle.

*
* *

Mon prochain départ pour le Séminaire fut un des plus importants sujets de conversation dans cette réunion de parents. Certes, c'était alors dans nos paroisses un événement plutôt rare qu'un garçon qu'on poussait au cours classique et il n'y avait guère que les fils de docteurs, de notaires ou de quelques riches notables qui osaient prétendre à ce luxe. Pour ce qui est des cultivateurs, il ne fallait rien moins que des signes aussi manifestes de vocation ecclésiastique que ceux qu'on croyait remarquer chez moi pour les décider à tenter pareille aventure en faveur d'un de leurs fils.

Donc, les uns, surtout les hommes, qui, en devisant, fumaient leur pipe dans la cuisine en attendant la partie de quatre-sept, blâmaient mon père à son insu de s'être laissé entraîner dans une pareille embardée. A son âge et n'ayant qu'un fils pour lui aider à cultiver, n'était-ce pas une folie de le pousser aux études ?

— Un prêtre, un prêtre, disait mon oncle Samuel, cherche s'il en fera un ? Ces jeunesses-là, ça sait-il bien qu'est-ce que ça veut. Ça peut changer d'idée du jour au lendemain.

Mon oncle Désiré reprenait : — "C'est Marie et le curé qui l'ont "choulé". Pauvre Pierre, je voudrais pas être à sa place. Il se met là un dur collier dans le cou. Avant ben des années, ce sera encore une terre à vendre, ici. Pas vrai, ça ? monsieur Arthur ?

Mon oncle Arthur, homme de bon conseil, ainsi interpellé, répondit :

—On sait bien, c'est beau un prêtre dans une famille, c'est une grande bénédiction, mais ça coûte bien cher pour y arriver. Et c'est pas tout le monde qui a ces moyens-là. Tout de même, Ti-Fred est un beau talent, allez! C'est pas parce qu'il est mon filleul, mais c'est un talent rare! Et ce serait bien de valeur de le laisser perdre. C'est bien dommage que Pierre n'ait pas deux ou trois autres garçons avec lui à la place de cette "tralée" de filles.

—Ah! je dis pas, pour ceux qui ont des filées de garçons, et qui ont le moyen, c'est une bonne chose d'en mettre un ou deux dans les grands collèges. Vous voyez ici, dans la paroisse, prenez-donc chez Baptiste Charlis, chez Grand Louis Caron, puis chez Calixte Gagné, si ces gens-là n'avaient pas fait de gros sacrifices pour envoyer leurs petits gars aux grandes écoles, ils n'auraient toujours pas eu des prêtres dans leurs familles, hein? Mais faut tout dire, eux autres, avaient des grosses familles de garçons. Le père tout seul sur la terre n'aurait pu suffire à ces frais.

—Certes, loin de moi la pensée de vouloir détourner les cultivateurs de la légitime ambition de donner des prêtres à l'Église, mais puisqu'on parle du cas de Pierre, je ne sais pas si ce dernier ne commet pas une erreur. Ti-Fred aime la terre, son idée était de se mettre habitant. Moi je l'aurais laissé faire, à la place de Pierre. Je comprends que Marie veut en faire un prêtre, mais comme disait tantôt Samuel: "Cherche s'il en fera un". C'est vrai que c'est un

bon petit garçon, Ti-Fred, mais tous les bons petits garçons ne sont pas appelés à faire des prêtres. Et puis Pierre vieillit et c'est une grosse besogne, ici, pour un homme tout seul."

Mon oncle Arthur allait sans doute continuer sur ce ton lorsque mon père qui était allé à l'écurie avec mon oncle Phydime rentra, ce qui coupa court à la discussion. Car, devant lui, on se gardait bien de parler ainsi; même quelques-uns sans grand enthousiasme, il est vrai, le félicitaient de son courage. Lui, hochant la tête, se contentait de répondre: "Dame, c'est un gros risque, on sait ben, mais je le fais pour ben faire."

Quant aux femmes, c'était chez elles un cri unanime d'approbation. On félicitait ma mère sur son heureuse chance. Celle-ci, humble et douce, même un peu confuse, disait: "Si c'est la volonté du bon Dieu, je serai bien heureuse."

On ne tarissait pas d'éloges sur mes talents, ma sagesse et ma pitié. En un mot, de ce côté, ma vocation ne faisait pas de doute pour personne; elle était écrite en lettres d'or sur mon front. D'autres, plus observatrices encore, avaient déjà découvert qu'à l'endroit de la tonsure mes cheveux dessinaient une certaine rosace qui était une marque infaillible de prédestination à la prêtrise.

De mon côté, j'étais, de la part des cousins et des cousines de mon âge, l'objet d'une bienveillante curiosité. On s'informait de ce que serait ma vie au Séminaire, on s'inquiétait pour moi des énormes difficultés du latin et surtout du grec. Et moi, j'éprouvais déjà comme une bouffée d'orgueil de me sentir

le point de mire de toutes ces jeunesses parmi lesquelles, non une des moins curieuses et des moins intéressées, se trouvait ma chère Bella.

Je m'efforçais de les renseigner de mon mieux sur ce genre de vie, tant par ce que m'avait appris monsieur le Curé que par ce que j'en savais déjà de mes jeunes amis un peu plus âgés que moi qui fréquentaient les séminaires. Une cousine plus jeune et plus naïve en vint même à me demander quand je prendrais la robe.

Mais tout, ici-bas, a une fin, même les plus grands succès de popularité. Aussi, quand j'eus de mon mieux satisfait sa curiosité, la gent enfantine, frivole et volage, se dispersa vers d'autres joies, les uns m'admirant, les autres me plaignant sincèrement.

Bientôt resté seul avec Bella et deux ou trois autres cousines, nous formâmes un petit groupe isolé près du banc à bouquets où ma mère cultivait quelques fleurs d'hiver. La conversation brillamment entretenue grâce à l'agréable babil de mes cousines ne languissait pas et prenait une tournure très enjouée. Mais je n'y prenais plus qu'une part très minime, absorbé que j'étais dans la contemplation de mon idole dont les yeux noirs adoucissaient leur flamme et se faisaient caressants en se posant sur moi, comme si elle eut compris, avec cette intuition de tendresse maternelle qui se trouve au fond du cœur de toute femme, quel grand pas j'allais franchir dans la vie et qu'elle eût voulu m'en adoucir l'amertume.

—Pauvre Fred! dit-elle compatissante. Et ça ne te coûte pas de partir?

—Oh! non, répondis-je bravement après une seconde d'hésitation. C'est si beau de s'instruire!

Mais dans cette seconde d'hésitation s'ébaucha dans mon esprit le plus beau et le plus suave des romans et ce fut cette pensée lumineuse et fulgurante qui me dicta cette réponse pleine de vaillance.

—Vrai! que tu es brave, clama-t-elle extasiée. Et avisant un bel œillet qui penchait gracieusement sa tête rutilante vers la lumière, elle me dit en me le donnant:

—Apporte cette petite fleur en souvenir de tes cousines. Et si jamais le courage venait à te manquer, souviens-toi bien que tes succès ne nous laisseront jamais indifférentes, n'est-ce pas petites cousines?

Toutes approuvèrent chaleureusement. Bella, de ses doigts mignons, épingla la fleur sur mon habit.

*
* * *

Puis, bientôt s'engagea la partie de quatre-sept, bruyante, enthousiaste, pleine d'entrain et de gaieté. Ce fut l'oncle Samuel qui ouvrit le feu avec ma tante Zélie comme partenaire. C'étaient deux forts joueurs, ambitieux et retors. Ils restèrent à la table une bonne partie de la veillée, les relèves se succédant parfois avec une rapidité déconcertante.

L'oncle Samuel goguenard et taquin jubilait et scandait chacun de ses hauts faits de coups de poings sonores qui tombaient dru sur la table de chêne. Il se produisit même au cours de la soirée plusieurs incidents, assez désagréables pour ceux qui en furent

victimes, entre autres deux capots qui échurent à l'oncle Désiré et à l'oncle Damase, ainsi qu'à leurs infortunées partenaires. Ce qui ne manqua pas à chaque fois d'exciter la verve gouailleuse des vainqueurs, de provoquer les explosions triomphales, les applaudissements et les sarcasmes de cet incorrigible gascon qu'était l'oncle Sam, le tout accompagné du rire perlé et moqueur de ma tante Zélie.

La table de jeu était devenue le point de mire de toute l'assistance. Mon père, bien qu'il eut la réputation d'être un joueur redoutable, avait lui aussi ce soir-là, essuyé sa part de défaites. Anxieux de redorer son blason, il se décida sur la fin de la vieillesse à tenter un suprême effort.

—Je prends les meilleurs avec Primitive, lança-t-il comme un défi aux vainqueurs. On va voir si on n'en viendra pas à bout de ces veinards-là.

—Correct, acquiesça d'un air narquois mon oncle Samuel toujours confiant dans son étoile. La partie d'honneur!!!

Bientôt les quatre antagonistes furent en présence. Tout le monde attentif s'était resserré autour de la table, chacun prenant parti soit pour un côté, soit pour l'autre. Les uns souhaitaient aux vainqueurs la continuation de leurs succès. D'autres, et de beaucoup les plus nombreux, ayant pour la plupart une petite vengeance à assouvir, appelaient de tous leurs vœux les plus grandes humiliations sur les armes de l'oncle Sam.

Les choses se firent en règle. Ils coupèrent d'abord pour la "donne" qui échut à mon père. L'oncle eut donc la main. La partie était devenue silencieuse,

presque solennelle. On n'entendait plus que le bruit de ces poings osseux martelant, rapides comme une grêle, le bois de la table. La première manche se termina à l'avantage de mon père: 7 à 4. Le silence s'était un moment rompu. Les spectateurs s'agitaient et commençaient à jubiler.

—Ah! ah! tu vas trouver la soupe chaude, mon Samuel, cria quelqu'un.

—Bah! pourvu que ton petit chien d'hier soir ne s'ébouillante pas en la gobant," riposta ce dernier, reconnaissant la voix de Gédéon Fabasse, le maître chantre, arrivé en "survenant" durant la veillée et à qui il avait la veille infligé une défaite humiliante.

Mon oncle, à son tour, mêla les cartes. On l'obligea à donner à couper, car on se méfiait de lui. Il distribua, puis la deuxième manche commença. Cette fois la chance sembla vouloir retourner à ses anciennes amours. Le camp de l'oncle marqua 8 à 3. Bougre, c'était une partie chaude!!

Dix à douze, cria mon père s'exaltant au jeu. Allons? Primitive, brasse ça comme il faut. Coupons ça court. En dehors du chaudron, en trois bouillons. Un capot pour le steck ou, si t'aimes mieux, un petit chien pour leurs étrennes!

—Aie! toi-là! Attention Pierrot! Doucement un peu! Ça se donne à deux tu sais, les chiens. N'est-ce pas Zélie? Plantons-nous. Y es-tu?

—Oui, c'est ça, fit cette dernière. Les autres ont eu leur part, deux beaux capots. Faut pas être chiche, Donnons un petit chien à Pierre. C'est bien le moins, le maître de la maison, il mérite bien qu'on y mette un petit fion.

—Bon! v'la le reste, Zélie qui fait des rimettes à c'te heure, fit mon père vexé.

Pendant ce temps, ma tante Primitive, les mains un peu gourdes, distribuait lentement les cartes, palpant chacune entre le pouce et l'index pour bien s'assurer qu'elle n'en donnait pas plus qu'il ne faut à chaque joueur.

C'était cette fois à ma tante Zélie la main. Une main déplorable qui la fit pâlir de dépit; des bâtons et quelques figures. Son meilleur jeu était en pique. Trois piques au neuf: neuf, dame, valet. Elle attaqua donc avec sa dame; mon père mit le huit; l'oncle Samuel sur lequel tous les regards étaient maintenant fixés, sentit un frisson d'horreur courir le long de son échine. Il n'avait que le roi sec. Il fallait bien le jouer, bien qu'il pressentit tout le danger auquel il s'exposait. La couverture ne se fit pas attendre. Avec un sourire narquois et plein de défi, ma tante Primitive jeta le sept de pique.

Horreur! Le cataclysme allait-il donc se produire?

L'arrivée de Blücher, au soir de Waterloo, ne produisit pas sur Napoléon une émotion plus intense que celle ressentie par les adversaires de mon père à l'apparition de cette carte fatidique.

—Ramasse, ramasse! Samuel, lança ma tante Primitive, pendant que le pauvre oncle comme abasourdi du coup qu'il prévoyait, ne pouvait se décider à encaisser cette levée. On aurait dit que, saisi d'une suprême répugnance, il n'osait toucher à cette chose venimeuse.

Et la défaite grimaçante, ignominieuse, après de

si brillants succès, se présenta alors dans toute son horreur aux yeux consternés des deux partenaires.

—Allons, Samuel, dit ma tante Zélie suppliante, relevez ça. Mais ce dernier n'avait même pas un neuf dans son jeu. Le roi et le valet de cœur, comme deux soldats pris de panique, semblaient se dissimuler lâchement derrière l'as de carreau "pas gardé" et le roi de trèfle tristement escorté d'un sept et d'un huit. La catastrophe était là, imminente, inévitable. L'oncle, acculé, essaya bien un petit trèfle. Hélas! qui ne connaît les traîtrises de la fortune des armes et des cartes? Il tomba dans le jeu de tante Primitive qui fit trois levées dans cette couleur, son dix de cœur, puis retourna dans le jeu de mon père qui, avec trois formidables coups de poings, abattit deux dix et le neuf de cœur majeur.

Des applaudissements frénétiques accueillirent ce dénouement, véritable coup de théâtre.

—Un chien! Un petit chien pour Samuel. Oh! le beau petit noir. Hourrah! Hourrah!

La clameur fut longue à s'apaiser. Mais l'oncle Sam était beau perdant. Il s'amusa bientôt avec les autres des facéties à son adresse et finalement mit tous les rieurs de son côté par une de ces bonnes attrapes dont il avait toujours une abondante réserve en son sac et qu'il prodiguait volontiers aux dépens des plus naïfs. Cette fois, ce fut le maître chantre, grand poseur de sa nature, qui écopa.

Et puis, quand, après d'affectueux bonsoirs, cette foule joyeuse se fut dispersée et que notre demeure fut de nouveau plongée dans le silence, dans mon humble petite chambre, sous les mansardes, ce fut

avec une espèce de délire religieux que j'enfermai dans une petite boîte cette chère fleur si frêle de santé, don de ma bien-aimée, et qui déjà commençait à se faner, et que je la plaçai, avec un pieux respect, dans l'équipette de mon coffre.

*
* *

Enfin, le jour du départ arriva. Chaque partie essaya de faire bonne contenance pendant la scène des adieux, qui, d'ailleurs, fut très courte par le fait que mon père, sans doute par un subterfuge prémédité, faisait mine au dehors, d'avoir bien des difficultés à contenir Bossinette qu'une poudrerie fine et cinglante paraissait prendre plaisir à étriver et à mettre hors de lui-même. Il y eut bien de part et d'autre quelques rengorgements significatifs, quelques tamponnements de nez avec le coin du tablier, puis le dernier "Bonne chance, mon petit Fred" de ma mère se perdit dans l'engouffrement lugubre de la brise par la porte entr'ouverte.

A la gare, je rencontrai mon vieux bienfaiteur, notre brave curé, qui s'était chargé de me conduire au Séminaire.

Mon entrée dans cette maison fut celle de tous. Une grande angoisse me saisit en pénétrant dans la salle de récréation de me sentir le point de mire de tous ces petits jurés, tous un peu goguenards, malins, observateurs, cherchant chez ce nouveau le point faible, les défauts de la cuirasse, et tâchant d'avance de deviner quel type il sera. Sera-t-il une bonne poire ? En fera-t-on un souffre-douleur ? Ou bien ne sera-t-il pas mieux de s'en faire un ami ? Telle est, de tout

temps, la kyrielle de questions qui se pressent dans le cerveau des élèves en présence d'un nouveau, surtout quand celui-ci arrive ainsi au milieu d'une année scolaire. D'où vient-il, celui-là ? A-t-il été chassé de quelque collège ? Pourquoi vient-il après les autres ?

Je ne me cache pas de dire que selon l'expression en vogue en pareil cas, je devais avoir l'air passablement "habitant", car la vue de tous ces regards posés sur moi, moqueurs et scrutateurs, n'était pas de nature à me rassurer et à me faire paraître avec avantage devant cet aréopage.

Aussi ne fut-ce pas long avant que les quolibets des plus espiègles n'arrivassent jusqu'à moi.

Mais dès ce moment, comme un sauveur inespéré, j'aperçus, venant à moi, le fils du docteur Baril de chez nous qui, ses larges mains tendues, me criait de sa grosse voix de basse: "Allo, Ti-Fred. Comment ça va à L'Islet ?"

C'était un solide gaillard que Jules Baril. Il ressemblait beaucoup plus que moi à un fils d'habitant, avec ses larges épaules carrées, son épaisse chevelure noire qui lui tombait sur les épaules et qui empiétait un peu fort, selon moi, sur son front étroit, et ses grosses mains qui maniaient les lourds haltères du gymnase comme des joujous.

Enfin, c'était une sorte de colosse que les petits appelaient volontiers le "gros Jules" tandis que les savants rhétoriciens et tous ceux qui avaient des lettres et voulaient en faire montre, ne considérant que son système capillaire, le surnommaient emphatiquement "le Corse à cheveux plats".

C'était, dis-je, un rude gaillard, taciturne, jon-

gleur, amant de la solitude. Il attaquait rarement mais il était de taille et d'humeur à se défendre hardiment.

Aussi, quand la salle vit qu'il avait daigné me prendre sous sa protection, il y eut comme un remous en ma faveur. Il serait mieux évidemment de se faire ami avec moi. Car un homme qui a un tel protecteur, c'est déjà une puissance.

Le succès et le talent ont été de tout temps un puissant facteur de popularité. Mais il me semble que c'est surtout chez la gent écolière que les succès de tous genres coopèrent le plus, sinon à rendre un élève populaire, du moins à l'entourer d'une véritable atmosphère admirative.

Les premiers de classe ont toujours joui, dans les collèges, d'un énorme prestige, prestige fait d'admiration et j'oserais dire de respect. Surtout si ce premier montre une supériorité marquée sur les autres élèves; alors ce n'est plus seulement de l'admiration que ces condisciples lui vouent, c'est une espèce de culte. On a vite fait de mettre au front de cet heureux mortel une véritable auréole.

J'ai vraiment l'air de faire des vantardises et j'en suis confus, mais au bout de quelques mois, il devint évident pour mes maîtres que mes talents me classeraient bien au-dessus des élèves ordinaires. J'avais pour le latin et le grec une facilité qui m'étonnait moi-même. Et il me souvient de certaines traductions grecques ou latines qui me faisaient ni plus ni moins que l'impression de choses déjà lues ou déjà entendues. Ce phénomène qui se reproduisit à plusieurs reprises dans le cours de mes études ne laissa

pas, bien des fois, de me rendre perplexe et rêveur, et je suis encore à me demander le pourquoi de cette étonnante facilité à pénétrer les arcanes redoutables de ces deux langues.

C'était vraiment à croire, du moins d'aucuns l'eussent vite insinué, que j'étais la réincarnation de quelque vieille fripouille de romain condamné pour ses forfaits à revenir habiter l'humble défroque d'un petit canadien.

Déjà, à la fin de ma versification, on me désignait sûrement comme un futur prix du Prince de Galles. (1)

VI

LES EXILÉS

Si mes succès de séminariste avaient porté à son apogée l'enthousiasme de mon protecteur et rempli de contentement le cœur de ma mère et de mes sœurs, ils n'avaient pas réussi à combler, dans celui de mon père, le vide laissé par mon départ.

Une profonde lassitude semblait avoir, depuis cette heure, remplacé chez lui sa vaillance de toujours.

(1) Le prix du Prince de Galles est une des récompenses les plus prisées par les élèves des collèges classiques affiliés à l'Université Laval. Aussi est-il un sujet de grande émulation entre les élèves de ces collèges qui se le disputent dans un concours annuel. Il confère pour ainsi dire aux heureux lauréats une sorte de gloire qui les accompagne dans tout le cours de leur existence.

Ce prix fut fondé, en 1860, par Edouard VII d'Angleterre alors qu'il visitait le Canada, sous le titre de Prince de Galles.

Il n'avait plus de cœur à l'ouvrage et la moindre besogne lui paraissait maintenant une montagne à remuer.

Et quand il songeait que cette terre, défrichée et travaillée avec tant d'amour par ses pères, bientôt peut-être, tomberait entre des mains étrangères, il sentait sa gorge s'étreindre dans un sanglot et, si la honte ne l'en eut empêché, il se serait laissé aller à pleurer comme un enfant.

Sur ce sol arrosé des sueurs des ancêtres, tout semblait s'évertuer à lui rappeler leur mémoire. En quelque endroit qu'il portât ses pas, il ne pouvait s'empêcher d'y retrouver les traces de leur travail : tout ce qu'il voyait là c'était leur œuvre. C'étaient eux qui avaient construit tous ces bâtiments ; ce vieux hangar si décrépit et si branlant n'avait-il pas abrité sous son antique toit de chaume les premiers Giroir, ces héros qui figurent parmi les fondateurs de la paroisse de L'Islet ; c'étaient eux qui pied par pied avaient arraché à la forêt vierge ce sol fertile. Ces roches amassées en digues régulières redisaient leurs labeurs. Ces fossés de ligne, c'étaient encore eux qui les avaient tracés et creusés les premiers. Et ce pin majestueux que tous avaient respecté semblait être là comme un témoin, servant à relier les vieilles générations aux jeunes.

A chaque instant, il avait la hantise de croire qu'un de ces valeureux pionniers allait se dresser devant lui pour lui reprocher sa lâcheté et sa trahison.

Et quand il traversait ce petit bois de sapins, il était parfois saisi d'une frayeur superstitieuse et affolante ! Il lui semblait que chaque arbre prenait

une figure, que cette figure était celle d'un vieux Giroir qui venait lui demander compte de sa conduite.

Que dis-je, il voyait chaque arbuste, chaque pierre s'animer, et, dans une attitude grimaçante, lui exprimer son mépris.

N'y avait-il pas jusqu'aux oiseaux qui, de leurs chants moqueurs, osaient le narguer! Le printemps, les douces mélodies du rossignol lui renotaient sans cesse: "Ti-Fred, Ti-Fred, où es-tu?" Et les corneilles au noir plumage, en s'envolant à son approche ne laissaient pas de lui décocher leurs Quo-â... quo-â... quo-â. Et Pierre affolé croyait entendre le rossignol lui demander ce qu'il avait fait de Ti-Fred, et les corneilles lui jeter dans leur rauque croassement: "Quoi, tu l'as laissé partir, ton garçon?"

Et la terre elle-même, ne se sentant plus aimée de cet amour fécondant, ne sentant plus cette main amie remuer comme autrefois son sein avec cette sainte et folle ardeur, s'était comme refroidie. Bientôt les récoltes diminuèrent; les animaux ne donnaient plus de profits et tout s'en allait en décadence. D'ailleurs, plus rien ne se vendait et mon père, pour payer ma pension, se vit bientôt obligé d'hypothéquer la terre.

La malchance se mit de la partie. Un printemps il perdit deux de ses meilleures vaches à lait. La maladie décima son troupeau de moutons; tous les petits mouraient quelques jours après leur naissance; et il lui arriva même de perdre deux ou trois de ses plus belles têtes.

Sur ces entrefaites, un cousin, parti bien pauvre de L'Islet et demeurant depuis quelques années aux

États-Unis vint se promener au pays. Il était mis comme un monsieur de la ville, portant breloque et bague d'or; il était chaussé d'opulentes bottines en cuir vernis et il ne fumait plus que des cigares dont l'arôme embaumait tous les alentours.

Quelqu'un qui n'eût su que c'était Magloire Gaudreau, parti en bottes sauvages il y a dix ans, aurait eu bien de la misère à le reconnaître. C'était en plus un de ces beaux parleurs à la faconde intarissable, jamais à court d'arguments. Il vint passer plusieurs jours à la maison, vantant toutes les beautés et les richesses des États, un vrai paradis où le lait et le miel coulaient à plein ruisseau et où l'on n'avait qu'à se pencher un peu pour ramasser des poignées de dollars.

Ce beau "stock" — c'était son expression — de belles et vaillantes filles lui fit ouvrir les yeux. Déjà, au contact de ses nouveaux maîtres, il avait appris à tout évaluer, personnes et choses, en dollars et cents: aux États c'était une fortune qu'une pa-reille famille.

— Six ou sept mains en âge de travailler aux "facteries" y penses-tu Pierre? C'est une fortune ça, mon vieux, c'est une vraie fortune. Chaque semaine, à la paye, ça représente soixante-quinze à cent dollars, dans le p'tit moins. Mets ta terre à ferme pour quelques années et tu reviendras dans cinq ou six ans si le cœur t'en dit, avec plusieurs beaux mille piastres."

Et la tentation, subtile et insinuante, lentement faisait son chemin. Le père vieillissait, le travail de

la terre se faisait, pour lui, de plus en plus fatigant et si peu payant. Un repos de quelques années lui ferait certes du bien. Car Magloire lui avait habilement laissé entendre que l'ouvrage qu'il aurait à faire là-bas serait une rosée en comparaison des travaux de la terre. Pensez donc, travailler de sept à six et puis tous ses dimanches à soi.

—Oui, mon ami, à six heures, c'est fini. On se lave, on soupe, puis on se met sur le col blanc et on va prendre une "walk", si ça nous le dit.

Quant aux filles, le travail dans les filatures n'était peut-être pas aussi salubre que le travail des champs, mais elles s'y feraient. D'ailleurs on ne partait pas pour ne pas revenir. Le temps de payer ses dettes et de laisser passer les mauvaises années.

Mon père cependant ne prit pas de décision à la légère. Longuement il discuta la chose avec ma mère, pesant avec prudence le pour et le contre. Il leur en coûtait énormément à tous les deux de laisser la place: des frères, des sœurs, la terre et tant de choses qu'il faudrait sacrifier, la tombe des vieux au cimetière, et mon père qui avait encore sa vieille mère avec lui. Mais, se disait de son côté ma mère: "Il faut bien que Ti-Fred finisse ses études et, en persistant sur la terre, cherche si Pierre ne viendrait pas à se décourager tout de bon et à le retirer du Séminaire." Elle pensait: quand Ti-Fred sera prêtre, on reviendra au Canada. On vendra la terre ou bien on la donnera à un de nos gendres, puis on ira rester avec lui quand il sera curé.

Pauvre mère! elle ne se doutait pas que quelques

années plus tard elle dormirait son dernier sommeil dans un cimetière des États!

Le cousin Magloire tous les jours revenait à la charge. Il s'apercevait bien qu'il gagnait du terrain.

—T'es ben fou, pauvre Pierre, tant travailler! Surtout à c't'heure que ton garçon a abandonné la terre. Pour établir tes gendres, tu vas t'arracher le cœur?

Puis, sur le ton dégagé d'un homme qui ne travaille que dans votre intérêt, il ajoutait:

—Viens ou viens pas, tu sais, ça m'est ben égal à moi. Tout de même, t'es ben fou, va! Et cynique: "Son pays, c'est là où on fait son affaire."

Le cousin s'en alla; mais le germe qu'il avait jeté se développa et grandit. Au départ, on lui avait dit: "Si on se décide, on t'écrit".

Ce ne fut pas très long. La grosse difficulté était de placer grand'mère qu'il ne fallait pas songer à expatrier à son âge. On la décida à aller vivre chez mon oncle Samuel qui demeurerait non loin de chez nous et qui allait prendre notre terre à ferme.

Le départ fut fixé pour la fin d'avril.

Est-il nécessaire de décrire la tristesse de ces départs? On en a tant vu jadis qu'il semble banal d'en faire la peinture. C'est d'abord la vente des animaux, puis l'encan des objets mobiliers, de ces objets chers et familiers qu'on voit s'éparpiller aux quatre coins de la paroisse. Puis ces autres objets plus précieux dont on ne veut pas se départir, on les confiera pour un temps aux soins de parents et d'amis pour les reprendre au retour. C'est le chien fidèle dont on fera cadeau à un oncle, le chat

favori de la petite dernière qu'elle voudra apporter dans un petit panier, et le serin chanteur qu'on laissera à grand'mère; c'est Bossinette enfin, ce fameux cheval, l'orgueil de mon père, qu'il faudra aussi sacrifier.

Et puis d'autres objets plus chers encore: l'image de la sainte Famille, la croix de tempérance, des portraits de famille, les images des saints cœurs de Jésus et de Marie que vous connaissez tous, avec, en bas relief, la Cène et les Noces de Cana; eh bien, ceux-là on les emballera dans des grandes caisses avec les objets de literie, la lingerie et les hardes. Et ces grandes caisses en bois brut, initialées de grosses lettres noires, maladroitement, quelques jours avant le départ, prendront comme des avant-coureurs la route de l'exil.

Et la veille du départ, après avoir été en famille solliciter la bénédiction du vieux curé qui bénit, les larmes aux yeux, ces pauvres exilés; quand tout dans la maison est maintenant désert, qu'il ne reste que des chambres nues et des garde-manger vides, que déjà les planches ont été clouées aux portes et aux fenêtres, on ne trouve même plus au foyer un endroit où reposer la tête, et l'on ira dormir la dernière nuit chez des parents ou des amis, deux ou trois chez l'un, deux ou trois chez l'autre.

Et le matin du départ, lugubre comme un jour d'enterrement, quelques amis encore iront les reconduire à la gare.

Et là, en attendant le train, ce point noir qu'on voit là-bas vomissant dans l'air pur du matin des nuages de fumée, pendant qu'il grossit, qu'il appro-

che, s'échangent des poignées de mains, des adieux. Il y a là mon père, il y a là ma mère, il y a là mes neuf sœurs, grandes et petites, affublées d'accoutrements campagnards et bizarres; neuf belles filles aux joues pleines de santé; et l'on entend un curieux chuchoter: "Elles partent bien grasses celles-là; qui sait si elles reviendront de même?" Les unes sont tristes, d'autres, les jeunes surtout, sont insouciantes ou même anxieuses de monter dans ces voitures étranges qui s'avancent avec un vacarme infernal.

La grosse machine noire, haletante, jetant par ses naseaux d'acier des jets de vapeur, s'avance avec un bruit de ferrailles et s'arrête. A la file, toute cette famille monte et va se grouper sur les sièges de bois de la seconde classe; puis la locomotive geignante et fantasque se remet en marche.

Hélas! les voilà partis! Reviendront-ils jamais? Combien ne sont pas revenus!

Et en passant vis-à-vis la terre, mon père n'ose même pas lever les yeux, lui jeter un dernier adieu tant il a peur d'y voir le spectre de ses ancêtres lui montrer le poing et lui crier: "Traître! Lâche!"

Et ma mère, cachant son visage dans son mouchoir, pleurerait silencieusement. Elle se disait: "Ah! c'est ma faute! Si Ti-Fred était resté avec le père, nous n'en serions pas là aujourd'hui". Mais il était trop tard.

D'ailleurs, bientôt sa foi robuste reprit le dessus et au fond de son âme mystique, elle trouva cette pensée qui mit un baume sur sa douleur: "Qu'importe encore ce grand sacrifice. C'est le bon Dieu qui l'exige pour Ti-Fred qui sera prêtre"... Et ses

BBLO...BBLO...
SANT-SULPICE

larmes cessèrent de couler et elle montra à son mari un visage plein de courage et de résignation.

A Lévis, j'allai les rencontrer pour leur faire mes adieux. Je me montrai brave, joyeux même. Et ce fut sans une larme que je les embrassai tous. Mais, quand je vis s'éloigner le train qui les emportait vers l'exil, me laissant seul ici, que je ne distinguai plus sur les grandes glaces du convoi les petites joues aplaties de mes petites sœurs qui me faisaient adieu, alors mon cœur creva et je versai des larmes amères.

*
* *

Il est bien rare qu'une grande crise économique affecte un pays sans que ses voisins n'en ressentent tôt ou tard les lointaines répercussions. Aussi, lors de l'arrivée de mes parents aux Etats-Unis, cette crise qui enserrait notre pays depuis plusieurs années, avait-elle franchi les frontières et déjà s'y faisait sentir dans toute son acuité.

Et mes pauvres parents ne trouvèrent pas dans l'exil le pactole décrit et promis par le cousin Magloire.

Ils gagnaient bien juste pour vivre et pour subvenir à ma pension au Séminaire. La petite fortune qu'ils étaient venus chercher sur cette terre lointaine ils l'attendirent en vain!

Mes sœurs, accoutumées à la vie au grand air, ne pouvaient se faire à cette atmosphère empoisonnée des usines de coton. Les unes après les autres, on les vit s'étioler, maigrir et tomber, bientôt forcées à de longs chômages et à des soins coûteux. Car, dans ce pays, il en coûte cher d'être malade; les médecins

BIBLIOTHEQUE
DE LA VILLE DE
MONTREAL

n'y prodiguent pas leur science pour rien et les comptes de pharmacie montent, j'oserais dire, aussi vite que grandit la richesse de ces boutiquiers.

Donc, les deux premières années qui suivirent le départ, il fut convenu que, par économie, je passerais mes vacances au Canada, chez les nombreux parents que nous y possédions. Et je dois dire, à la louange de ceux-ci, que partout je fus accueilli avec la plus grande cordialité, comme un de leurs propres fils.

Ce fut surtout dans la famille de Bella que je trouvai l'accueil le plus sympathique et où je me plus davantage à séjourner.

D'ailleurs, mon amour pour cette adorable enfant allait toujours grandissant et sa vue seule me comblait de bonheur. Aussi, ne pourrais-je vous redire toute la joie et le bonheur éprouvés durant le cours de ces vacances. La joie de vivre sous son toit, de la voir tous les jours, de l'entendre me parler, de la voir marcher, agir, sourire, faisait plus que compenser pour moi la privation des miens.

Je ne les revis qu'après ma rhétorique, alors que j'allai passer mes vacances au milieu d'eux.

Ah mes amis! quelle ruine dans cette opulente et vigoureuse famille. J'eus de la peine à reconnaître mes sœurs tant elles étaient changées: les joues pâles et flétries, les yeux cerclés de noir et brûlant déjà la fièvre, ces florissantes jeunes filles que j'avais vues partir si belles, je les retrouvais décharnées aujourd'hui et pour la plupart pincées par la phthisie.

Ah! quand je vis ces ravages exercés sur elles en si peu de temps, je conçus une haine affreuse contre le

pays qui avait, dans l'espace de deux ans, aussi misérablement ruiné la santé de celles que j'aimais; je le maudis ce pays et je jurai de n'y plus remettre les pieds.

Je fus tenté de crier à mon père: "Revenez donc au pays. Je veux abandonner mes études et travailler avec vous sur la terre afin que mes sœurs retrouvent leur santé". L'idée que celles-ci sacrifiaient leur santé et peut-être leur vie pour moi, me devenait odieuse et insupportable.

Aussi, le jour même, je fis part de ma détermination à ma mère. Hélas! en m'entendant parler d'abandonner mes études, elle se prit à pâlir et à chanceler, un instant, je crus qu'elle allait s'évanouir, puis elle se mit à pleurer.

—Ne parle pas de cela, pour l'amour du bon Dieu! dit-elle, ce serait trop de valeur après tant de sacrifices; arrêter tes études quand tu n'as plus que deux ans pour finir. Y penses-tu, Ti-Fred?

—Mais, ma mère, le temps presse; mes sœurs se meurent ici; ne le voyez-vous pas?

—Ne t'occupe pas tant que ça de la santé de tes sœurs.

—Oh! maman! Que dites-vous là?

—Écoute! Les docteurs disent que les filles qui arrivent du Canada, elles font toutes de même au commencement, puis qu'à la fin, elles viennent à se faire au pays et puis qu'elles reviennent ensuite comme les autres. D'ailleurs laisse faire quelque temps. On dit que les bonnes années sont à la veille de revenir; bientôt on fera beaucoup d'argent puis ensuite on retournera dans notre beau Canada.

—Oui, mais elles, mes pauvres sœurs, pourront-elles résister jusque là ?

Alors, évitant de répondre, elle se fit plus tendre et plus caressante.

—Écoute-moi, Ti-Fred, mon beau p'tit gars, n'en parle pas au père, veux-tu, hein ? Oui, écoute ta mère, ne lui en parle pas ; tu lui feras de la peine pour rien. Tu sais, je vais te dire un secret, mais ne le dis pas à personne, par exemple : le pauvre homme, il n'aime pas ça par ici. Il s'ennuie ben gros de sa terre, de son monde là-bas et de tout. C'est pas mon idée qu'il y meure dans les États ; mais on peut toujours pas faire rien que "mouver". Laissons faire encore une "escousse", le temps de finir tes études puis de ramasser quelques cents piastres."

Ah ! oui, finir mes études. C'était sa seule et unique préoccupation. Elle subordonnait tout à ce but qui était l'ultime raison d'être de son existence. Et je crois qu'elle aurait été prête à sacrifier même jusqu'à la santé de ses filles pour y parvenir.

Il me fallut donc céder et me taire.

Hélas ! j'étais à peine retourné au collège que la nouvelle de la maladie grave de ma pauvre mère vint me frapper au cœur. "Ta mère paralysée. Pas d'espoir. Reviens vite" disait la dépêche dans son lachisme brutal.

Je dus donc reprendre le chemin de ce pays détesté que j'avais juré de ne plus revoir. Et, ironie du sort, je trouvais maintenant que le convoi qui m'y ramenait n'allait pas assez vite à mon gré, tant j'avais peur d'arriver trop tard pour pouvoir recueillir les derniers baisers de ma mère.

J'arrivai enfin. Elle vivait encore et semblait attendre mon retour pour partir pour le Ciel. Depuis plusieurs heures, elle n'ouvrait plus la bouche que pour me réclamer.

Et à travers les quelques lambeaux de phrases de son pauvre langage d'aphasique, on pouvait distinguer deux noms qui revenaient sans cesse sur les lèvres de la mourante; et ces deux noms "Bon Jésus et Ti-Fred", sur ses lèvres se confondaient tellement qu'elle les prononçait indifféremment l'un à la place de l'autre.

Si mes sœurs essayaient de lui faire dire les invocations *Jésus, Marie, Joseph*, ses lèvres articulaient "Ti-Fred, Marie, Joseph."

Et quand elle-même voulait parler de Ti-Fred, demander si on l'avait averti de sa maladie et quand il arriverait, le plus souvent, après bien des efforts, des signes fatigants, des regards vers le portrait de l'absent, tout à la fin, se résumait à ce nom "Jésus". Et cela voulait dire "Ti-Fred".

Quand on lui présentait mon portrait à baiser, en pressant cette image sur sa bouche, elle murmurait les yeux au ciel, "Pauvre Ti-Jésus".

Oui Jésus et Ti-Fred, les deux grandes amours de toute sa vie, sa pauvre intelligence à moitié endormie avait peine maintenant à les discerner, à les séparer l'un de l'autre.

Et quand enfin je tombai dans ses bras et que je la couvris de baisers, c'étaient ces deux noms qui revenaient sans cesse sur ses lèvres: "Bon Jésus Ti-Fred! Bon Jésus! Ti-Fred!"

On aurait dit le refrain d'une de ces lointaines

cantilènes dont elle berçait autrefois notre enfance et ce fut en prononçant ces deux noms que, tranquillement, elle s'endormit.

Longtemps ainsi elle dormit d'un sommeil paisible, calme précurseur de la mort. A certains moments, sa respiration devenait tellement faible qu'on aurait pu croire qu'elle était morte; puis, petit à petit, cette respiration reprenait de la force et de l'ampleur jusqu'à devenir presque bruyante.

Son visage souriant exprimait la plus douce quiétude. Ceci dura quatre ou cinq heures. Puis de nouveau elle s'éveilla, jeta un dernier regard à toute sa famille réunie autour de son lit et tout doucement s'éteignit, bercée par son beau rêve que son petit Fred serait prêtre. Elle n'avait que quarante-huit ans.

Oh! quel coup pour nous tous et surtout pour mon père!

Et maintenant, à côté de la chambre mortuaire, dans un des appartements étroits de ces pauvres "tenements" qui servait à la fois de cuisine et de salle à dîner, nous étions là tous réunis autour de lui. Grand Dieu, quelle tristesse! quelle désolation! Trois ou quatre de mes jeunes sœurs se tenaient dans un coin en arrière de la table sur laquelle elles s'accoudaient dans une attitude de profonde douleur. Les autres plus âgées, groupées auprès du père, devisaient avec lui. Oh! quel spectacle douloureux que cette réunion de jeunes filles toutes vêtues de noir et si tristes dans cette pauvre chambre à peine éclairée par une lampe fumeuse!

Plongé dans un abîme de douleur, mon père

essayait de réaliser avec nous l'épouvantable situation que cette mort inopinée venait de créer pour nous tous.

D'abord se posait la question des funérailles.

—Allons-nous la faire enterrer ici ? demanda mon père, la voix brisée.

—C'est certainement bien dur, son père, dit Françoise, notre aînée, qui occupait, depuis la maladie de ma mère, la position de trésorière, de confier la dépouille de notre mère à cette terre étrangère, mais croyez-vous qu'on puisse faire autrement ? Je sais pas moi !

—Je me suis informé tantôt à l'entrepreneur de ce que ça coûterait pour la descendre au Canada. Il m'a dit : "Deux ou trois cents piastres".

—Vous voyez bien ; et nous n'avons pas cent piastres dans la maison. Avec la prochaine paie on pourrait peut-être former les deux cents.

—Oui, et l'enterrement là-bas, ça coûtera gros encore. Sais pas si Magloire nous prêterait de l'argent ?

Alors, je crus l'instant favorable pour suggérer le retour de toute la famille au Canada.

—Mon père, dis-je, pourquoi ne retournerions-nous pas tous à L'Islet avec notre chère défunte ? Nous avons encore là notre terre. Nous la cultivons tous les deux. C'était votre rêve autrefois, mon père. Pourquoi n'y reviendrions-nous pas à la terre des ancêtres ? Vous y avez longtemps vécu heureux sur cette terre. Dans le temps passé, nos pères y avaient prospéré. Ah ! pourquoi l'avons-nous délaissée ?

—Ah! ben oui! Ti-Fred, nous nous sommes peut-être ben trompés. Mais c'est trop tard aujourd'hui pour revenir là-dessus. Tu es trop avancé dans tes études pour arrêter. Ce serait folie! Et puis écoute-moi bien, Ti-Fred: une semaine avant qu'elle tombe malade, ta mère, comme si elle eut eu un pressentiment de sa fin prochaine, me fit promettre, au cas où elle viendrait à disparaître, de te faire finir tes études coûte que coûte. Ce sont là ses dernières volontés; elles sont sacrées et je les exécuterai, fut-ce au prix des plus grands sacrifices. Donc, c'est entendu, tu finiras tes études; je lui ai promis, je le tiendrai.

“Retourner au Canada; ah! ce serait bien mon désir, va! mais je n'y pourrais fournir seul à la besogne. C'est impossible, tandis qu'ici au moins, avec l'aide de tes sœurs, on réussit à joindre les deux bouts. Et puis dame, comme on est là, c'est ben triste de le dire, mais on n'est seulement pas capable d'y retourner au Canada, même en vendant tout ce qu'on a ici, en ramassant tout notre argent, on ne pourrait pas payer nos passages.”

Hélas! que pouvions-nous répondre devant l'exposé si net d'une si pénible situation? Un silence lourd, entrecoupé de sanglots étouffés, accueillit ces paroles de mon père.

Oui, que pouvions-nous faire sinon de confier la chère dépouille à la terre de l'exil. Et malgré notre répugnance, malgré notre douleur extrême, il fallut nous courber sous la rude main de la cruelle destinée. Et à la douleur inexprimable de l'horrible séparation, vint se joindre cette autre douleur, non moins

grande et lancinante comme un remords, d'aller déposer celle que nous aimions tant dans un cimetière étranger, si loin, si loin des siens.

VII

BELLA DANS LE DEUIL

Le long hiver québécois tirait à sa fin. C'était par une de ces belles journées ensoleillées de fin février qui nous donnent parfois l'illusion d'un printemps hâtif, mais que les vieillards redoutent comme des avant-coureurs de tempêtes.

Les maisons dégouttaient comme en plein mois d'avril et sur chaque toiture l'on voyait s'élever une légère buée semblable à cette gaze ouateuse qui roule sur les labours, sous les chaudes effluves du soleil de mai.

Cette belle journée tombait un samedi, veille du premier dimanche du mois; et les femmes surtout en profitaient pour aller faire leurs dévotions et se rencontraient nombreuses dans l'unique rue du village.

Majestueux et solennel, le père Samuel, appuyé sur sa canne à pommeau d'or, souvenir de son cinquantième anniversaire de mariage, revenait aussi de l'église, de son pas ferme et compassé. Quel beau type de vieillard que le père Sam! Ancien cultivateur, maintenant rentier, retiré près de l'église, il était respecté et estimé de tous.

D'origine écossaise, mais aujourd'hui très canadien-français, il avait cependant gardé de ses ancêtres "highlanders" la démarche fière et martiale. Sa haute stature, ses larges épaules, témoignaient de la robustesse de ce beau rejeton de deux races vigoureuses dont l'heureux alliage avait décuplé les qualités natives. Figure franche et ouverte, il avait conservé, malgré son grand âge, sur ses traits énergiques et un peu tourmentés, ce teint animé et chaud, vestige de son origine exotique.

Tout le monde le connaissait et l'aimait au Cap Saint-Ignace. Aussi, par ce bel après-midi qui invitait au bavardage, toutes les femmes s'arrêtaient-elles pour lui parler et le saluaient invariablement par cette formule qui faisait croire qu'elles s'étaient toutes donné le mot :

—C'est-il le printemps ça, monsieur Samuel ?

—Hum ! comment donc, faisait-il, cambrant son torse puissant dans une pose solennelle d'augure, vous y allez, vous, ma petite dame ! On va payer ça, on va payer ça. Pas plus tard que demain. Du gros nordet qui s'en vient. Puis, ajoutait-il sous forme de badinage, j'ons avoir une tempête, tu sais, une grosse tempête de trois jours. Il y a trop de femmes sur le chemin, c't'arlevée.

L'heure des confession était passée. Le soleil, dans un bandeau sombre et rougeâtre se couchait "bien malade" avec un grand cerne. Un grand calme planait sur toute la nature.

La démarche lasse, le front soucieux, le noble et vieux curé se dirigeait à son tour d'un air pensif vers la partie ouest du village. Il paraissait profondément

préoccupé lui, d'ordinaire si plein de verve et de cette aimable familiarité qui le faisait se mêler comme un père à ses paroissiens qu'il tutoyait tous, et si avenant surtout avec les enfants, semblait ce soir-là ne remarquer personne et répondait à peine, par un bref mouvement de tête, aux bonjours respectueux dont on le saluait.

Arrivé en face d'une maison spacieuse et d'aspect bourgeois, il s'arrêta, eut comme un moment d'hésitation, puis, maîtrisant l'émotion qui semblait l'étreindre, il gravit les degrés du perron et, un peu tremblant, agita la sonnette.

Que pouvait bien aller faire dans cette demeure monsieur le curé, à pareille heure, un samedi soir ? On ne connaissait pourtant personne de malade là.

Ce fut ma tante, car c'était à sa porte que monsieur le curé venait de sonner, qui, pleine d'angoisse, vint ouvrir.

Depuis le midi, elle guettait avec impatience l'arrivée de son époux, parti depuis une quinzaine pour ses courses à travers ses chantiers. D'ordinaire, il avait l'habitude d'arriver vers midi. Aussi dans la matinée cette bonne tante s'était-elle empressée d'accomplir tous ses travaux du samedi et avait-elle fait un brin de toilette en prévision de l'arrivée de son cher mari. Car, ayant conservé toute la fraîcheur et la beauté de ses jeunes années, elle aimait se faire coquette à l'occasion, pour celui qu'elle adorait comme aux premiers jours de leur hyménée.

Depuis de longues heures, une inquiétude obsédante avait envahi son esprit et la torturait. Était-il arrivé quelque malheur ? Peut-être cent

fois, depuis le midi, elle était sortie sur la véranda, scrutant la grande route blanche, écoutant attentivement les bruits lointains des grelots que l'écho transmettait à de grandes distances. Mais toujours elle avait été déçue. D'interminables filées de "sleighs" de chantiers se succédaient sans cesse, glissant lestement au bruit de leurs clochettes, sur la neige très douce; rudes attelages de lourds chevaux fatigués et fourbus, tout fumants de la longue tire fournie; mais elle n'apparaissait pas la fringante petite jument baie si bien connue, attelée à un berlot rouge, et qui arrivait toujours de ces longs voyages, l'œil ardent, l'allure frissonnante et secouant allègrement ses gros grelots qu'on pouvait reconnaître entre mille autres à cause de leur timbre argentin et musical.

Non, elle n'apparaissait pas, et les heures succédaient aux heures; bientôt ce serait la nuit et l'angoisse se faisait de plus en plus torturante chez cette pauvre femme.

Et maintenant, au lieu de son mari, c'était monsieur le curé qui se présentait. Que pouvait-il venir faire, sinon annoncer le malheur si cruellement pressenti.

—Monsieur le Curé, dit-elle, la gorge serrée, quelle mauvaise nouvelle venez-vous m'annoncer? Qu'y a-t-il? Il est arrivé un malheur, certain; car Arthur devrait être ici à cette heure. Oh! dites-moi. Il n'est pas mort, au moins?

—Allons, allons, mon enfant, du courage. Qui te fait dire que je sois un messenger de malheur?

—Ah! monsieur le Curé, je ne le vois que trop sur votre figure.

—Eh! bien, là! Oui, c'est vrai, mon enfant, ton mari est malade, très malade, mais ne perdons pas confiance.

Pauvre monsieur le curé, il balbutiait, hésitait cherchait ses mots. Comme il était gauche et inhabile au mensonge! Et qu'il fallait être bien crédule pour ne pas s'apercevoir que le saint homme ne disait pas toute la vérité. Et pourtant, la pauvre femme dédaigna de s'en rendre compte. Elle était si heureuse de pouvoir se faire illusion et de se raccrocher encore quelques instants à ce faible rayon d'espérance.

—Il est malade! Ah! il n'est donc pas mort. Ah! je respire. Vite! Qu'on attelle un cheval, je veux partir tout de suite le soigner. Pourquoi n'est-on pas venu avant? Et le médecin? A-t-il eu le médecin?

—Du calme, mon enfant, du calme. Ce n'est pas nécessaire.

—Pas nécessaire?

—Écoute-moi. Il va arriver bientôt. La maladie l'a surpris en chemin. Et on le ramène ici. Mais du courage, mon enfant. On le dit bien bas, ce pauvre Arthur. Peut-être y a-t-il peu d'espoir. Sois chrétienne. Et, d'avance résigne-toi à la volonté du bon Dieu. Sache accepter l'épreuve s'il juge bon de nous l'envoyer.

Maintenant elle suffoquait.

—Ah! monsieur le Curé. Comme vous me dites

cela. Il est mort et vous ne voulez pas me le dire. On me le ramène mort!

Une voiture venait de s'arrêter en face de la maison. Ce n'était pas le berlot rouge, mais une de ces longues expresses posée sur des "bob-sleighs". Une grosse couverture de laine grise recouvrait une chose inerte, allongée sur des planches. Puis trois hommes se saisirent de cette masse qu'ils emportèrent ainsi recouverte dans la maison et qu'ils déposèrent sur un sofa. C'était un cadavre, le corps inanimé de mon oncle Arthur.

Oh! le spectacle épouvantable qui s'ensuivit. Je renonce à en donner même une faible idée. Ma tante s'était jetée en criant sur les restes de son cher mari. Elle l'avait saisi par les épaules, et le secouant, l'appelait des noms les plus doux. Elle ne voulait pas encore croire à son malheur.

—Non! Tu n'es pas mort, Arthur, mon cher mari? Réveille-toi! C'est moi, ta femme. Réponds-moi, ouvre tes yeux, vois, je suis là, près de toi, ta femme, ton adorée!

Puis enfin, quand elle comprit qu'il n'était pas seulement évanoui, mais qu'il était bien mort, qu'il ne parlerait plus jamais, que ses yeux ne s'ouvriraient plus jamais à la lumière et que ses lèvres froides comme un marbre ne répondaient plus à ses baisers, elle se jeta sur cette pauvre dépouille, la couvrant de caresses et criant sa douleur immense.

Le curé s'était approché pour essayer de la consoler. Alors suppliante, elle s'attacha à ses habits l'adjuvant de faire un miracle, de lui redonner son époux.

Et les enfants à leur tour étaient accourus: c'était

Bella, c'était sa sœur Lucie, c'était le jeune frère Roland, c'étaient les deux aînés Louis et Paul; et tous étaient là, stupéfaits, tragiques à voir, pleurant et criant devant la dépouille mortelle de ce père bien-aimé.

Et maintenant la maison était envahie par la foule des curieux qui déjà avaient appris la fatale nouvelle. Et tout ce monde passait atterré devant ce corps immobile, figé dans l'attitude d'infini repos que la mort imprime aux traits de ceux qu'elle a touchés; immobile et pâle dans ses grossiers habits de chantiers, celui qu'ils avaient connu il y a à peine quelques jours si actif et si vaillant.

Et le bon curé, comme un père ou plutôt comme une mère, tout doucement, tendrement, entraîna la pauvre martyre dans sa chambre et, avec des mots d'infinie tendresse, la fit asseoir là, au pied du crucifix et d'une image de Notre-Dame de Pitié. Tous ses enfants l'avaient suivie et tous ensemble pleuraient et priaient avec monsieur le curé pour le cher défunt.

Le lendemain, une dépêche m'annonçait la triste nouvelle et j'accourus rendre mes derniers devoirs à celui que j'aimais comme un père. Mis en présence de ma tante, de mes cousins et cousines éplorés, je jugeai leur douleur tellement au-dessus de tout ce qu'on peut concevoir que, de toutes les belles paroles de consolation que je m'étais proposé de leur adresser, je n'en trouvai aucune capable d'apporter à un tel mal le moindre allègement. Je me contentai donc de mêler mes larmes à leurs sanglots.

Le père Samuel ne s'était pas trompé. Elle éclata avec une fureur épouvantable, la tempête qu'il avait annoncée. Ce fut une tourmente unique, sans égale, comme jamais on en avait encore vu. Pas même le père Sam et les plus anciens n'avaient souvenance d'une semblable bordée.

Et, plongés dans cette nuit de neige et de tempête, nous étions là comme prisonniers dans la maison mortuaire, écoutant avec effroi ces bruits formidables, regardant, stupides de frayeur, ces trombes de neige tourbillonnant comme des furies autour de la maison et s'abattant avec fracas dans les fenêtres qu'elles menaçaient d'enfoncer.

Pendant deux jours et trois nuits, la neige avait tombé sans relâche, poussée par un vent impétueux. Pendant tout ce temps, les arbres entourant la maison faisaient un bruit infernal. Leurs branches arrachées par la tourmente venaient s'abattre sur le toit et les pans avec des bruits sinistres. Non moins sinistres les hurlements épouvantables du vent qui sifflait, grondait, mugissait, empruntant à tous les êtres de la nature leurs cris d'horreur et de lamentations. Parfois, il nous semblait que l'édifice entier, secoué par l'ouragan, tanguait comme un navire assailli par les vagues.

Oui ! Nous étions là atterrés par l'ouragan, stupéfiés par la douleur des êtres qui pleuraient celui qui, impassible au milieu de ce désarroi, dormait là son dernier sommeil.

Là-haut, dans la chambre de ma tante, cette chambre nuptiale, jadis témoin de tant de bonheur,

là-haut, ces êtres suprêmement malheureux ne semblent pas entendre les sinistres rumeurs du dehors, tant est grande la douleur qui macère leurs cœurs.

En bas, dans la grande salle avoisinant la chambre mortuaire, les hommes fument et conversent à voix contenue, sous les auspices de l'oncle Xavier qui, s'étant arrogé l'intendance de cette maison en deuil, semble en être devenu le chef véritable et le gérant, commandant tout, voyant à tout. C'est lui qui, empressé et important, reçoit les parents et les amis, leur racontant par le menu et la douleur indicible de ma tante et des enfants, et les circonstances qui ont accompagné cette mort soudaine. Sans jamais se lasser, pour la vingtième fois peut-être, il répétera sans en omettre le moindre détail, comment ce vaillant Arthur, ayant voulu avant de laisser son chantier, terminer le "collage" d'un certain lot de billots, s'était soudain senti pris d'un horrible malaise; comment alors, se sentant frappé, il s'était mis en route avec son "foreman" et comment enfin, au bout de quelques milles, il avait été pris de suffocation et forcé de s'arrêter dans un campe de bûche-rons, près de Saint-Cyrille, où il expirait quelques instants plus tard.

Puis suivait la longue énumération des vertus et des qualités sans nombre du cher défunt.

Toutes les demi-heures, cependant, le vénérable oncle ne manque pas d'interrompre ses récits. Gravement il se lève, éteint sa pipe et invite tout le monde à venir dire le chapelet auprès du défunt.

Et tous alors nous allons nous agenouiller près de la dépouille mortelle. Les femmes qui, dans la cuisine

remuent casseroles et chaudrons, laissent là leur besogne, quelques instants, pour venir se joindre à nous et prier pour lui. Ce fut ainsi pendant toute la durée de la tempête.

Et puis, enfin, telle une bête affolée, à bout de forces, retombant inerte et sans souffle, la tempête, comme épuisée par ses efforts titanesques, cessa brusquement. Et tout à coup, sur le matin du troisième jour, il se fit un grand calme.

Quand on eut déblayé une porte et réussi à mettre le pied dehors, le spectacle qui s'offrit à nos yeux était vraiment beau dans son originalité.

Tout était blanc, tout était neige. On aurait dit que les maisons, les bâtiments, les poteaux télégraphiques et les arbres s'étaient enfoncés dans une immense mer d'ouate. Les buissons, les bosquets même avaient disparu ou étaient comme écrasés sous l'avalanche. Et dans les vastes champs, les clôtures de perches qui en sillonnent la blanche monotonie, avaient été abolies comme par une gigantesque raboteuse. Des habitations on ne distinguait plus ni portes ni fenêtres. Seuls les pignons surmontés d'une cheminée au mince filet de fumée bleuâtre émergeaient de la plaine souverainement blanche.

Les voisins, pour la première fois depuis deux longs jours, échangeaient des propos et semblaient exprimer de la surprise de rencontrer d'autres êtres vivants après ces jours de tombeau. Ils se saluaient comme des gens qui ne se sont point vus depuis de longs mois, ou comme des amis qui se rencontrent par hasard dans une contrée lointaine et inconnue.

Et leurs voix sonnaient très clair, dans ce grand calme de la nature au repos.

*
* * *

La mort inopinée de leur père avait jeté sur les épaules de mes cousins Louis et Paul une lourde responsabilité.

Louis, l'aîné, qui agissait jusque là comme comptable de l'établissement, avait dû en assumer la gérance.

Sachant qu'ils auraient besoin d'un homme de confiance pour le remplacer, j'avais offert mes services et ils furent agréés.

J'achevais alors ma première année de philosophie et je m'étais dit qu'à force de travail et d'énergie et avec un peu d'aide de monsieur le curé ou de son vicaire, je réussirais bien à terminer mes études scientifiques, tout en travaillant pour mes cousins.

Cela devait donc avoir pour double résultat et de soulager mon pauvre père et de me permettre d'accumuler quelques économies pour commencer mes études médicales. Car, c'est ici le temps de le dire, malgré tous les heureux pronostics, malgré toutes les apparences les plus favorables, en dépit de toutes les prophéties et déclarations solennelles de mes bonnes vieilles amies, je n'avais pas été jugé digne du sacerdoce. Eclairé par les conseils de mon directeur spirituel, homme sage et prudent, aidé de ses saintes et ferventes prières, j'avais tout bonnement choisi de devenir un humble et honnête médecin. Pauvre mère ! si elle eut vécu, ç'aurait été pour elle un bien rude coup, et elle en eut éprouvé un chagrin bien amer. Et que sais-je ? Peut-être au risque de faire

fausse route, n'aurais-je pas eu le courage de le lui infliger.

Mon choix était donc fixé depuis deux mois et déjà j'en avais fait part à mon père, quand arriva cette mort tragique qui allait orienter ma vie dans une voie toute nouvelle.

Ma récente décision fut donc des plus aisée à expliquer à mon père. Et dès qu'il eut compris que je n'abandonnais pas définitivement mes études et que je prétendais bien, tout en travaillant, me préparer aux examens du baccalauréat, il n'y vit aucun obstacle.

D'après les conditions de mon engagement, je devais être logé et pensionné dans la famille même de ma bien-aimée.

C'est donc vous dire que pendant près de deux ans j'eus le bonheur ineffable de vivre dans l'exquise intimité de celle que j'adorais avec tant de dévotion. Comment pourrais-je vous raconter par le menu, tous ces instants de bonheur, de souffrance et de doute angoissant ?

Les jours, je les passais loin d'elle, à mon travail. Le soir venu, la même table nous réunissait pour le souper. Après quoi nous causions en famille pendant une heure ou deux. Alors je me retirais dans ma chambre qui me servait de cabinet de travail.

Quelquefois cependant, quand il n'y avait là que les membres de la famille, je me plaisais à venir étudier dans la grande salle paisible où les uns travaillaient tandis que les autres se livraient à quelques lectures. Et quand arrivait l'heure de la prière, bien souvent Bella se glissait discrètement derrière moi,

fermait furtivement mes livres, et, affectant ce ton grondeur que prennent parfois les mamans à l'égard de leurs petits, elle me disait: "Allons, monsieur le savant, laissez là ces choses profanes et mettez-vous à genoux pour prier le bon Jésus". Et, tout comme un petit enfant soumis et docile, j'allais m'agenouiller à ses côtés et je priais avec grande ferveur.

D'autres fois, elle prenait plaisir à venir se pencher sur mes livres de science. Oh! quelle joie alors de sentir sur ma joue ou sur mon front la subtile caresse d'une mèche de cheveux espiègle et rebelle.

La chimie aux formules curieuses, avec sa terminologie baroque et kilo-syllabique, la faisait tressauter et s'enfuir en se bouchant les oreilles. Mon livre de logarithmes, exhibant ses pages uniformément recouvertes de chiffres alignés en colonnes droites et serrées, lui donnait le vertige.

La physique lui faisait moins "souleur" et malgré la rigidité apparente de ses théorèmes, elle aimait assez m'entendre lui donner de brèves explications sur certains phénomènes. Mais quand cela devenait trop sérieux, elle s'écriait: "O science! belle science! que vous êtes puissante, que vous êtes divine, pour que des hommes jeunes et beaux délaissent pour vous servir, des cousines pourtant aimables et charmantes!"

Alors, vive et légère, sans attendre la riposte, elle se sauvait lutiner le piano, me laissant seul me débrouiller avec les épineux problèmes de la "puissance" et de la "résistance".

Même, un soir, sa joue si invitante se trouva si

près de mes lèvres que j'eus assez d'audace pour y poser un baiser.

— Oh! oh! monsieur! fit-elle surprise en me jetant un regard courroucé.

Mais voyant mon trouble et mon air contrit, elle se radoucit immédiatement et s'éloigna, elle-même rougissante.

Après cela, elle fut plusieurs jours sans revenir se mêler à mes travaux d'études. J'en fus attristé, craignant de l'avoir fâchée et je regrettai mon action qui me privait de ces délicieuses et innocentes caresses.

Vous savez combien les jeunes gens qui font leur philosophie aiment parfois à prendre avec les gens simples de faux airs d'esprits forts. Je n'avais pas échappé, pour ma part, à cette détestable manie. Et bien des fois, dans les discussions religieuses, j'aimais à me montrer grand clerc, pour ne pas dire un peu sceptique.

Bella, au contraire, ainsi que tous les membres de sa famille, possédait cette foi simple et robuste du paysan qui vaut bien, certes, la prétendue foi éclairée des pseudo-savants. Toute sa philosophie, elle l'avait puisée au couvent, dans le traité du petit catéchisme et prétendait en être satisfaite. Aussi, bien des fois, nous différions largement dans nos déductions où je m'efforçais, beaucoup par taquinerie, je l'avoue, de me montrer bel esprit, fanfaron et enfant terrible. Elle en était venue à m'appeler, un peu ironiquement, à cause de cela: monsieur l'impie.

Mais, profitant de l'ascendant qu'elle avait conquis sur moi, — ce dont elle n'avait pas été lente à s'apercevoir — elle en usait pour me maintenir dans

le chemin de la vertu et des belles habitudes religieuses de mon enfance.

Si j'étais un peu longtemps sans m'approcher des sacrements, elle ne manquait pas de me le rappeler, et, me menaçant de son doigt mignon, elle me disait : "Demain, monsieur l'impie, vous irez à confesse et vous viendrez communier avec moi".

Et monsieur l'impie était tout heureux d'aller, le lendemain, s'agenouiller à la table sainte, aux côtés de la gentille Bella.

Ou bien le dimanche après dîner : "Monsieur l'impie, vous seriez bien aimable d'accompagner votre cousine à Vêpres et d'y être bien sage et d'y bien prier si vous voulez, tantôt, me conduire à la promenade avec Poucet".

Et monsieur l'impie allait aux Vêpres et y priait comme un petit saint.

Quelques mois avant sa mort, son père lui avait fait don, au jour de sa fête, d'un gentil petit équipage composé d'un joli poney attelé à un minuscule "dog-cart". Elle aimait beaucoup son petit Poucet et rien ne lui faisait plus plaisir que de se faire promener par lui en compagnie de sa sœur Lucie ou de son petit frère Roland.

Quand le domestique préposé au service de la maison ne se trouvait pas là, elle me demandait volontiers de lui atteler Poucet. Bien des fois même, j'avais la bonne fortune de l'accompagner dans ses promenades. Rien ne m'était d'ailleurs plus agréable que de lui obéir servilement et de lui rendre toutes sortes de bons offices. C'était pour moi un véritable bonheur de l'obliger et j'en étais bientôt venu à de-

viner ses moindres désirs et à les prévenir avec empressement. J'y mettais même une telle ferveur que sa sœur Lucie l'avait plus d'une fois remarqué et s'en montrait même un peu jalouse.

Un jour que celle-ci avait eu avec moi une légère altercation, elle avait été jusqu'à m'appeler "l'esclave blanc de la reine Bella".

Mais que m'importaient ces légers coups d'épingles? J'aurais pu souffrir avec allégresse les pires tourments pour elle.

Poucet faillit même un jour être la cause d'un accident qui aurait pu avoir des suites fatales, mais qui, en définitive, me procura une des plus douces joies de ma vie.

Un dimanche après-midi, je venais de l'atteler et le jeune Roland qui se croyait un conducteur émérite, avait voulu amener lui-même l'attelage à côté de la maison, tout près du chemin public.

Bella était encore sur la véranda, occupée à mettre ses gants. Roland, en l'attendant dans le dog-cart, s'amusait à agacer le poney, tantôt avec les guides, tantôt avec le bout du fouet. Celui-ci semblait fort impatienté et manifestait sa nervosité par de fréquentes tentatives de départ que réprimait Roland en tirant sur les guides. J'avais beau lui dire de se tenir tranquille, il ne m'écoutait pas.

Sur les entrefaites, un groupe de maquignons, qui faisaient trotter leurs chevaux dans le village, vinrent à passer à toute allure. Cela excita davantage Poucet, qui, sans doute, voulant prendre part à la course, s'élança vers le chemin.

Naturellement, Roland ne put le retenir et l'at-

telage allait être renversé par un des trotteurs lorsque, me jetant à la bride du poney, je réussis par un vigoureux coup de poignet à le ramener en arrière. Le mouvement de recul précipita Roland sur le rebord du chemin. Heureusement, il ne se fit aucun mal. Voyant que je ne réussissais pas à calmer la bête, j'allai la reconduire à l'écurie où je l'attachai solidement. Je m'en revenais à la maison quand je vis Bella accourir à ma rencontre.

Tout émue, elle me saisit les mains et me donna un chaleureux baiser.

— Oh! merci! Ti-Fred! — Et ses yeux exprimaient tout un monde de gratitude. "S'il avait fallu, vois-tu, qu'il arrivât un malheur à Roland, je crois que maman n'aurait pu survivre à ce nouveau chagrin."

La surprise que me causait un bonheur si inattendu me cloua sur place. Je restai là, immobile, à en savourer toutes les délices.

— Viens-t'en avec moi! Je ne veux plus sortir maintenant, dit Bella me tirant par la main et m'entraînant vers la maison.

— Maman doit être encore à l'église, ne lui parlons pas de l'accident. Cela l'effraierait inutilement.

Nous passâmes ensuite le reste de l'après-midi sur la véranda. Elle se fit affectueuse, presque caressante. Nos regards ne se quittaient point; le sien gardant toujours cette expression de profonde reconnaissance que j'y avais saisie au moment où j'eus l'inexprimable bonheur de recevoir son baiser, tandis que le mien exprimait l'holocauste parfait de toute ma personne à son amour.

VIII

LA TEMPÊTE

Tous les ans, dans le cours de l'été, l'oncle Damase, gardien du phare "Les Piliers" convoquait toute sa parenté: frères, sœurs, beaux-frères, belles-sœurs, neveux et nièces à un joyeux autant que gigantesque pique-nique qui durait deux ou trois jours et quelquefois plus longtemps, si l'on avait la chance de se trouver "dégradé".

Cette année, cette joyeuse réunion devait revêtir un aspect tout spécial de charme et de nouveauté car nous y aurions le bonheur d'assister au saint sacrifice de la messe que notre jeune cousin, le joyeux abbé P... avait obtenu le privilège de célébrer aux Piliers.

C'était un bien gai compagnon que cet abbé. Toujours de belle humeur, ennemi du repos, il était sans cesse en mouvement; chantre, musicien, déclamateur, il avait tout ce qu'il faut pour ne pouvoir jamais rester en plan. Professeur au collège de Sainte-Anne, il ne manquait jamais de venir passer quelques jours de ses vacances chez l'oncle Damase qui l'avait en particulière affection. Aussi cette année, mon oncle, avait-il profité de son séjour à la "lumière" pour organiser sa réunion annuelle.

Donc, par un beau samedi après-midi, toute la famille de Bella, à laquelle on m'avait invité à me joindre, se dirigeait en voiture vers le quai de L'Islet où nous attendait mon oncle avec sa fine chaloupe "L'Alouette".

A cet endroit, un nombreux contingent de parents de tous degrés et de tous âges nous rejoignit ainsi que notre vénérable aïeule qui, malgré son grand âge, n'avait pas craint de se mêler à cet essaim où la jeunesse, qui était en nombre, se montrait si turbulente.

Une belle petite brise soufflait du "sorouet", et, en moins d'une demi-heure, nous transporta aux Piliers où la bonne tante Primitive et sa famille nous accueillirent avec des transports de joie.

L'abbé P., vif et jovial, gros comme une sauterelle au bout d'une perche, — selon sa pittoresque expression — était au débarcadère nous faisant depuis longtemps force saluts avec son grand chapeau de paille "tressée au pays".

Et, comme déjà il avait des velléités de se croire très marin, ce fut lui qui, prestement, saisit au vol l'amarre que lui lança, d'un air entendu, mon oncle, en lui criant :

— Holà! capitaine! Attrape ça. Très bien! très bien! Reste ici encore une semaine et je te prédis que tu vas pouvoir passer, en criant "ciseau", tes examens de capitaine au long cours. Il ne te manque plus rien qu'une chose à apprendre. Et là, mon gars, je me charge de te l'enseigner.

— Allons! mon oncle, qu'est-ce donc qui me manque encore pour être reçu capitaine? Que faut-il en savoir un tas de choses pour ça! Pourtant ça ne m'a pas l'air bien malin de "gaboter" comme vous faites-là, soit dit sans vous offenser monsieur le Commandant. Il me semblait pourtant que vous m'aviez révélé tous les secrets de ce beau métier.

— Crégué, moi étou, je le croyais ben, mon homme,

mais je me su t'aperçu que j'ai encore oublié une affaire, ah! puis, importante, bougre! Sans ça, pas moyen d'arriver! On passe pas! Pense donc. Sais-tu faire des "navettes" (1), toé?

—Des navettes, nous écriâmes-nous, tous au comble de l'hilarité. Et pourquoi ça des navettes, mon oncle?

—Dame! pour laver la vaisselle, je suppose, reprit mon oncle. On n'est pas reçu capitaine sans connaître ça. Vous devriez le savoir. D'ailleurs, ne t'inquiète pas, mon neveu. Ça n'est pas la mer à boire, tu verras.

Et, tout le reste du jour, ce ne fut qu'un feu roulant. On n'entendait que cette phrase: "Sais-tu faire des navettes toé?" Nous étions maintenant entre quarante et cinquante personnes sur ce rocher isolé. Pendant que les gens sages restaient à la maison avec les hôtes pour aider à la préparation des repas pour tous ces estomacs que le grand air de la mer creusait déjà outre mesure, nous, les jeunes, nous étions vite répandus de tous côtés sur cet îlot désert que nous avions hâte d'explorer.

Triste rocher qu'on dirait jeté là, au milieu du fleuve, par quelque fée malfaisante, et qui semble y guetter les navires après le passage déjà si dangereux de la traverse Saint-Roch. Rocher mélancolique et terne, semblant marqué d'une malédiction, recou-

(1) Tous les marins de cette époque, sans doute pour tuer le temps, dans leurs longs voyages dans les mers du Sud, se livraient au travail de la fabrication des lavettes, avec de la toile à voiles. Il n'était pas admissible qu'un marin de quelque expérience ignorât ce métier.

vert aux endroits non lavés par la mer d'un lichen jaunâtre, piqué ici et là de capillaires chétifs et grêles.

Du nord au sud, il a à peine un arpent de largeur, tandis que sur la longueur, il en mesure trois ou quatre. A son extrémité sud-ouest émerge un autre rocher plus petit, séparé du premier par un étroit chenal.

Et sur toute cette étendue morne et désolée, nulle trace de végétation si ce n'est un petit jardinet en terre rapportée, créé artificiellement auprès de la maison.

Partout ailleurs, ce n'est que la roche volcanique et tourmentée, aride et nue.

Accompagnés de deux ou trois cousines, nous avons gagné l'extrémité ouest en suivant le côté nord du rocher et nous revenions par le côté opposé. Arrivés à un certain endroit, dans une anfractuosité, Marie-Rose nous indiqua un petit tertre où se montraient quelques brins d'herbe et des petites marguerites jaunes d'un aspect triste.

—Ici, c'est le cimetière, nous dit-elle. Il y a eu autrefois deux noyés, un homme et un enfant, enterrés ici.

Et la curiosité l'emportant, nous nous mîmes à remuer le sable avec nos bâtons et bientôt nous mîmes à jour quelques ossements humains. Mais aussitôt, avec une sorte de terreur, nous nous éloignâmes de cet endroit et regagnâmes la maison dont les murs blanchis à la chaux mettaient une note claire dans ce sombre décor. Cette riante habitation, très propre, était sise à l'extrémité est du rocher. A

quelques pas à l'ouest, reliée par un long couloir, s'élevait la haute tour de pierre que surmontait le phare.

En face de la maison, grâce à un travail long et patient, mon oncle avait, dis-je, réussi à créer un petit enclos où sa famille cultivait quelques fleurs et des herbes potagères. Même un saule d'assez maigre apparence essayait d'apporter aux habitants de ces lieux les bienfaits de son modeste ombrage.

Après un bruyant souper, il nous fut donné de jouir d'une soirée presque sans pareille, passée tout entière en plein air. La nuit douce et fraîche, parsemée d'étoiles, était éclairée par un magnifique clair de lune qui posait sur chaque vague d'innombrables miroitements d'argent.

La gaité, les cris de joie et les rires sonores accompagnèrent bien tard le murmure doux et même un peu monotone du clapotis de la houle sur l'écueil.

Le lendemain, dès l'aube, mon oncle, accompagné des plus vaillants d'entre nous, s'en fut chercher le père Tranquille, le légendaire gardien de la "Roche à Veillons", pour lui permettre d'assister à la messe et de passer la journée avec nous.

A notre retour, l'autel orné de fleurs rustiques et de quelques plantes marines trouvées au plein, était tout illuminé. Déjà l'abbé P. avait revêtu les habits sacerdotaux et la messe commençait. Bella, aidée de ses cousines, s'occupait de la partie musicale. Elle-même chanta avec recueillement plusieurs beaux cantiques qui eurent le don de me ravir aux cieux et qui m'inspirèrent la poésie naïve et sans

grande valeur littéraire que je me permets de vous avouer sans exagération ni excuse.

Sur un rocher désert où le flot vient mourir,
Le divin sacrifice allait bientôt s'offrir.
Un pauvre autel rustique, orné de fleurs champêtres,
Devait servir de trône au plus puissant des maîtres.

Pleins de respect, au pied de cet autel
Nous attendions le moment solennel,
Où l'Homme-Dieu, sous le pain de l'hostie,
Vient habiter la Sainte Eucharistie.

Nos cœurs remplis d'une douce ferveur;
Montaient vers Dieu dans une sainte ardeur
Les séraphins, en brillantes phalanges,
Se confondaient en muettes louanges!

Toi, seule, alors, ange privilégié,
Quand les anges, le front sur le sol courbé,
Le Tout-Puissant adoraient en silence,
D'un chant divin, osais en sa présence,

Faire monter les célestes accents.
Qu'ils étaient doux, qu'ils étaient beaux tes chants!
Oh! que ta voix, à cette heure sublime,
Savait des cœurs aller au plus intime!

En t'écoutant, je sentais que mon cœur
Vers Dieu montait dans un flot de bonheur.
Brûlant d'amour, dans ma folle allégresse,
Je demandais, rempli de sainte ivresse,

Comme un bienfait de mourir à tes pieds!
Je t'écoutais et de mes yeux mouillés,
Je refoulais sous ma paupière ardente,
Prête à jaillir, une larme brûlante.

Je t'écoutais, tantôt saisi d'un saint respect,
Prêt à baiser le sol où ton pied se posait,
Tantôt vibrant d'amour, à tes lois adorées,
Je jurais de soumettre à jamais mes années.

Mon Dieu, je m'écriais dans mes élans d'amour,
De posséder cette âme, serai-je digne, un jour ?
Ah! mettez dans son cœur un peu de cette flamme
Dont sans cesse le feu consume ma pauvre âme.

Non, sans elle, ô mon Dieu, ne me délaissez pas!
Car pour moi ce serait le pire des trépas.
Pitié! pitié! mon Dieu, je n'ai commis de crime,
Que d'avoir trop aimé cette Vierge sublime.

Donnez, donnez la moi; trésor bien précieux,
A mon amour prêté, contre l'Astucieux,
Je saurai la défendre au péril de ma vie,
Car expirer pour elle est ma plus douce envie.

Mais le Ciel ici-bas ne dure pas longtemps;
Tel le souffle du soir, emporte le printemps,
D'un dernier chant d'amour les douces mélodies,
Ainsi le vent marin aux rives éloignées

De ton hymne divin, disperse les échos,
Qui s'en vont s'éteignant, mêlés au bruit des flots,
Notre oreille ravie encor cherche à l'entendre,
Quand notre âme en extase aspire à redescendre.

*
* *

Le reste de la journée fut passé en réjouissances
des plus variées. Il y eut force chant, musique, dé-
clamations, et cœtera.

Le père Tranquille, vieux célibataire original et
typique, qui depuis vingt ans passait les huit mois
de la saison de navigation sur la "Roche à Veillons"
pour la modique somme de cinquante dollars, ne
fut pas une des moindres attractions à cette fête.

On le pria de chanter, ce à quoi il se prêta de bonne
grâce.

Mais il fut bien difficile de lui trouver quelqu'un
pour pouvoir l'accompagner à son goût. Bella et

plusieurs cousines tentèrent en vain de lui donner satisfaction.

Enfin, le cousin Edouard qui ne savait pas un brin de musique alla s'installer devant l'harmonium et réussit à convaincre le père Tranquille que lui seul était digne d'accompagner un chantre de sa valeur.

— Toutes ces jeunes filles, dit-il, avec une certaine morgue, ça ne sait pas la musique, tandis que moi, ajouta-t-il en se rengorgeant avec suffisance, je suis un maître dans cet art.

Il fit donc rendre au malheureux harmonium, qui n'en pouvait mais, les sons les plus ronflants et les plus discordants, lesquels, ô surprise, furent trouvés très adéquats par le père Tranquille qui se déclara enfin enchanté et entonna d'une voix flûtée et chevrotante la chanson "Ah! pourquoi s'endormit-elle la petite Jeanneton?". Il ne fit grâce d'aucun couplet et ne s'arrêta qu'après parfait épuisement de la matière, tout le temps dodelinant de la tête et des épaules et pianotant délicatement sur le dossier d'une chaise qu'il avait placée devant lui.

Vers quatre heures, notre hôte mit le comble à la joie et à la gaité générale en nous annonçant qu'il allait reconduire le père Tranquille à son poste et qu'en même temps il en profiterait pour nous mener visiter cet ermitage qu'était la demeure de cet ascète moderne.

Tous les jeunes surtout trépignaient de joie et d'impatience pendant que mon oncle appareillait sa chaloupe dont le pont blanc et nacré luisait au soleil comme le dos d'un marsouin émergeant de l'onde.

Bientôt dévalant le rocher, tous vinrent prendre place à l'arrière de l'embarcation, pendant que la vieille aïeule et ses filles, du haut de la terrasse, admiraient cette troupe joyeuse si pleine de vie et si exhubérante de bonheur et de liberté. L'abbé s'était fauflé à côté de mon oncle dont l'œil étincelait de la joie de tous. L'apprenti capitaine partageait avec lui l'honneur de toucher à la barre du gouvernail. J'avais pris place tout près de ma bien-aimée que le grand air de la mer rendait encore plus jolie.

Les poulies crièrent joyeusement pendant que des hourras s'élançaient de toutes les poitrines et l'on vit les voiles blanches comme de la neige s'élever gracieusement et se gonfler sous la brise.

Puis, obéissant à la main habile du nautonier, la chaloupe s'élança pimpante, légère et ardente.

Sa fine proue fendait l'onde avec un bruit léger, pareil à un doux gazouillis d'oiseaux. Elle-même semblait participer à la joie générale de ceux qu'elle portait. A la voir ainsi, voguant, toutes voiles dehors, on aurait dit un beau cygne prenant ses ébats.

Les marins savent qu'à cet endroit le courant se fait excessivement rapide, surtout près de ces rochers où il devient un véritable remous. Aussi, pour éviter autant qu'il était possible, cet inconvénient, notre guide avait résolu d'attendre l'étale de la marée pour aborder la Roche. La mer devait être haute vers cinq heures et, en attendant, nous laissions la chaloupe courir de capricieuses bordées. Le temps était si beau qu'il aurait pu faire oublier toute prudence à un autre qu'à notre capitaine.

Mais tout en se mêlant à la gaité et à l'entrain

de ses invités, il ne fut pas sans remarquer du côté du couchant, un léger point noir qui grandissait à vue d'oeil.

"Nous aurons de l'orage, ce soir, se dit-il à lui-même."

Nous pouvions être alors à trois milles de la "Roche à Veillons", en face de L'Islet, entraînés que nous avions été par le montant. Alors, virant de bord, nous mîmes le cap sur la Roche.

Les voiles claquèrent au vent, et l'"Alouette" reprit sa course vers le but de notre voyage. A peine avions-nous parcouru la distance d'un mille que le vent tomba à plat et nos voiles se mirent à faséyer lamentablement. Nous n'avancions plus ou plutôt le courant qui montait encore nous éloignait lentement de notre objectif.

En jetant les yeux sur mon oncle, je vis qu'il était en proie à une poignante inquiétude. Il avait cessé de rire et ne se mêlait plus à la conversation. Le père Tranquille, à son tour, venait de faire trêve aux chansons grivoises qu'il nous déversait à ce moment, sans compter, de son inépuisable répertoire. Leurs regards scrutateurs et anxieux se concentraient sur le même point de l'horizon.

En effet, le soleil venait de se couvrir et tout le couchant disparaissait désormais sous un épais bandeau de nuages couleur d'encre. L'orage devenait menaçant et il fallait agir vite. Surtout il s'agissait d'atteindre la Roche avant le coup de vent. Car ce n'est pas une petite affaire que d'aborder cet endroit quand la mer est grosse.

Aussi mon oncle commanda-t-il :

—Mes enfants, il va falloir ramer et ramer dru. Il nous faut prendre la Roche avant le gros temps. Pas de temps à perdre. Allons, les gars, aux rames et ensemble.

Nous tirâmes alors deux longues rames et quatre bras plus vigoureux que marins les mirent en action.

—Mes enfants, nous répéta mon oncle de cette voix altérée que nous ne lui connaissions pas, ensemble et nageons bien. Perdons pas un coup.

Un morne silence avait fait suite aux rires et aux propos joyeux. L'on vit même discrètement sortir les chapelets et les lèvres ne s'entr'ouvrirent plus que pour murmurer des prières. Nous n'entendions plus que le bruit de ces deux longues rames qui fendaient en cadence les flots immobiles et en faisaient jaillir des gouttelettes argentées dans une mer de plomb, et la respiration haletante des rameurs que les sueurs aveuglaient. Malgré nos efforts surhumains, notre embarcation, comme alourdie par ce calme plat, n'avancait qu'avec peine.

De minute en minute, la voix de mon oncle se faisait entendre dans le lourd silence :

—Courage, mes enfants, la Roche n'est pas loin. Holà! encore un coup de cœur, nous approchons.

Et nous étions là, pendus sur les rames, les muscles des bras tendus à se rompre, les doigts crispés sur le bois rustique qui les blessait. Pas un son ne sortait de nos lèvres si ce n'est ces hans cadencés produits par l'effort des muscles respiratoires.

—Allons, mes gars, nous répéta une dernière fois mon oncle, un dernier coup de cœur, ensemble là. Voici le baissant. Nous allons la prendre.

Comme il achevait ces mots, de larges gouttes d'eau commencèrent à tomber cependant qu'une froide bouffée d'air vint nous fouetter au visage et gonfler de nouveau nos voiles qui pendaient flasques. En même temps, à quelque distance en arrière, une barre noire s'avavançait sur nous, faisant bondir les flots et les soulevant en sombres paquets glauques.

—Amenez la misaine! cria mon oncle.

Et Jeanne, sa fille aînée, qui connaissait la manœuvre comme un jeune gabier, s'élança aussitôt et la grande voile blanche s'abattit ; en un tour de main elle la cargua puis courut à l'arrière prêter secours à son père qui, d'une main, tenait la barre et de l'autre retirait la baleston du tapecul, ne conservant ainsi qu'une pointe de ce dernier. C'était avec le foc, tout ce qui nous restait de toile.

—Hâlez vos rames, cria mon oncle, et à l'instant celles-ci reposèrent le long du bordage.

Tout cela fut accompli en un clin d'œil mais déjà la tempête était sur nous. La vaillante chaloupe semblait la braver et lui dire: "Viens si tu l'oses, je ne te crains pas!"

Elle vint et s'abattit sur nous avec une fureur épouvantable. Dès la première bourrasque le mât de hune, fracassé, s'écroula avec bruit sur le pont en faisant, au passage, un large accroc dans la misaine. Et ce fut miracle que personne ne fut blessé par sa chute.

Des paquets de mer venaient, furieux, nous frapper à l'arrière ou à la hanche, mais la vaillante petite barque semblait, malgré son avarie, se moquer

du vent et de la mer. Elle courait comme une folle, tantôt bondissant sur la cime des vagues et tantôt disparaissant hardiment dans ces abîmes que creusait l'ouragan sous sa coque fragile. Mais le danger principal c'était d'accoster la Roche par ce temps affreux.

Nous faisons vent arrière et le courant passait là maintenant, comme dans une dalle de moulin.

Retourner aux "Pilliers" sans arrêter déposer à son poste le gardien Tranquille, n'eût été pour l'"Alouette" qu'un jeu, aux mains de l'habile marin qui la manœuvrait, mais il ne fallait pas y songer.

Quoi, laisser, par cette nuit d'orage qui s'annonçait, ce récif sans lumière, c'était comme abandonner un poste avancé sans sentinelle; c'était comme une trahison, une lâcheté sans nom, qui aurait pu avoir les conséquences les plus funestes. Aussi, mon oncle, homme de devoir et de confiance par-dessus tout, ne songea même pas un seul instant à pareille éventualité.

Lui, ce vieux et fidèle gardien du phare "Les Pilliers", savait trop la grande responsabilité qui pèse sur les épaules de ces humbles serviteurs pour oublier son devoir ou y forfaire.

Jamais une seule nuit, depuis vingt ans, il ne s'était éteint son phare. Aux heures réglementaires, ces feux s'allumaient, guide sûr des marins en ces parages pleins de dangers. Pour être à son poste à l'heure fixée, déjà, bien des fois, il avait dû risquer ses jours dans d'affreuses tempêtes.

Un instant, il eut la pensée d'aller d'abord déposer aux Piliers sa précieuse cargaison humaine, quitte à

revenir ensuite à la Roche. Mais cela lui prendrait au moins une heure et, à son retour, le baissant aurait déjà découvert une partie des récifs ce qui, avec la nuit tombante, rendrait l'accostage non plus seulement un acte téméraire mais une impossibilité.

Aussi son hésitation ne fut pas de longue durée. D'un coup d'œil rapide, d'un seul jet de sa pensée, il vit la situation dans toute sa réalité et son plan fut conçu.

Pour bien faire comprendre ce qui va suivre, il n'est pas sans importance de donner ici quelques mots d'explication sur la topographie de l'endroit.

Le récif appelé vulgairement la "Roche à Veillons" est un rocher d'une superficie de cent verges carrées à marée basse, et qui recouvre complètement à chaque mer haute. Sur ce rocher, situé à un mille au sud-sud-ouest des Piliers, le génie a élevé une construction de quinze pieds de hauteur, mesurant quarante pieds de longueur sur une vingtaine de largeur. Cet ouvrage est terminé à ses extrémités par une pointe semblable à un éperon de frégate qui sert de brise-glace dans la saison froide.

Les parois sont recouvertes d'un fort blindage en feuilles d'acier. Sur cette base solide s'élève une tour hexagonale de douze pieds de côté. C'est une construction à deux étages, au-dessus desquels est la cage de la lanterne. L'étage inférieur est un magasin pour le combustible et l'huile d'éclairage; le deuxième sert de résidence au gardien. C'est une chambre formant en superficie à peu près soixante pieds carrés et qui sert à la fois de cuisine, de salle à dîner et de dortoir pour l'ermite qui l'habite et

le jour et la nuit. Ameublement : un petit poêle, une petite table, un lit, une chaise berçante. Celle-ci est la grande amie du père Tranquille qui ne sait même pas lire et qui se berce à cœur de jour en mâchant de la gomme et en taillant des guenilles.

Le courant, plus rapide au sud de l'écueil, fait un remous qui l'encercle à demi de sorte qu'au jusant ce courant remonte un peu du côté nord. C'était ce remous que mon oncle avait décidé d'utiliser pour la manœuvre qu'il avait conçue. Voici quelle elle était. En faisant hisser une pointe de la misaine, la vaillante chaloupe allait s'élancer sous la rafale, et quand elle serait sur le point de dépasser la Roche, il ferait de nouveau baisser la voile et virerait en plein dans le vent, espérant que la vitesse acquise et la force du remous lui permettraient d'aborder le côté nord.

Cette manœuvre exécutée de main de maître réussit à merveille. Quand le foc et la misaine s'abattirent, la chaloupe, obéissant à la main hardie du nautonier, tourna dans une courbe gracieuse et vint présenter son flanc gauche au quai. Une amarre adroitement jetée sur un poteau d'attache la retint dans cette position.

Mais la mer était d'une agitation extrême et nous faisait danser d'une façon inquiétante. Le vieux Tranquille, qui n'était pas des plus alertes, guettait, les mains crispées sur les haubans, le moment de s'élancer sur le quai dès que la chaloupe s'en serait suffisamment approchée.

Quand la vague se gonflait, notre bordage arrivait au niveau du parapet pour redescendre ensuite

à douze pieds plus bas, presque sur les galets. Enfin, profitant de la poussée d'une de ces vagues, plus longue et moins brisée que les autres, le père Tranquille sauta avec une agilité qui nous surprit et courut dégager l'amarre.

Mais, à ce moment, la bourrasque redoublant de fureur, vint nous jeter avec violence sur la paroi blindée. Et nous sentîmes comme un déchirement se produire en même temps que la vague, en se retirant, nous lançait à cinquante pieds de l'écueil.

Alors, au milieu de la stupeur générale, dominant le bruit assourdissant de la tempête et des vagues mugissantes, nous entendîmes la voix vibrante du capitaine s'écrier :

—Pesez la misaine! Tout haut!

Tout haut! Mon oncle avait-il perdu la raison, tout haut par une semblable tempête?

Mais Jeanne, accoutumée comme un véritable marin à exécuter les ordres de son père sans les discuter, nous fit signe de l'aider à cette besogne ardue.

Sous cette poussée la chaloupe s'élança comme une bête blessée que la douleur et la vue de son sang aurait rendue furieuse. Alors, nous la vîmes se coucher à demi sur son flanc droit, laissant voir du côté opposé plusieurs pouces au-dessous de la ligne de flottaison la hideuse blessure qui maculait d'une trouée noire la blancheur virginale de sa fine coque. Elle venait de s'éventrer sur un boulon du blindage. L'eau par instant couvrait presque tout le pont et embarquait en bavant par dessus le rebord du "cock-pit". A toute minute, les vagues balayaient tout. Les voiles trempaient jusqu'à mi-mât dans

les flots verdâtres. Sous la rafale, le mât pliait comme un roseau et les haubans en fils de fer tordus se tendaient comme des muscles d'acier auxquels la tourmente arrachait des plaintes déchirantes.

Nous comprimés, en voyant apparaître cette affreuse ouverture qui nous glaça de frayeur et par laquelle s'engouffraient des masses d'eau de mer, que seule l'audacieuse manœuvre du capitaine pouvait nous sauver, si nous avions la chance d'atteindre "Les Piliers" sans courir de bordée.

Mais, autant pour couper le courant que pour éviter d'être renversés par les vagues ou un coup de vent plus violent que les autres, il nous fallait tenir auprès du vent, ce qui retardait beaucoup l'ardeur furieuse de notre coursière.

Jeanne, attentive aux moindres ordres de son père, tenait l'écoute.

—Borde, Jeanne, envoie à lofer. Elle est trop ardente. Lofe un peu. Bon, arrive un peu, à c't'heure. Lofe, lofe toujours. Tiens bon plein...

Tels étaient les ordres qui se succédaient sans répit et auxquels Jeanne répondait par un mouvement continu d'avance ou de recul de l'écoute.

Malgré tout, nous avançons assez rapidement, sous les éclairs, la grêle et le tonnerre; mais que les distances semblaient longues et le rocher lointain!

Nous pouvions être à quelques encâblures des Piliers où des épouses et des mères stupéfaites regardaient d'un œil rempli d'épouvante tout ce qu'elles avaient de plus cher au monde en lutte contre une mort horrible et presque inévitable. La confiance cependant commençait à renaître dans nos cœurs.

Car la mer se faisait moins mauvaise, abrités que nous étions par les rochers qui s'étendent à l'ouest du phare. Mais en même temps le courant devenait de plus en plus fort et il devint évident pour le marin que nous ne pourrions prendre les Piliers de cette arisée.

Nous dérivions avec une vitesse extraordinaire. La brave petite barque n'en pouvait plus. Elle était à bout de forces. Il ne restait plus qu'à virer de bord pour courir une bordée avant d'être entraînés dans le remous.

—En garde! cria mon oncle. La voile va dépasser. Des gars pour vider. Ne perdez pas de temps.

Puis, d'un vigoureux coup de barre, il fit virer vent debout. La chaloupe se coucha sur son flanc blessé et l'eau, à torrents, s'engouffra par la blessure avec un sinistre glouglou. Et bientôt, malgré nos efforts incessants, il y eut dix pouces d'eau dans la cale.

Ainsi appesantie, elle ne rebondissait plus sur les vagues, elle passait à travers ces trombes écumantes et l'eau entraît de partout. Tout semblait perdu et nous nous jetâmes à genoux, implorant la miséricorde divine sur nos fautes. Le prêtre, les larmes aux yeux, nous bénissait et nous absolvait.

Pour ma part, j'étais exténué et je ne songeais plus qu'à mourir. A chaque instant nous pouvions être engloutis par une de ces lames qui, comme des montagnes mouvantes, s'abîmaient sur nous.

D'ailleurs, n'allais-je pas mourir avec ma bien-aimée dans mes bras? Nous étions à côté l'un de l'autre et, dans sa frayeur, oubliant toute réserve, elle

avait saisi mes mains et s'y cramponnait déjà avec la force et la tenacité du désespoir. Mais au milieu de ce désarroi général, le brave et intrépide marin, inaccessible à la peur, ne cessait de lutter.

—Gare à la voile! gronda-t-il encore une fois pendant qu'il faisait de nouveau virer lof pour lof.

Les voiles claquèrent au vent avec un bruit sinistre, puis nous reprîmes notre course haletante vers le phare.

La hideuse blessure ne reparaissait plus qu'à de rares intervalles au-dessus de l'eau. Tout à coup une bourrasque si terrible nous assaillit que tout vibra horriblement, le mât siffla comme un fouet, menaçant de s'abattre. Nous crûmes cette fois que c'était le moment fatal. Et la misaine, bordée à plat avant que Jeanne eut le temps de filer l'écoute, se fendit de haut en bas.

La chaloupe, comme soulagée, se redressa un instant. Malgré la consternation, d'autres continuaient à vider l'eau qui montait toujours et dépassait maintenant la hauteur de nos genoux.

Une pluie abondante venait de faire suite à la grêle. Cela avait semblé faire mollir le vent.

Mais mon oncle, depuis un instant, tenait ses yeux rivés sur le rocher et il avait un air presque triomphant.

—Mes enfants, nous dit-il d'une voix plus rassurée, je crois que le bon Dieu et la sainte Vierge viennent de nous tirer d'un grand danger. Courage! Prions encore. Je crois que cette fois nous allons le prendre, le quai.

En effet, nous étions de nouveau entrés dans cette

zone où les roches nous abritaient contre les vents du nord-ouest. La mer se brisait encore avec fracas sur les écueils mais le vent n'arrivait plus qu'en brise favorable.

L'"Alouette", un moment, sembla oublier ses avaries et, malgré les vingt pouces d'eau qu'elle portait dans ses flancs, elle reprit une allure presque fière. Le soldat qui revient victorieux de la bataille, les habits déchirés, le visage couvert de poussière, doit avoir cette allure fatiguée mais fière et triomphante. Encore quelques encâblures et nous touchions au terme et nous le prenions ce quai que nous avions tant désespéré d'atteindre.

Il faut avoir échappé à pareils dangers pour comprendre ce qu'on éprouve quand, après avoir vu cent fois la mort sous ses pieds, on se trouve tout à coup en dehors de ses atteintes.

Notre premier mouvement fut de nous jeter à genoux et de remercier le Ciel de nous avoir arrachés à une mort presque certaine.

Puis nous escaladâmes la terrasse et, là, malgré que la tempête fut un peu apaisée, nous éprouvâmes de nouveaux frissons d'horreur en contemplant cette mer démontée que nous venions d'affronter.

L'obscurité commençait à étendre ses ombres sur ce tableau grandiose et terrible!

Le père Tranquille, à son poste, comme une sentinelle fidèle, avait déjà allumé sa lanterne. C'était surtout là que la tempête se faisait terrible. Furieuse, la mer semblait s'acharner contre ce bloc de granit qui, depuis des siècles, lui opposait une résistance victorieuse. Parfois des masses énormes d'eau s'abat-

taient sur la tour, l'enveloppant complètement et voilant de longs instants la lumière.

IX

LA LÉGENDE DE GRAND'MÈRE

Vers le coucher du soleil, il se fit une accalmie. La pluie avait cessé et l'on aurait dit que le temps allait se remettre au beau; un léger clairon, sous forme d'une déchirure bleue dans la voûte grise, s'était montré dans le nord.

Mais de grands nuages continuaient à traîner, lourds et bas, sur les Laurentides et sur l'Ile-aux-Oies. Tout à coup le vent vira brusquement, franc nord-est, apportant avec lui sur une onde glacée une acre odeur de salin. Et la pluie froide, lourde, torrentielle, se reprit à tomber d'abat, fouettant les vitres et faisant dégouliner l'eau des gouttières de l'habitation et tout le long de la grosse tour qui, comme un fantôme à l'oeil ardent, élevait sa noire silhouette, haute et trapue, dans la nuit sombre.

Le vent toujours grandissant soufflait de nouveau en tempête et soulevait en montagnes écumantes les masses sombres de la mer éclairée dans un rayon restreint par les feux intermittents du phare. Et dans cette lueur vacillante et fugitive, ces énormes formes mouvantes qui assaillaient de toutes parts le rocher, ressemblaient à une légion de requins, au dos noir émergeant des flots, se poursuivant dans la tempête.

De bonne heure il avait fallu se caserner. Notre bonne tante Primitive avait mis à notre disposition toutes les armoires et les garde-robes de la maison pour nous permettre d'échanger nos habits trempés contre de chauds vêtements secs.

Ce fut, malgré nos récentes alarmes, une hilarité générale quand nous nous retrouvâmes affublés d'habits de fortune qui n'allaient pas toujours, vous croyez bien, à la taille de ceux qu'ils revêtaient temporairement.

Grâce à cette mascarade forcée, le souper ne manqua pas de gaité. Immédiatement après, tous vinrent s'agenouiller devant l'autel improvisé pour dire la prière du soir; prière pleine de ferveur et toute vibrante d'amour et de reconnaissance à la divine Providence et à la sainte Vierge qui nous avaient si manifestement protégés en cette affreuse après-midi.

Nous étions maintenant là tous réunis dans la grande salle à diner où mon oncle avait allumé le foyer qui, clair et joyeux, répandait dans l'humide demeure sa chaleur tiède et bienfaisante. On avait placé près de l'âtre le fauteuil de grand'mère; puis on avait prié Bella de nous faire de la musique.

Installée docilement devant le petit harmonium, poussif et affreusement faux, elle essaya plusieurs mélodies mais il était évident que les circonstances ne se prêtaient pas à la gaité ni à l'inspiration. Aussi poussée comme par une sorte d'intuition mystique, spontanément ses doigts esquissèrent cet hymne si plein de mélancolique abandon de l'âme à son créateur: "Plus près de Toi, mon Dieu".

Certes, cet effarement de la nature qui grondait

sous nos pieds était bien propre à inspirer cet instinctif rapprochement de l'être faible et sans défense vers Celui à qui la terre et les cieux obéissent en tremblant.

En effet, au dehors, la tempête se faisait terrible et furieuse. Bruits formidables, fracas étourdissants. On avait parfois comme la sensation angoissante que l'habitation et le rocher même tout entier, secoués par un bras invisible et tout puissant, allaient être renversés dans les flots.

Et ces voix de la tempête se muaient en plaintes, en gémissements, en pleurs. C'étaient les cris discordants de mille animaux divers: rugissements des fauves, sifflements des serpents, cris plaintifs et plus doux d'espèces inconnues, gazouillements d'oiseaux sans nombre; parfois cela ressemblait à la clameur de cent mille voix humaines plaintives ou délirantes. A ces bruits de l'ouragan qui faisaient vibrer chaque objet de sa note distinctive se mêlait, horrifiant, le ronflement titanique de la mer dont les vagues, écumantes comme des monstres furieux et impuissants, venaient se briser sur les roches avec des fracasements d'acier.

Et ces bruits confondus, inharmoniques, gronde-ments de tonnerre, salves d'artillerie, tintamarres affreux de mitrailleuses infernales, éclataient parfois en coups de canon formidables.

Et le poudrin de ces vagues poussées par la tempête venait déferler, avec le sifflement sinistre d'horribles coups de fouet, jusqu'à l'habitation qu'il éclaboussait tout entière.

Oh! qu'elle semblait faible, chétive et poitrinaire

la voix fluette et chevrotante du vieil harmonium, pauvre petit instrument, infime produit de la main de l'homme, en comparaison de la voix solennelle de la nature en délire!

Bientôt la pauvre Bella, comme accablée sous le poids d'une immense lassitude, promena sur tous un regard qui semblait demander grâce puis, refermant l'instrument, elle se leva et alla frileusement se blottir contre grand'mère, sur le bras même de son fauteuil.

Il était à peine passé huit heures et nous étions à nous demander à quoi nous allions bien pouvoir consacrer cette longue et orageuse soirée quand l'abbé P..., toujours attentif et débrouillard, vint nous tirer d'embarras en priant grand'mère de vouloir bien nous raconter une légende du temps passé.

A l'instant, il se fit une poussée vers le fauteuil de l'aïeule, autour duquel les chaises vinrent bruyamment se grouper en rond. Puis, sans se faire prier davantage, après quelques instants seulement de recueillement, de cette belle voix grave que nous chérissions tous, grand'mère commença :

—C'était du temps des Français. C'est donc une bien vieille histoire que celle-là, mes enfants. Oh! oui, qu'ils sont déjà lointains ces jours où, grâce à Dieu et à la valeur de nos glorieux ancêtres, l'Anglais n'avait pas encore réussi à mettre sa griffe puissante sur notre beau pays.

Donc, dans ces temps reculés, il n'y avait pas comme aujourd'hui, de ces maisons bénies où la divine charité recueille les infirmes et les vieillards sans asile. C'étaient les habitants de chaque paroisse qui,

de leur plein gré, prenaient soin de ces pauvres déshérités qu'on appelait des "pains bénits", qu'on se passait d'un voisin à un autre et que chaque famille adoptait, pour ainsi dire, l'espace d'une semaine, quelquefois plus.

Rarement refusait-on l'entrée du foyer au pauvre pain béni. Partout on le traitait avec les égards dus à un frère malheureux et bien souvent on se gênait même pour lui, lui réservant toujours la meilleure place et les mets les plus délicats. Beaucoup de braves gens auraient cru se déshonorer en refusant, sans raisons valables, de garder à leur tour le pain béni. D'ailleurs, à ce pur sentiment de pitié et de charité chrétienne envers ces pauvres, se mêlaient une vague conception de terreur superstitieuse: il ne faisait pas bon, croyait-on, de leur manquer de respect, de leur être dur et, à plus forte raison, de leur refuser l'hospitalité.

Cela, affirmait-on, ne portait pas bonheur.

Puis, quand un de ces malheureux venait à mourir l'on faisait une tournée dans toute la paroisse pour lui acheter un cercueil et lui faire chanter un service convenable.

*
* *

A la suite de quelles aventures Pierre Landry, qu'on avait baptisé le vieux Cayen, était-il venu s'échouer au Cap Saint-Ignace pour y finir ses jours? C'est là une histoire bien lugubre et que grand'mère ne nous racontait jamais sans qu'une larme ne vint mouiller sa paupière.

Pierre Landry était un acadien de la Grand-Prée

dont la famille, heureuse jusqu'au jour du "Grand dérangement", avait été, comme tant d'autres, brutalement arrachée à son paisible foyer pour être cruellement dispersée aux quatre vents du ciel par le crime le plus abominable et le plus odieux que rapporte l'histoire des peuples civilisés: la déportation des Acadiens.

La famille de Pierre Landry se composait de sa femme, de trois fils et d'une fille mariée qui elle-même était mère de plusieurs enfants.

Vraiment, quand on entend raconter ces faits, on croirait qu'une aveugle fatalité semblât s'être faite la complice de la barbarie des monstres chargés de l'exécution de cet horrible forfait.

En effet, les fils et le gendre de Pierre avaient été embarqués, avec d'autres jeunes gens de leur âge, sur un trois-mâts, pendant que sa femme, sa fille et ses petits enfants étaient entassés, comme des bœufs, dans une goélette où lui-même devait prendre passage. On lui avait permis de retourner à sa maison pour y prendre des provisions et quelques effets pour ce long voyage vers l'exil. Et, pendant ce temps, profitant de la marée et du bon vent, sans plus s'occuper de lui, la goélette avait levé l'ancre, emportant loin de lui tout ce qui lui restait de plus cher au monde.

Le pauvre vieux Pierre atterré, fou de douleur, avait été à son tour jeté dans un autre bâtiment avec d'autres malheureux comme lui. Et tous ces vaisseaux surchargés de misérables vies humaines, les uns après les autres, avaient gagné la mer, allant au gré des vents et des tempêtes semer leurs frémissantes

cargaisons humaines tout le long du littoral des colonies américaines.

Dès le jour où le pauvre Landry eut mis le pied sur la terre étrangère, commença pour lui ce douloureux pèlerinage qui ne devait se terminer qu'avec sa misérable existence. Sans cesse et toujours en vain, s'acharnant à la recherche des siens, il parcourait et fouillait tous les endroits susceptibles de recéler quelques-uns de ses infortunés compatriotes. Un jour pourtant il eut une grande joie mais qui ne devait pas être de longue durée hélas ! Un doux rayon d'espoir pénétra dans son cœur, lueur fugitive qui ne devait que mieux lui faire connaître l'immense étendue de son malheur.

Un acadien, se disant bien informé, affirmait que la goélette portant sa femme, sa fille et ses enfants avait atterri à Boston. Il accourut donc vers cette ville. Mais, ô malheur, c'était pour y apprendre que sa fille était morte dans ce port même, morte de misère sur le pont du navire infect qui l'y avait jetée à côté de ses enfants criant la faim et sous les yeux de sa propre mère ; et que sa femme à lui, sa Josette chérie, épuisée par le chagrin et les privations sans nombre, était morte elle aussi, quelques semaines plus tard, dans un taudis, au milieu du plus grand dénuement et des plus atroces souffrances.

Quant à ses fils, on n'en avait aucune nouvelle. Les enfants de sa fille avaient été recueillis par un homme du Massachusetts ; on ignorait ce qu'ils étaient devenus. C'en était trop. Une pareille catastrophe, ajoutée à toutes les horreurs qu'il avait déjà subies, avait produit sur son cerveau une telle com-

motion que sa raison s'en était allée. Pierre Landry était devenu fou; mais d'une folie inoffensive, douce et mélancolique.

Toujours et partout il recherchait les membres épars de sa famille détruite ou éparpillée sur tout un continent. Mais ce n'était pas ses fils ni ses petits enfants qu'il cherchait. Oubliant que sa femme et sa fille reposaient là-bas dans un coin perdu de quelque cimetière abandonné, c'était pour elles qu'il parcourait les villes et les villages, errant de hameaux en hameaux et jetant, à tout venant, comme le refrain d'une plaintive complainte, cette éternelle question: "Avez-vous vu ma femme, ma Josette, et ma fille Julie?"

Puis bien souvent, sans même attendre la réponse, sans boire ni manger, il repartait, toujours errant, toujours marchant, pour aller répéter plus loin son éternelle interrogation. Il avait ainsi traversé les forêts vierges du Maine, puis il avait gagné la région du Madawaska; enfin, toujours cherchant, sans trêve ni repos, il remontait maintenant la rive sud du Saint-Laurent. Ne lui avait-on pas dit, quelque part, que sais-je, peut-être pour se débarrasser de lui, peut-être pour bercer le pauvre fou d'un dernier rayon d'espoir, que là-bas, vers Québec, on avait rencontré des acadiens errants.

Et, toujours sous l'empire de son idée fixe, il cherchait maintenant de ce côté-ci sa femme et sa fille, ayant sans cesse sur les lèvres son immuable plainte. Et c'est ainsi qu'il était arrivé au Cap Saint-Ignace.

Mais hélas! était-ce bien là un homme que ce spectre, pâle, décharné, aux yeux caves, enfoncés dans

les orbites, les cheveux et la barbe en désordre, presque pieds nus, tout couvert de haillons et pouvant à peine se tenir debout, car ses vieilles jambes qui en avaient trop fait, refusaient de le porter plus loin.

Il avait réussi à se traîner jusque chez Pitre Bernier à Charlis, où il avait demandé à couvert. C'était du bon monde chez Pitre à Charlis, bien charitable pour les pauvres. Aussi le malheureux y avait-il été bien accueilli; on lui avait même donné des vieux habits pour remplacer ses loques. Mais le lendemain matin le pauvre Cayen n'avait pu se lever de dessus son baudet. Le vieux était perclus. C'était bien certain, il n'en reviendrait pas, il allait s'en aller en langueur. Chez Pitre le gardèrent donc une semaine, le soignant de leur mieux puis, ensuite, suivant la coutume, ils le conduisirent chez le plus proche voisin.

Pauvre Cayen, il n'était pas malaisé à soigner, allez! Il était toujours content et reconnaissant de tout ce qu'on lui faisait; il était doux et aimant pour les enfants; mais toujours le même refrain monotone revenait sans cesse, à chaque personne nouvelle qu'il voyait: "Avez-vous vu ma femme, ma Josette, et ma fille Julie?"

C'était triste à entendre.

Mais, par exemple, il ne fallait pas lui parler des Anglais, car il entraînait aussitôt dans une fureur affreuse. Lui, d'ordinaire si doux, devenait comme un démon. Il était alors réellement horrible à voir et à entendre. Aussi évitait-on de parler devant lui des tristes événements qui se préparaient alors dans le pays, car on était à la veille de l'année du siège.

Souvent aussi il avait de longs moments de lucidité pendant lesquels il racontait avec une faconde et un luxe de détails qui dénotaient chez ce pauvre déséquilibré une prodigieuse mémoire, les péripéties de ce drame affreux qui avait été la cause de tous ses malheurs; ses longues pérégrinations dans les villages et les bourgs de la Nouvelle Angleterre; ses marches interminables dans des lieux inconnus; ses nuits passées à la belle étoile dans les sombres forêts, exposé à tous les dangers et à toutes les misères; mais quand il arrivait à ce cataclysme où avait sombré sa raison, après avoir relaté comment sa femme et sa fille étaient mortes, sa folie alors soudain le reprenait. "C'était faux, disait-il, ce qu'on lui avait raconté. Non, elles n'étaient pas mortes ces deux femmes chéries. On les avait seulement enlevées", et il avait la certitude de les retrouver bientôt.

On avait pris le parti de ne pas le contredire sur ce sujet. Au contraire, on cherchait à entretenir dans son esprit cette douce illusion qui berçait ses derniers jours d'espérances dorées.

Il y avait déjà plusieurs semaines que Pierre Landry passait comme ça en pain bénit, de maison en maison, quand ce fut au tour du seigneur Vincelette à le recevoir.

Ce seigneur n'était pas un méchant homme, c'était un fort honnête gentilhomme, et même un grand seigneur, dans ce temps-là, qui demeurait dans un beau manoir bâti en grosses pierres et bien fini en dedans en belles planches de pin où vous n'auriez pu trouver le moindre petit nœud. De grands ormes et de longs peupliers formaient autour de cette riche

demeure un bosquet frais et riant qu'égayait encore cette petite rivière qui coulait à quelques pas de là et si jolie, surtout quand, à marée haute, elle se gonflait à pleins bords pour se répandre au milieu des prés en fleurs.

A quelques arpents plus loin, sur la pointe de l'Anse-à-Gilles, bien exposé au vent, s'élevait son moulin banal, avec sa grosse tour ronde aux murs épais, flanquée de ses grandes ailes qui tournaient à tous les vents et couronnée de son toit en capuchon qu'on faisait pivoter au moyen d'une grande perche de bois qui descendait jusqu'au ras du sol.

Oh! qu'il en venait du grain à ce moulin. Tout le Cap, le haut de L'Islet et l'Ile-aux-Grues venaient y faire moudre leur blé. Oui, il était bien riche et opulent le seigneur Vincelette, mais il était fier, hautain, égoïste même à certains moments.

La châtelaine, sa femme, belle comme un ange avec sa blonde chevelure, ses beaux yeux noirs et cet air de noblesse et de bonté qui faisait que ceux qui l'approchaient étaient presque tentés de s'agenouiller devant elle, était tout l'opposé de son mari. Douce, charitable, aimante, elle était adorée de tous ses censitaires et bénie par les pauvres qu'elle soulageait souvent, à la cachette de son époux. Ils avaient deux fils et une fille; deux beaux jeunes garçons à cheveux bouclés dont l'un âgé de quatorze ans et l'autre de douze ans, faisaient la joie et l'orgueil des châtelains, et une gentille enfant de dix ans, douce et belle comme sa mère.

Et ces enfants étaient si beaux que les bonnes gens ne pouvaient s'empêcher de dire ou de penser en les

voyant: "Ces p'tits sont ben trop beaux, ben sûr qu'ils ne vivront pas".

Toute la famille du seigneur était donc réunie, ce soir-là, dans le bocage, quand José Guimond à Claude arriva en charrette avec le pain bénit. Madame Vincelette s'était levée à leur approche, mais le seigneur, lui, avait froncé le sourcil:

—Que me veux-tu, José? dit-il d'une voix sévère, à son censitaire.

—Monseigneur, lui répondit celui-ci sans s'émouvoir, comme j'ai l'honneur d'être votre voisin, je vous amène selon la coutume, ce pauvre malade. J'aurais cru manquer aux égards que je dois à Monseigneur en lui passant son tour, connaissant comme je la connais trop bien la grande charité de nos maîtres.

Cette réponse courtoise, bien qu'empreinte d'une noble fermeté, en avait pour ainsi dire imposé à l'opulent seigneur qui reprit sur un ton radouci:

—Tu as bien fait, José, d'arrêter chez moi, mais pour aujourd'hui je te remercie. J'attends des amis qui doivent arriver peut-être demain pour la chasse et tu comprends que ce pauvre homme serait un embarras pour nous. Va, pour cette fois, le conduire chez Bossé. Tiens, voici justement Francis qui va t'aider à le transporter.

On aurait dit vraiment deux gentilshommes traitant de pair à pair.

—Merci, Monseigneur, dit José, ce n'est pas la peine de vous déranger, j'irai bien seul le conduire chez Bossé.

José à Claude avait remonté dans sa charrette et se disposait à partir quand madame Vincelette, un

peu timide et hésitante, insinua de sa voix douce, en s'adressant à son mari :

—Pourtant, Monseigneur, il me semble que nous pourrions trouver au manoir, sans trop nous déranger, une place pour ce pauvre malheureux. Nos amis sont de braves gens, capables de comprendre ce qu'on doit au malheur.

—Madame, répliqua un peu rudement Vincelette, je n'ai pas l'habitude de vous gêner dans l'exercice de vos bonnes œuvres, mais pour aujourd'hui, je ne puis consentir à garder ici ce vieillard qui m'a l'air bien malade et qui peut mourir d'un jour à l'autre, ce qui serait très ennuyeux pour nos hôtes. D'ailleurs, cet homme n'est pas un de nos censitaires après tout, ce n'est qu'un étranger et les Bossé en prendront soin tout aussi bien que nous.

Landry, pendant tout cet entretien, avait semblé indifférent à ce qui se disait. D'ailleurs, que lui importait à lui d'aller mourir un peu plus près ou un peu plus loin; tout le monde ici lui était bien égal. Puis il était comme fasciné par la beauté et l'air de douceur angélique peints sur le visage de la châtelaine; il semblait comme en extase devant ce groupe formé par la gracieuse dame et ses trois enfants qui se tenaient à ses côtés.

Mais ce mot "étranger", prononcé d'une voix rude, l'avait fait tressaillir. Comme sous le coup d'un soufflet, il se redressa puis, soudain, tendant l'oreille comme quelqu'un qui semble écouter une voix lointaine et fixant le haut seigneur de son regard terne, lentement il scanda: "Étranger, étranger, hélas! Vince-

lette, Vincelette aussi bientôt sera étranger ici. Des malheurs, toujours des malheurs”.

Puis, joignant les mains et jetant sur la châtelaine et ses enfants un regard attendri: “Ah! pauvre dame, pourtant si bonne; pauvres petits, si beaux, si beaux”.

Ces paroles du fou avaient jeté sur ces gens, tous alors quelque peu imbus de superstition, comme un immense et lourd manteau de plomb; les enfants comme effrayés s'étaient serrés près de leur mère; nul n'osait plus parler.

Mais le seigneur bientôt, rompant ce silence angoissant, dit d'une voix brève: “Guimond, amenez ce pauvre fou, il est lugubre, ce soir”.

Le pauvre Landry fut accueilli comme un frère chez Bossé.

On le mit dans la grand'chambre de réserve, du côté du “sorouet” et qui fleurait le bon sapin, car on n'avait pas encore enlevé de la grande cheminée le sapin maintenant desséché qu'on y avait placé après le ménage du printemps.

Le pauvre homme semblait de plus en plus faible. Dans la nuit, sur le matin, on avait dû aller au curé, qui était venu lui administrer les derniers sacrements.

*
* *

C'était une belle journée du mois de septembre. Le soleil inondait la chambre du malade qui avait la respiration de plus en plus courte et qui demandait tout le temps de l'air frais. On avait ouvert toutes grandes les deux fenêtres garnies de papier bleu et

le soleil qui baissait, allongeait maintenant sur le fleuve embrasé et sur le lit du moribond ses rayons tièdes et dorés. Au dehors, les blés étaient mûrs et déjà les feuilles jaunissantes commençaient à empourprer la cime des forêts; un vague parfum de feuilles mortes montait déjà dans l'air.

Le père Cayen baissait toujours. On disait: "C'est juste s'il va voir le coucher du soleil. Il va passer comme une chandelle, sans aucune résistance".

Des voisins étaient venus assister aux derniers moments du moribond. La châtelaine était là, elle aussi, depuis le midi, récitant des prières et veillant le malade.

Tout à coup, sur les quatre heures, il fut pris de délire. C'était un délire doux, tranquille, heureux même. On aurait dit qu'il faisait un beau rêve. Il voyait sa femme, sa Josette bien-aimée, ses fils qu'il nommait les uns après les autres, sa fille Julie, ses petits enfants. Il revoyait la Grand-Prée, ses amis, sa maison, ses chevaux, son chien. Puis tout à coup son visage s'assombrit; il regardait par la fenêtre: "Ah! dit-il, le manoir? Où donc est-il? Là, là. Plus rien. Si fé, si fé. Je vois un bel orme, un seul, là, dans la prairie, à la place du manoir".

Puis son regard se tourna vers l'autre fenêtre: Tiens! dit-il, le moulin ne tourne plus. Comme il est vieux, décrépît, abandonné. Plus de porte, plus d'ailerons; le toit tout percé. Ah! le vent emporte les derniers débris du toit. Dispersés comme les pauvres Acadiens. Une tour ronde, seulement qu'une tour ronde, couverte de mousse. Comme elle est vieille.....

vieille... vieille! Mais, cet homme, là-bas, qui moissonne dans ce champ de blé; mais, c'est Jean, c'est mon fils, ça... Tiens, voilà ses enfants. Oh! qu'il en a! qu'il en a! Qu'ils sont beaux! et tous vaillants!..."

Il s'était assis sur son lit et tendait les bras vers cette vision qui semblait le transfigurer puis, lourdement, il retomba sur son oreiller. Pierre Landry était mort. Le soleil venait de disparaître derrière le rideau bleu des Laurentides. Et la douce châtelaine lui ferma les yeux.



Trois mois plus tard, Joseph-Marie et Lambert de Vincelette, les fils du seigneur, mouraient de la picote, à quinze jours d'intervalle. Quelques mois après, minée par le chagrin, la belle Charlotte, la seigneurresse adorée, s'éteignait à son tour, heureuse d'aller retrouver au ciel ses fils tant aimés et tant regrettés.

Vincelette n'avait plus d'héritiers de son nom. Et le malheur semblait toujours s'acharner sur sa maison. Une nuit qu'il était absent, le magnifique manoir, et tout ce qu'il contenait, devint la proie des flammes. Le noble seigneur, qui avait tant souffert dans ces lieux sinistres, ne voulut point y reconstruire sa demeure seigneuriale.

Seul le moulin continua encore quelque temps à faire entendre son roulement monotone puis, à son tour il se tut, et ses grandes ailes restèrent immobiles dans le ciel gris comme les branches dénudées d'un arbre mort.

Aujourd'hui, à l'endroit où s'élevait jadis cet opulent manoir, vous voyez près de la rivière, au sud

du chemin du roi, une légère dépression dans le sol où l'herbe pousse dru comme sur le reste de la prairie. Cette dépression c'était les caves de l'ancien manoir. Juste au milieu, un orme magnifique, vigoureux et touffu, élève dans les airs ses rameaux ogivaux. Et plus loin, sur le bord de la grève, derniers vestiges de ces splendeurs passées, l'on voit, toujours debout et encore solide, bravant les tempêtes, les embruns et les gros nordets, la vieille tour sombre et désolée du moulin rond.

Puis, quand revient septembre avec ses moissons dorées, dans l'ombre de ces vieilles ruines, les descendants de Pierre Landry, qu'une invisible main semble avoir rassemblés et groupés autour de sa tombe, moissonnent à pleines brassées les lourds épis, près de cet endroit même où mourait jadis, en pain bénit, leur aïeul martyr!

Et les vieux chasseurs d'outardes et de canards sauvages racontent que, bien souvent la nuit, quand ils reviennent de la batture et que la brume de la rivière recouvre de son manteau diaphane les prairies environnantes, ils voient un blanc fantôme de femme errer sur les ruines du manoir en mêlant ses gémissements plaintifs au murmure du flot qui se retire et au vague bruissement du feuillage de l'orme qui pleure. On dit alors que c'est la belle châtelaine qui revient pleurer ses fils."

*
* *

Après de chaleureux "Oh! que c'est beau! Merci, grand'maman!" et avant de nous séparer pour la nuit, l'abbé entonna l'*Ave Maris Stella*" que tous chantèrent avec grande ferveur.

Sublime invocation à la Vierge Marie, sous la protection de laquelle nous allions placer notre sommeil durant cette nuit où le bon Dieu semblait tant "irrité".

Tout le monde s'était retiré. J'étais resté seul avec l'abbé auprès de mon oncle qui avait voulu nous retenir afin que nous puissions l'accompagner pendant sa première ronde de nuit à la lumière.

Il voulait nous faire assister au spectacle, grandiose dans son horreur, de cette nuit d'orage aperçue du sommet de la tour.

Munis d'un fanal, après avoir traversé la cuisine, nous entrâmes dans un long couloir, étroit et bas, qui reliait l'habitation à la tour et qui servait en même temps de hangar à bois. Après avoir gravi trois ou quatre marches en pierre, nous pénétrâmes dans la tour même où une odeur de pétrole nous saisit à la gorge. En effet, cette première chambre était remplie de tonneaux d'huile d'éclairage, soigneusement rangés.

La tour, construction d'une cinquantaine de pieds de hauteur, est munie à l'intérieur d'une échelle en fer, faisant communiquer les trois étages et par laquelle on a accès à la chambre des lanternes qui couronne l'édifice. Un mécanisme d'horlogerie tient ces lampes dans un mouvement de rotation continue.

Dans cette enceinte aux murs épais et puissants, nous n'entendions presque rien des bruits du dehors, si ce n'est un susurrement sourd et lointain. Seul le bruit monotone du mécanisme faisait entendre son dé clic régulier.

Rendu dans la chambre vitrée, mon oncle examina

attentivement chaque partie du mécanisme et, s'étant rendu compte que tout fonctionnait bien, il remonta les lourds poids de l'horlogerie. Pendant ce temps, l'abbé et moi nous jetions un regard d'étonnement et presque d'effroi sur le spectacle qui se déroulait autour de nous.

La nuit était affreusement noire. Au loin, en dépit de la pluie et du brouillard, nous pouvions distinguer le phare de la "Roche à Veillons" constamment balayé par la mer. Tantôt il apparaissait comme un point lumineux au fond d'un noir couloir; plus souvent il revêtait l'aspect d'une énorme masse opaline, chatoyante, à forme sans cesse changeante et qui semblait parfois se résoudre en gerbe de blanches étincelles entourée d'un halo.

A nos pieds, c'était une nappe d'encre où la mer et le rocher se confondaient tout à fait dans la nuit. Après chaque éclipse du phare, un mince jet de lumière nous permettait d'entrevoir un léger reflet de l'horreur qui nous enveloppait de partout. Sur les glaces épaisses, battues par l'ouragan, la pluie coulait toujours à torrents. A chaque instant, rompant la vague monotonie de cette sourde rumeur qui semblait nous envelopper, nous entendions comme une volée de rudes coups frappés sur la vitre. Inquiets, nous demandâmes à notre hôte quelle pouvait bien en être la cause.

—Ce sont, nous expliqua-t-il, d'innombrables oiseaux de toutes sortes qui, surpris par la tempête et les ténèbres et ne sachant où se diriger, viennent, attirés par la lumière, se jeter ainsi sur les vitres du

phare. Le choc en tue un grand nombre, tandis que d'autres ne sont qu'étourdis.

Puis, ouvrant une porte, du côté opposé au vent, mon oncle n'eut qu'à étendre la main pour se saisir de plusieurs spécimens d'oiseaux très beaux et légèrement blessés que nous emportâmes en redescendant.

"Pauvres humains! pauvres oiseaux, pauvres papillons! Que nous nous ressemblons tous! Tout ce qui brille nous attire et nous éblouit. Eclat des richesses et des grandeurs, feux des phares, flamme des bougies: fascination éphémère que nous recherchons si avidement et qui ne laisse bientôt que rancœurs, meurtrissures ou ruines."

Ainsi philosophait le jovial abbé P., au déclin de cette mémorable journée.

X

LES AVEUX

Dans la belle saison, nous passions presque toutes nos veillées sur une grande véranda où l'ombre d'érables touffus faisait descendre de bonne heure une charmante demi-obscurité que les lueurs crépusculaires ou les rayons de lune filtrés à travers ce vert tamis, venaient saupoudrer d'une indécise poussière lumineuse. C'était là que se réunissait la famille, après le souper, pour lire les journaux et causer.

Je trouvais toujours quelques prétextes pour arri-

ver le dernier, quand tous les sièges étaient occupés. Alors, parodiant la galanterie des antiques chevaliers, je demandais en riant à ma chère Bella de bien vouloir m'accorder la grâce de m'asseoir à ses pieds.

— Cette grâce vous est accordée, me répondait-elle sur le même ton mi-solennel et mi-plaisant. Alors m'adossant à la galerie, je m'étendais là, à côté de son siège.

Puis quand venait cette douce obscurité et que mes yeux ne pouvaient plus distinguer les caractères d'imprimerie, faisant un coussin de ces journaux, je m'y accoudais, nonchalamment en apparence, mais en réalité dans la posture humble et pleine d'amoureuse soumission du chien qui se couche aux pieds d'un maître aimé. Et, à mesure que l'ombre se faisait plus profonde, ma tête doucement s'inclinait et s'abaissait toujours jusqu'à ce que mes lèvres touchassent le rebord de sa robe ou effleurassent furtivement les mignonnes chaussures qui emprisonnaient ses pieds délicats.

Oh! ces moments de céleste ravissement ils ne duraient que l'espace d'un instant et j'aurais voulu les voir se prolonger éternellement.

Mais hélas! je n'osais reconnaître ouvertement cette divinité à qui, dans mon cœur, j'élevais des trônes et des autels. Oui, j'aurais voulu passer des heures entières, le front dans la poussière, devant cette idole qui me rendait fou.

Mais avouer cet amour n'était-ce pas en profaner la divinité?

Dans mon esprit, c'eût été ternir cette flamme céleste que de l'exposer à la curiosité des profanes.

D'ailleurs, je m'étais fait d'elle un idéal tellement élevé au-dessus de tout ce qui est humain, que je n'osais m'approcher de sa personne qu'en tremblant. Hélas! ce fut peut-être ce qui contribua à me la faire perdre à jamais.

Ah! si j'avais su lui crier mon amour, si j'avais osé lui dire et lui faire comprendre combien je l'aimais et à quels ravages la privation de son amour allait exposer ma précaire existence, elle n'aurait pas eu la force de me repousser. N'a-t-on pas dit que l'amour appelle l'amour?

Mais non, trop timide, je ne pouvais parler, je ne savais qu'adorer et souffrir en silence.

Combien de fois l'hiver n'avions-nous pas sorti seuls sur cette véranda? Hélas, nous nous contentions de causer de choses indifférentes sous le regard placide des frigides étoiles. Et peut-être attendait-elle ces mots d'amour que mes lèvres murées n'osaient prononcer, pour se laisser glisser à son tour vers ce doux entraînement?

Mon cœur débordait de mots d'amour et d'adoration, et quand ma bouche s'apprêtait à parler, je sentais comme une main de fer qui étreignait ma gorge. Et pourtant elle avait quelquefois avec moi des échappées, de petites coquetteries réellement surprenantes chez elle.

Elle n'eut pas été femme si elle ne se fut aperçue de cette admiration sans bornes, ou plutôt de ce véritable culte que je vouais à sa personne. Sans paraître m'y encourager, je voyais bien que ces hommages ne lui étaient pas odieux et qu'au contraire elle y était sensible.

Outre que sa grande distinction naturelle la poussait comme instinctivement vers la recherche de l'élégance et du beau, il était aisé de voir qu'à cette passion se joignait le désir de plaire et de se rendre digne de l'admiration dont elle se sentait l'objet.

Je m'apercevais bien que dans les plus petits détails de sa tenue, même la moins recherchée, elle évitait avec un soin méticuleux les moindres choses qui auraient pu me la rendre tant soit peu imparfaite et, par là, ternir dans mon esprit le pur idéal que je me faisais d'elle. Et s'il lui arrivait parfois d'être surprise dans un costume un peu déparé, ses cheveux mal dressés ou ses souliers maculés de boue, la subite rougeur de son front montrait bientôt dans quelle confusion ces surprises la mettaient.

Un dimanche du mois d'août qu'il faisait très chaud, dans l'après-midi, nous étions tous les deux dans la salle de lecture occupés à feuilleter les revues et les journaux.

Oh! quelle était belle ce jour-là et pleine de charmes dans sa fraîche toilette de mousseline blanche, garnie de fines dentelles! En ce moment, son adorable tête s'appuyait avec une grâce infinie sur sa petite main potelée comme celle d'un enfant et dont les doigts fuselés s'enfonçaient dans l'ébène de son opulente chevelure; son bras si finement ciselé au poignet, allait s'arrondissant, comme un beau marbre, en s'enfonçant dans le fouillis des dentelles. A travers ses longs cils bruns à demi baissés, se laissait à peine deviner le velours enchanteur de ses yeux. La chaleur estivale animait son teint mat d'un coloris inaccoutumé. Et moi je ne pouvais me lasser de l'admirer dans

cette ineffable pose de liseuse, et je la contemplais avec une telle ferveur d'adoration que tout à coup mon regard sembla la frôler et la fit soudain relever la tête. Légèrement troublée par cette extase qu'elle surprit, posée sur elle, elle me dit rougissante :

—Ne trouvez-vous pas qu'il fait bien chaud ici, mon cousin ? Pourquoi n'irions-nous pas lire à l'ombre des grands arbres du parc ?

—Volontiers, belle cousine, répondis-je.

En même temps, ramassant toutes les paperasses qui encombraient la table de lecture, je les mettais sous mon bras pour les emporter avec nous. Le parc était situé en arrière de la maison et tout près d'un jardin rempli de fleurs. Il y avait là des sièges rustiques. Bella s'y installa sous un vieil orme à l'ombrage frais et touffu. Je déposai sur une petite table à ses côtés, journaux et revues et je me dirigeai vers un massif de roses. J'en rapportai bientôt une brassée que je jetai à ses pieds. Elle était de nouveau absorbée dans la lecture d'une intéressante revue et ne parut pas s'apercevoir de mon retour. Alors, prenant un journal au hasard, je m'étendis dans le frais gazon parmi les roses éparses que je mis à effeuiller et dont les pétales meurtris tombaient comme des flocons de neige tout autour de ses petits pieds gainés de fin chevreau et qui se cachaient, enfouis dans l'herbe odorante. J'éparpillai ainsi toute ma gerbe de roses et bientôt ses pieds furent comme auréolés par ce duvet parfumé. Ils m'apparurent ainsi si coquets, si mignons, si fascinateurs, et elle semblait tellement absorbée dans la lecture de son journal qui, d'ailleurs, formait écran entre ses yeux et moi, que je ne pus

résister à la naïve tentation qui me vint. Je me penchai jusqu'à terre et mes lèvres effleurèrent ses mignons escarpins tout embaumés du parfum des roses expirantes.

Sentit-elle sur sa chair, à travers son bas de dentelle, la chaleur de mon souffle enflammé ? A l'instant même, abaissant son journal, elle m'aperçut me relevant. J'avais encore dans la main quelques fleurs à demi effeuillées.

Elle s'arrêta court comme si elle avait eu quelque service à me demander ; puis soudain elle sembla se raviser :

— Ah, pardon, dit-elle, je ne vous croyais pas occupé.

Et elle feignit de reprendre sa lecture. Mais moi, dans ma confusion, convaincu d'avoir été surpris dans cette posture humiliante qui devait me rendre ridicule à ses yeux, je perdis la tête et, ne sachant plus ce que je faisais, je me jetai avec frénésie sur ses petits pieds les couvrant de baisers ardents et répétés. Elle ne fit pas de mouvement pour les retirer, mais me donnant sur la tête un grand coup de son journal :

— Bien ! bien ! Grand fou, relevez-vous, dit-elle, rougissante.

Eh quoi ? elle ne me grondait pas plus ; elle ne me chassait pas de sa présence ?

— Allez donc, s'il vous plaît, me dit-elle, après quelques instants d'un silence gênant, me chercher un verre de limonade. J'ai soif.

Je m'élançai comme un fou, heureux de cacher mon trouble et la rougeur qui couvrait mon front.

J'avais repris un peu de sang-froid quand je revins au bout d'un instant. Cependant je n'osais lui dire un seul mot tant étaient grandes ma honte et ma confusion. Mais mon regard suppliant plongeait dans ses grands yeux noirs où je crus apercevoir un peu d'amour et d'indulgence! Et ce regard triste et chargé de larmes l'implorait.

—Oh! pardon! je vous aime tant, balbutiai-je enfin dans un murmure imperceptible.

Elle ne parut pas m'entendre ou plutôt elle ne voulut pas m'entendre. Et, jetant un regard moqueur à ses pieds où gisaient toutes ces fleurs meurtries, elle me dit, mutine:

—Ah ça! mon cher Fred, savez-vous que vous êtes cruel pour ces pauvres fleurs?

—Bella! répondis-je, la souffrance rend certains hommes méchants et je crois que je suis de cette espèce.

—Vous êtes donc bien malheureux ici! reprit-elle, surprise et pleine d'une soudaine et mélancolique sympathie.

—Ah non! pourtant, m'écriai-je. Tiens, je crois que je suis un ingrat. Et un long soupir s'échappa malgré moi de ma poitrine oppressée.

A ce moment ma tante vint nous rejoindre et interrompre notre entretien. J'allais peut-être lui faire l'aveu de tout ce qui oppressait mon cœur depuis tant de mois.

—Il paraît qu'on n'épargne pas les roses, ici, mon neveu, me dit-elle sur un ton moitié sérieux et moitié badin en me désignant tous ces débris de fleurs qui jonchaient le sol.

—Bah! chère tante, répondis-je en riant, le rôle des fleurs n'est-il pas comme celui de certains cœurs, d'être meurtries et foulées aux pieds de fées divines comme votre chère Bella?

—Toujours galant et flatteur, ce cher Fred, reprit ma tante en nous entraînant vers son potager et ses semis de fleurs dont elle était très fière.

Les émotions de cette journée mémorable me tinrent éveillé une partie de la nuit. Un étrange mélange de bonheur et de honte assaillait tour à tour mon esprit. Et ces deux sentiments se livraient dans mon âme un combat où nul ne pouvait vaincre.

Ce qui ne contribuait pas peu à augmenter cette somme de bonheur c'était de songer que ces hommages serviles et humiliants dont le souvenir me faisait rougir et m'arrachait dans mon lit, des soupirs étouffés, elle les avait reçus et s'en était à peine défendue. Elle ne m'avait pas repoussé. Elle avait permis que je restasse là, à ses pieds, même après que mes premiers baisers eussent fait frissonner sa chair et qu'elle eût vu cet holocauste de fleurs couvrir le sol. Si elle acceptait sans protester ces hommages c'est donc qu'elle y était sensible. Je ne connaissais guère, à cette époque, le cœur de la femme, mais déjà j'inclinai à croire — ce que j'ai constaté depuis — que lorsqu'une femme permet à quelqu'un de l'aimer d'un amour sincère, elle est bien près elle-même de succomber à ses étreintes.

Mais une autre pensée se présentait aussi à mon esprit. Son cœur charitable et sympathique devait cruellement souffrir de ne pouvoir répondre à tant d'amour que par la froideur et l'indifférence. Aussi

n'avait-elle pas, en cette occasion, cédé à un mouvement de pitié pour un pauvre malheureux qui ne réclamait d'autre faveur que celle de l'adorer et de se montrer le plus humble de ses esclaves.

Après ce qui venait de se passer, je compris qu'il ne m'était plus possible de garder plus longtemps le silence sur les sentiments qui m'animaient à son égard. Le temps était venu de lui montrer le fond de mon cœur, d'essayer de lui faire comprendre toute l'ardeur de l'amour que ce cœur contenait pour elle.

Après cet événement, il n'était même plus convenable pour moi de vivre sous son toit, que je m'apprêtais d'ailleurs à quitter bientôt pour aller commencer mes études médicales. Mais avant de partir je voulais tout lui révéler. Comme je savais trop bien que je n'oserais jamais lui faire, de vive voix, semblables déclarations, je pris le parti de lui écrire et, après bien des hésitations et de nombreux brouillons, je rédigeai la lettre suivante :

"Cousine bien-aimée,

Après la scène qui s'est passée hier, scène que je vous prie de me pardonner, il ne m'est plus permis de garder le silence sur les sentiments qui m'animent envers vous. Ce secret que depuis tant d'années je gardais pieusement enseveli dans les replis les plus intimes de mon être, je vais enfin vous le dévoiler.

Hélas, j'hésite et je tremble encore au moment où je vais prononcer ce mot qu'hier j'osai balbutier en votre présence et que vous n'avez pas semblé entendre. Oui, cousine adorée, je vous aime. Oh ! pardon-

nez-moi encore cette audace. Déjà je voudrais ne l'avoir point laissé échapper ce mot pourtant si doux. Oui! je vous aime, mais vous ne savez, vous ne saurez jamais jusqu'à quel point!

Combien de fois, depuis tant d'années que ce doux sentiment fait palpiter mon cœur, combien de fois cet aveu brûlant n'est-il pas venu expirer sur mes lèvres!

Dès ma tendre enfance, j'osais lever les yeux sur vous, et déjà vous m'apparaissiez comme un être sublime, quelque chose au-dessus de tout ce que je pouvais imaginer. Quand je vous apercevais, il me semblait, dans la naïveté de mon cœur, que je voyais un ange ou un de ces êtres que mon imagination me représentait comme une autre sainte Vierge.

Déjà, à votre passage, je sentais comme une impulsion à m'agenouiller et à baiser la trace de vos pas. C'était un sentiment étrange que je ne pouvais définir et que je n'éprouvais avec nulle autre personne et qui ressemblait à ces mouvements d'exquise piété, à cette sorte d'extase qu'on éprouve, lorsque enfant, on approche avec ferveur de la table sainte.

Je me rappelle encore avec un bonheur ineffable ces moments de douce ivresse où, tout petit enfant, je passais des heures entières à vous contempler en silence! Vous souvenez-vous alors, vous me demandiez: "Eh bien, petit Fred, pourquoi restes-tu ici à me regarder ainsi? Pourquoi ne vas-tu pas jouer avec les autres petits garçons?"

Et moi, tout rougissant, je disais: "J'aime mieux rester avec vous, petite cousine". Et déjà, je sentais que mon cœur souffrait parce que j'aurais voulu vous

admirer tout à mon aise, à votre insu et à l'insu de tout le monde. Et quand je pensais qu'il me faudrait vous quitter, interrompre cette contemplation, j'avais de folles envies de pleurer. J'aurais voulu rester là toujours, toujours.

Et plus tard, nous étions l'un et l'autre pensionnaires, vous au couvent, moi au collège. Chaque matin à la messe, nous rencontrions dans cette vieille église de L'Islet, ou dans cette chapelle de la sainte Vierge, si suave et si recueillie, avec ses grands tableaux qui réjouissaient nos regards enfantins.

Oh! quel bonheur c'était pour moi de pouvoir seulement vous entrevoir un instant! Et si parfois nos regards se rencontraient et que vous daigniez me sourire, alors j'emportais du bonheur pour toute la journée. D'autres fois encore, oh! bien rarement cela, il nous arrivait de nous trouver l'un près de l'autre, dans des bancs adjacents. Oh! alors quel bonheur! Avec quelle piété je priais, agenouillé à vos côtés. J'osais parfois, à la dérobée et tout tremblant, toucher à la manche de votre manteau.

Et plus tard encore, quand je fus élève au petit Séminaire et que l'affreuse tourmente eut forcé ma famille à aller chercher un refuge sur la terre de l'exil, c'est dans votre foyer, si généreusement offert au pauvre petit sans famille, que j'eus la joie d'être recueilli.

Oui, j'eus ce bonheur, durant deux étés, de passer mes vacances entières sous votre toit. Oh! pour moi c'était quelque chose d'inouï, un bonheur inespéré.

Puis vint le jour où, à votre tour, la main du malheur vous toucha. Oh! l'affreux événement, la ter-

rible journée où l'on vous apporta le corps refroidi de ce cher oncle que la mort avait surpris au milieu de ses travaux. Pardonnez-moi d'évoquer ce triste souvenir. Ah! il me fut donné d'être témoin de votre douleur à tous, et j'aurais voulu alors souffrir mille tourments pour vous épargner ces pleurs amers qui brûlaient vos beaux yeux. Et je dus rester témoin muet et impuissant devant cette douleur que nul ne pouvait amoindrir.

Maintenant, Cousine bien-aimée, je vais bientôt partir, quitter votre demeure où, depuis de trop courts mois, je jouis d'un bonheur presque parfait. Je vais partir, entrer dans ce tourbillon qu'on appelle la vie d'étudiant. A genoux, je vous le demande, soyez mon guide, soyez mon bon ange, Bella, je vous aime; oubliez mon audace pour ne songer qu'à cet amour immense que vous avez, sans le savoir, sans le vouloir peut-être, allumé dans mon cœur.

Laissez-vous donc aimer. Je ne vous demande rien en retour. Dites-moi seulement que vous permettez que je vous aime!

Oh! alors, emportant ce faible espoir dans mon cœur, il me semble que je pourrai tout braver et toujours vaincre.

O Bella, ne me repoussez pas.

"Pitié! Pitié! mon Dieu! Je n'ai commis de crime, Que d'avoir trop aimé cette vierge sublime".

C'est ma prière à Dieu, chaque jour. Ce crime, c'est de vous avoir aimée, vous si adorable, j'allais dire si divine, moi si pauvre et si humble.

Encore une fois, chère Bella, soyez bonne pour un

pauvre cœur qui ne demande d'autre faveur que celle de vous aimer.

Votre cousin,

ALFRED.

*
* *

Après avoir écrit ces lignes, je les relus et je fus presque effrayé des déclarations que j'avais osé faire. Longtemps j'hésitai, me demandant si je lui ferais parvenir ma lettre ou si je ne la déchirerais pas pour la jeter au feu.

Comment allait-elle accueillir ces déclarations qui me semblaient si audacieuses ? N'allait-elle pas me chasser de sa présence ? Je la plaçais si haut dans mon estime qu'il me semblait que l'amour d'un être aussi infime que moi pût être pour elle une injure.

Chose curieuse, l'intensité de cet amour m'avait mis dans un tel état d'exaltation que j'avais perdu le véritable sens des proportions. J'étais devenu une espèce de Don Quichotte qui se plaisait à magnifier l'objet de son amour. Car, après tout, toutes choses bien considérées, la disproportion n'était pas si grande entre nos conditions sociales respectives pour que mon amour lui fut injurieux, à moins qu'elle ne fût elle-même atteinte de mégalomanie. Donc, après bien des hésitations et grâce à un effort énorme de ma volonté, je me décidai enfin à lui faire parvenir ma lettre.

J'allai la placer à la dérobée sous son oreiller. Oh, comme le cœur me battait quand je me trouvai dans ce petit sanctuaire tout rempli d'elle-même. Là encore, mes puériles hésitations me reprirent. Et pour

couper court à mon indécision je dus me retirer en courant après avoir déposé ma missive.

Le lendemain matin, je partis sans la voir. Toute la journée, comme d'habitude, je la passai loin d'elle; journée d'inquiétude et de tourments. Que de pensées diverses m'assaillirent pendant ces heures d'anxiété et d'attente. Tantôt, je me berçais des plus douces illusions; tantôt, le plus sombre désespoir envahissait mon esprit. Enfin le soir arriva; instant redouté et pourtant impatiemment attendu où j'allais peut-être connaître la sentence qui déciderait du sort de ma vie.

En la revoyant, je fus ému plus que je ne puis le dire et honteux de mon audace. Toutefois, elle me sourit très doucement puis, je la vis rougir et baisser les yeux. Elle semblait maintenant gênée et timide en ma présence. A table, nous étions placés l'un à côté de l'autre, mais c'est à peine si nous trouvâmes quelques mots à échanger durant tout le repas.

Tout à coup, un peu avant le dessert, nos mains se touchèrent à la dérobée et je sentis sa main mi-gnonne et tremblante serrer doucement la mienne.

Cette pression divine me combla d'un bonheur infini. Elle ne me repoussait pas! Elle m'aimait! ô Ciel! quel délire!

La soirée, assez courte déjà à cette saison, se passa rapidement. Nous veillions en famille et ne pûmes par conséquent qu'échanger des paroles banales. J'avais hâte d'arriver à ma chambre, car je me doutais bien qu'elle userait du même stratagème que moi pour me répondre.

En effet, je trouvai sous mon oreiller une lettre

tout embaumée de son parfum favori. Je la baisai avec transport et longtemps je la pressai sur mon cœur. Je n'osais pas encore l'ouvrir. J'aurais voulu savoir le mystère qu'elle recélait et cependant je craignais. Si la réponse allait ne pas être favorable. Cette pression de main qui m'avait, de prime abord, causé tant de bonheur, que voulait-elle dire à la fin ? Était-ce bien là une marque d'amour ? N'était-ce pas plutôt l'étreinte d'une main amie qui cherche à consoler ?

Longtemps, bien longtemps, j'hésitai. Enfin, je rompis le cachet.

Hélas ! cruelle désillusion !

“A mon cher petit frère Alfred,

Ta lettre remplie de tant d'amour, faisant suite à la scène que tu sais, m'a surprise au delà de toute expression. Je ne mérite pas tant d'honneur ni tant d'amour.

J'avais tellement pris pour habitude de te considérer comme un petit frère que je n'avais jamais pensé qu'un autre sentiment pût éclore dans nos cœurs. C'est sans doute cet amour fraternel qui m'a empêchée de reconnaître, jusqu'à ces derniers jours, cette autre grande passion que tu viens de me révéler.

Oh ! qu'ils sont beaux, qu'ils sont nobles, les élans de ton cœur ! Qu'il est doux de se sentir aimée par un cœur aussi noble que le tien et que je voudrais pouvoir y répondre par une ardeur aussi vive ! Mais mon cher Fred, je dois te confier aujourd'hui un gros secret, secret que ma mère et le bon Dieu sont en-

core seuls à connaître. C'est que j'ai promis de me consacrer à Dieu.

Tu n'as pas oublié sans doute cette horrible tempête qui faillit nous faire périr tous, il y a à peine un mois. Tu te souviens de notre détresse à tous. Eh bien, alors, quand je crus que tout était perdu, que toutes ces jeunes existences qui tenaient tant à la vie, allaient être englouties, quand je me représentai toutes ces familles qui allaient être jetées dans le deuil et les larmes, j'eus une inspiration divine, héroïque peut-être. Pour sauver toutes ces vies, pour épargner tant de douleurs, j'offris ma propre vie au Seigneur. Du fond de mon âme je m'écriai: "Mon Dieu, sauvez-nous du naufrage et je fais vœu de me consacrer au service de vos pauvres, dans un monastère".

Et le bon Dieu daigna écouter ma prière et apaiser la tempête. Et nous fûmes sauvés, comme par miracle, lorsque nous nous croyions à jamais perdus.

Et maintenant, cher ami, je dois remplir ma promesse; et dans deux mois j'entrerai au couvent. C'est là que Dieu me veut et je craindrais, en manquant à mon serment, d'attirer sur moi et sur ceux que j'aime sa malédiction et sa colère.

D'ailleurs, puis-je penser un seul instant que tu pourrais encore aimer ta Bella si tu la savais parjure à son Dieu?

Mais là, dans mon cloître, aux pieds de Jésus et de Marie, je prierai pour toi, et je suis sûre que le divin Maître répandra sur ton cœur ulcéré le baume consolateur.

Oh, sache bien que je souffre moi aussi, énormé-

ment, de la douleur que je te cause. Et s'il m'était permis de m'arrêter à des considérations humaines, je me sentirais profondément remuée par ton amour. Car, crois-le bien, nul autre que toi ne saurait mieux remplir l'idéal de mon cœur. Et s'il arrivait, bien que je ne veuille point te bercer de vaines espérances, s'il arrivait que le bon Dieu refusât mon sacrifice et dédaignât de m'admettre au nombre de ses servantes, eh bien, alors, si tu m'aimais encore, je serais trop heureuse de répondre aux vœux de ton cœur et d'essayer de faire le bonheur de ta vie.

Mais crois-moi, cher ami, oublie plutôt que tu m'as aimée autrement que comme ta petite sœur. Fais généreusement ce sacrifice pour que le mien soit moins dur.

Oh, si tu savais les déchirements de cœur qui se préparent pour ma mère, pour mes frères et pour moi! Mais non, je ne veux point t'en parler. N'amollissons pas nos volontés inutilement par ces tableaux attendrissants.

Pour toi, mon Fred, continue à être bon, loyal, vaillant. Comme tu le dis, tu vas entrer dans le tourbillon de la vie d'étudiant, tu vas être bien exposé, toi si beau, si jeune et si intelligent. Je le comprends, la pensée d'un grand et pur amour t'aurait grandement soutenu et protégé. Mais mes prières ardentes suppléeront à son absence. Oui, là-bas dans mon cloître, je te ferai une large part de mes prières, de mes souffrances et de mes sacrifices.

Tu me dis que tu souffrirais mille tourments pour mon bonheur. Eh bien, cher Alfred, je ne suis pas si exigeante. Je te demande seulement ceci: sois

courageux, accepte avec résignation l'épreuve que Dieu nous envoie et qui se changera en fruits savoureux de bénédiction si nous la supportons en chrétiens soumis à sa volonté sainte. Et je te le promets, cher ami, une autre te consolera, un ange viendra qui t'aimera comme tu le mérites. Crois-moi, tu la trouveras cette âme, sœur de la tienne, qui te rendra le bonheur et te fera penser à ta douce Bella seulement pour te faire souvenir qu'elle fut ta petite sœur très aimée et très aimante.

BELLA.

XI

JOUR DE L'AN TRISTE

O les jours d'horribles douleurs qui étreignirent mon cœur à la suite de cette cruelle déception, jours de douleurs accablantes qui nous écrasent et nous laissent pantelants, sans énergie et sans courage.

Et nulle lutte ne m'était plus possible. Contre un autre rival, j'aurais pu entrer en lice, mais hélas, pouvais-je bien la disputer à Dieu ? Pouvais-je demander à ma Bella si parfaite, si loyale, d'être parjure à ses serments ?

Une seule espérance me restait donc : celle que, Dieu dédaignant son sacrifice, voudrait bien me la rendre. Une seule prière était sur mes lèvres ; c'était une humble et plaintive supplication, demandant au Ciel comme une aumône de me redonner cette Bella

que je m'étais flatté trop tôt de considérer comme mienne.

Ce fut donc l'âme remplie de cette amertume sans bornes que je quittai son foyer pour cette ville où, cruelle ironie, elle devait quelques semaines plus tard venir habiter comme humble novice. Et tous les jours alors je dus éprouver, par un raffinement de cruauté du sort, la brisante douleur de passer devant sa demeure sans même pouvoir l'entrevoir. Là, dans cette sombre et austère masse de pierre qui me faisait l'effet d'une horrible prison, je la savais emmurée. Et je n'osais même pas me représenter mon idole sous cette affreuse et grossière défroque de postulante contre laquelle elle avait échangé ces toilettes qui faisaient d'elle un modèle d'élégance. Pendant des mois, je connus ces angoissantes tortures que je pourrais comparer à celles des damnés s'il ne s'y fut glissé une lueur d'espérance.

Je savais sa santé si frêle et si délicate que je me disais qu'elle ne saurait longtemps supporter les austérités du cloître. Et j'en étais presque venu à souhaiter que quelques maladies vinssent l'arracher à cet endroit exécré.

Et puis alors je savais encore prier, et la prière me réconfortait. Oui, tous les jours, j'allais aux pieds de la sainte Vierge, dans son humble petite église de Notre-Dame-des-Victoires, supplier cette bonne mère de faire un miracle pour me redonner ma Bella. J'offrais tout, souffrances, travail, prières, pour obtenir cette grâce. Ma prière quotidienne, humble et naïve, était celle-ci :

"O Marie, ô ma mère, vous savez combien j'aime

Bella; donnez-la moi s'il vous plaît. Mais avant tout, faites qu'elle soit heureuse!"

*
* * *

Le jour de l'an qui suivit son départ, je dus aller le passer dans sa famille. Il m'en coûta bien gros de remettre les pieds dans cette demeure où m'attendaient tant de souvenirs cruels de l'absente aimée. Mais je n'avais pu me refuser aux pressantes sollicitations de ma tante que je considérais et que j'aimais comme une seconde mère.

Quelle impression de vide et de mort m'empoigna quand je pénétrai dans cette maison où j'avais connu des jours si heureux! Et le lendemain, le premier de l'an, quel triste jour!

Ce fut des larmes plein les yeux et la gorge serrée que nous échangeâmes des vœux de bonheur qui semblaient une ironie dans cette atmosphère chargée de tristesse.

Ma bonne tante surtout faisait peine à voir. Elle sanglotait en nous étreignant, les uns après les autres, dans ses bras. A travers ses larmes, je pus saisir qu'elle cherchait dans son cœur maternel des paroles consolatrices que ses lèvres ne pouvaient exprimer que par des baisers ardents et des gémissements.

Pauvre femme, depuis trois ans, c'était le troisième être chéri qui manquait, à pareille date, à l'appel de ses baisers de mère et d'épouse. D'abord ç'avait été la mort d'un dernier-né, un chérubin que la Providence semblait leur avoir donné pour charmer

leur vieillesse et qu'Elle leur avait soudain repris à l'âge de trois ans, puis, coup terrible, quelques mois plus tard, c'était la mort foudroyante de son époux bien-aimé, et enfin, Bella, cette enfant qui faisait sa joie et sa consolation en même temps que son orgueil, à son tour, était partie pour ne plus revenir.

Tout le monde à cette heure pensait à l'absente, mais nul n'osait en parler de peur de faire éclater ces sanglots qui gonflaient toutes les poitrines. Nous osions à peine nous regarder en face, ayant tous une larme à cacher.

Est-il quelque chose de plus douloureux pour celui qui souffre que de revoir, aux heures sombres, ces lieux qui ont été témoins de ses joies et de ses plaisirs passés ? Le souvenir de ces jouissances d'hier ne fait que rendre plus cuisants les chagrins d'aujourd'hui. Et je dus le subir à chaque pas ce douloureux calvaire fait de tous ces objets qui me parlaient d'elle : ces murs, ces tableaux, ces meubles, témoins muets de mes jours d'espérance et qui gardaient encore comme l'empreinte de son séjour en ces lieux. Hélas, elle n'y était plus et pourtant je prêtais instinctivement l'oreille, car il me semblait à chaque instant que j'allais entendre encore le bruit de ses pas doux et légers comme l'envolée d'un ange, de ses pas qui faisaient autrefois battre mon cœur dès l'instant que mes oreilles pouvaient les reconnaître. Mais je ne les entendais plus, et il me semblait que cette maison n'était plus la même.

En vain j'essayais de m'y reconnaître. Et pourtant, ces visages mêmes, d'êtres que j'aimais, je les retrouvais à peine, tant tout me semblait transformé.

J'errais dans cette maison qui m'était si familière, comme un de ces chiens fidèles à qui la mort vient d'enlever son maître et qui le cherche partout avec des cris plaintifs et lamentables, semblables à des sanglots.

Je me rendis ainsi jusque dans sa chambrette où rien n'avait été changé depuis son départ. Ainsi l'avait voulu sa mère, croyant pouvoir de la sorte entretenir l'illusion que sa fille bien-aimée n'était pas partie pour toujours mais qu'elle reviendrait dans quelques jours, quelques semaines ou quelques mois.

Les rideaux fermés y entretenaient un demi-jour discret qui lui donnait l'aspect de quelque sanctuaire silencieux et solitaire.

Il y régnait cette atmosphère particulière à tout appartement de femme où l'air, gardant la vague imprégnation d'un parfum favori, semble y retenir, quand elle n'est plus là, comme une partie de celle qui l'a quitté.

Cette impression fut si forte en reconnaissant son parfum que je crus un instant qu'elle allait m'apparaître. Mais bientôt je réalisai la triste vérité, et des sanglots montèrent à ma gorge, étouffants et pressés. Je m'agenouillai dévotement dans cette chambre toute remplie de ses traces encore fraîches; devant ce lit virginal, inoccupé depuis son départ, et dont les blancs oreillers semblaient conserver encore la légère dépression qu'y avait imprimé sa tête adorable. J'y appliquai mes lèvres avec la ferveur d'un dévot vénérant une relique.

Je baisai aussi ce parquet que tant de fois ses

pieds nus avaient foulé et où elle s'agenouillait chaque soir pour prier Dieu. Et là, prosterné, bien longtemps je laissai mes larmes couler, abondantes et bienfaisantes, car en me relevant je me sentis un peu soulagé.

Et plus loin, dans cette grande salle aux murs laqués, dormait le piano que tant de fois ses doigts avaient fait résonner pour en tirer, tantôt des mélodies joyeuses et folâtres et tantôt des mélopées pleines de larmes. C'est ici que tant de fois je pleurai doucement de bonheur et d'émotion en savourant l'harmonie céleste de ses chants angéliques. C'est ici que je l'admirais si belle, si bonne, si suave et si charmante, lorsque cette grande salle s'emplissait de parents et d'amis, dans les joyeuses réunions familiales.

Ah, comme tout ce monde l'admirait et l'aimait ! Et moi comme j'étais fier et orgueilleux d'avoir osé placer mon premier amour sur un objet si précieux ! Oui, j'étais orgueilleux et j'osais me dire dans mon cœur : "Je suis pauvre. Je ne suis rien, mais il me faut cette femme, et je ferai tout pour la mériter. Je travaillerai, je deviendrai riche, puissant même, s'il le faut pour l'obtenir et pour l'honorer comme elle le mérite."

J'aurais voulu posséder tous les trésors, j'aurais souhaité être roi pour pouvoir déposer ma couronne et toutes mes richesses à ses pieds. Que dis-je, dans ma folie amoureuse, je rêvais de voir toute la terre prosternée devant elle et, quand je la voyais l'objet de l'admiration générale, j'étais si heureux que nul

obstacle ne semblait capable de s'opposer à la réalisation de mes rêves.

Continuant toujours cette visite douloureuse où à chaque pas un souvenir doux ou triste venait ranimer mes regrets et me rappeler ma douleur, j'entrai dans ce petit salon solitaire et retiré, véritable cénacle du souvenir, où s'accumulaient les portraits de famille: souvenirs précieux rappelant la mémoire d'êtres chéris disparus, emportés dans la tombe ou dispersés au loin par les hasards de la vie.

Au milieu de ce décor triste comme une nécropole, mais impressionnant par la pensée de tout ce qu'il rappelait, trônait au centre de l'appartement, placé sur un riche support, le portrait en pied de celle que mon amour cherchait en vain dans cette demeure. Ses grands yeux noirs semblaient me regarder et me sourire. Et là, encore, je m'agenouillai pendant longtemps. Bien longtemps je lui parlai et la suppliai d'avoir pitié de moi. Je pleurai, je gémis. Toutes mes plaintes s'épanchaient devant cette image. Je joignais les mains, les tordant de douleur et, toujours ses beaux yeux, qui semblaient s'animer, me regardaient et sa bouche toujours me souriait doucement. Longtemps ainsi mon regard suppliant implora le sien. Et parfois je croyais réellement que j'allais l'entendre me parler tant était grand mon délire et mon exaltation. Un bruit de pas discrets vint me tirer de mon extase, et je vis entrer ma chère tante. Elle venait, elle aussi, en ce jour qu'elle avait connu si beau jadis, elle venait, dis-je, dans ce lieu des souvenirs, prier et pleurer avec ses chers absents.

Elle parut un peu surprise de me trouver là. Mais

mes yeux encore humides, lui firent comprendre ce que j'y cherchais.

Dans un mouvement spontané, après avoir jeté un même regard à l'absente, nous tombâmes dans les bras l'un de l'autre et nous pleurâmes longuement ! Puis je me retirai, laissant cette pauvre femme seule avec ses disparus.

Et partout c'étaient des souvenirs qui faisaient saigner mon cœur. Mais avec un amer plaisir, je recherchais maintenant cette sensation douloureuse. Je souffrais et j'accumulais sans cesse avec une cruauté morbide, tout ce qui pouvait alimenter cette souffrance torturante. J'étais mon propre bourreau et j'éprouvais comme une sorte de jouissance voluptueuse à retourner dans cette plaie, le glaive de la douleur. Je ne voulais ni ne cherchais aucune consolation. Au contraire, je les fuyais. Mon bonheur semblait maintenant consister à souffrir et à gémir. J'aimais ma souffrance parce qu'elle m'accompagnait partout et avec elle, l'image de ma bien-aimée.

Dans cette salle commune où se réunissait chaque soir la famille, pendant les longues veillées d'hiver, je revis dans mon esprit tous les moments délicieux passés auprès d'elle.

Dans l'espace de quelques instants je vécus de nouveau ces mois de bonheur que je ne devais plus revoir.

Ah ! là aussi j'avais souffert, mais là aussi j'avais aimé et espéré. Là surtout, j'avais vécu de sa vie, respiré le même air qu'elle ; j'avais joui de ses regards

enveloppants, j'avais entendu sa voix me parler, caressante, angélique.

Hélas! elle n'y était plus. Il me semblait que ce n'était plus le même endroit: tout était changé depuis trois mois, et ma vie que j'avais rêvée si radieuse, ma pauvre vie était brisée à jamais...

*
* * *

A cet endroit de son récit, le pauvre malheureux, n'en pouvant plus, éclata en sanglots.

—Pauvre ami! séchez vos larmes, lui dis-je en lui serrant la main, et laissez-moi vous parler en frère.

“Aussi, pourquoi ne prenez-vous pas la vie comme il faut? Vous pouvez encore avoir, comme les autres, votre part de bonheur ici-bas, si vous voulez seulement renoncer au rêve et au roman. Vous vous êtes fait un point d'orgueil de rester fidèle à cet amour malheureux. Vous vous êtes mis dans la tête cette chimère insensée que vous ne pouviez pas, que vous n'avez pas aimé une autre femme après votre Bella. Vous avez dépensé toute votre énergie et votre vaillance à envenimer une plaie que vous auriez dû essayer de guérir, et à défendre votre cœur contre le besoin d'aimer encore. Vous avez voulu tuer l'amour véritable par la chimère de l'amour.

“Eh ! mon Dieu, nous avons tous eu nos chagrins d'amour. Moi-même comme les autres j'ai éprouvé de ces douloureuses déceptions. Certes, en ces jours pleins de tristesse, l'âme désabusée parfois s'abandonne et se laisse abattre. Il semble alors que plus

jamais elles ne reviendront, les douces joies de jadis. On a l'impression d'un automne et d'un hiver sans fin, et pourtant Dieu veille et nous prépare un nouveau printemps. L'empreinte de ces jours tristes s'efface et l'on goûte encore le bonheur de vivre. On s'est dit: il n'y aura plus de bonheur pour moi, et pourtant, à notre insu, le bonheur était encore là à la portée de notre main et il n'a fallu qu'un simple mouvement de la Providence pour éclairer notre route et nous la faire pour ainsi dire toucher du doigt.

"Laissez-moi vous conter une histoire. Elle n'est ni trop longue, ni trop triste. C'est celle d'un de mes amis, qui, comme vous, aimait follement une femme. Et comme vous il crut un temps qu'il n'en pourrait jamais aimer une autre. Erreur...

"Ou plutôt, écoutez cet homme non dépourvu d'humour, raconter lui-même son petit roman :"

"Oui, j'aimais une femme, ah! une femme admirable à laquelle ma jeune imagination prêtait toutes les perfections. Je la courtisais depuis six mois et j'estimais avoir de bonnes raisons de croire mon amour payé de retour.

Ainsi donc, j'avais résolu de lui faire part de mes projets d'une union prochaine. A cet effet, je me présentai chez elle un après-midi.

Après les salutations d'usage, elle m'offrit gentiment un siège et prit place elle-même sur un sofa. Mais moi, au lieu de prendre le siège qu'elle me désignait de sa blanche main, je crus avancer énormément mon affaire en allant dévotement m'agenouiller devant elle.

Elle ne parut pas étonnée, ni même flattée, de ma démarche et elle me dit, flegmatique :

— Oh ! monsieur, ne craignez pas, les fauteuils sont très solides, vous pouvez vous y asseoir sans crainte.

Je fus un instant interdit par une contenance si prosaïque. Mais j'avais mon affaire préparée depuis plus d'une semaine et j'avais paré un peu à toutes les éventualités, sauf peut-être celle-là.

— Mademoiselle, dis-je toutefois avec un aplomb superbe et une présence d'esprit qui me gonfla d'orgueil, j'ai à vous parler de choses qui ne se disent qu'à genoux.

— Ah ! Ah ! s'exclama-t-elle, j'ignorais. Alors, faites à votre goût, ajouta-t-elle, le plus naturellement du monde.

Je commençai donc mon discours que j'avais appris par cœur avec beaucoup de soin :

— Mademoiselle et chère amie, ce moment est peut-être le plus solennel de ma vie. . . .

— Tiens, en effet, interrompit-elle sottement, vous me faites justement penser que c'est exactement l'heure de sortir les petits pains du four. Permettez. Je cours le rappeler à la servante. Ne vous dérangez pas, je reviens à l'instant. . .

Elle partit comme un coup de vent, me bousculant avec une telle violence qu'elle m'envoya rouler sur le parquet. Elle ne fut en effet qu'une minute absente.

— Vous avez bien fait de m'y faire penser, dit-elle en revenant reprendre son siège, cette sotte de Marie allait les laisser brûler.

Evidemment, mon début manquait de la solennité et de la mise en scène que j'avais rêvées. Il faudrait vraiment redoubler d'éloquence et de pathétique pour faire tourner les choses à mon avantage. Voyant le peu de cas qu'elle faisait de mes agenouillements, je résolus de continuer mon discours dans la position verticale. M'efforçant de la charmer par des poses et des pantomimes suggestives, je recommençai mon boniment.

Pendant que je multipliais mes efforts oratoires pour la convaincre et la charmer, ma bien-aimée avait pris un coussin sur le sofa et, l'ayant placé sur ses genoux, elle y appuyait ses coudes, semblant écouter de l'air d'une personne qui a une réponse toute prête, ces belle périodes qui m'avaient coûté tant d'efforts intellectuels et que je croyais irrésistibles.

Elle jouait nonchalamment avec le gland de soie du coussin. Parfois une moue moqueuse relevait le bord de sa lèvre, pendant que son œil rieur se portait au plafond dans une pose extatique ou semblait poursuivre, sur le magnifique Bruxelles que son petit pied nerveux lutinait sans pitié, les capricieux contours des multiples arabesques.

Enfin, comme conclusion à ma plaintive élégie, les larmes aux yeux, je la suppliai de consentir à devenir ma femme.

—Tous les hommes sont menteurs, me dit-elle froidement, quand j'eus fini de parler, et moi je n'aime pas les menteurs. D'ailleurs, je suis encore trop jeune pour me marier.

—Eh bien! mademoiselle, puisqu'il en est ainsi,

m'exclamai-je avec un geste à la Sarah Bernhardt, ce soir, les flots du Saint-Laurent rouleront mon cadavre. Je ne puis vivre sans vous et je vais mourir. Adieu!

—Très bien, dit-elle en se levant. Je ne vous retiens pas. D'ailleurs, un bain froid ne vous fera peut-être pas de tort dans l'état d'esprit où vous me paraissez.

L'impertinente! Elle ne se contentait pas de me repousser, elle se moquait de moi. Blessé au plus vif de mon orgueil, je saisis mon chapeau et je m'éloignai. Elle vint me reconduire très poliment à la porte, tout comme si rien ne s'était passé entre nous. J'étais rendu au pied de l'escalier quand sa voix calme me rappela; et, découvrant deux magnifiques rangées de petites perles qui me firent l'effet de dents de tigresse, — j'appris plus tard qu'elles étaient fausses de même que la plus grande partie de sa riche chevelure que j'admirais tant — elle lança:

—Au moins, cher ami, enlevez ce bel habit neuf, vous allez le gâcher; ces grèves sont si malpropres. Et surtout apportez une carte d'identification!

Puis elle referma la porte. Oh, la tigresse!

Et moi qui l'avais tant aimée, qui avais rêvé d'en faire ma femme.

Pendant les quelques jours qui suivirent cet événement, je fus dans un état pitoyable. A chaque instant je songeais à mettre à exécution mon sinistre projet, non pas tant à cause du chagrin que m'avaient infligé les dédains de ma coquette que par dépit de m'être laissé berner de la sorte par cette petite intrigante. Toutefois, la pensée du bain froid

dont elle m'avait menacé avec tant d'ironie et un réel à-propos, me fut d'un effet salutaire. Parbleu! je ne tenais plus du tout à la vie, mais diable, nous étions à la fin de novembre et l'eau devait faire, à cette époque, une terrible mauvaise impression sur une peau aussi délicate que la mienne. C'est ce qui me fit remettre mon projet à une saison plus favorable. Ce fut heureux, car trois mois après, j'avais complètement oublié l'infidèle, ou plutôt si j'y pensais encore c'était pour remercier le Ciel de m'avoir préservé d'un grand malheur.

Déjà, je m'apprêtais à nouer une idylle nouvelle avec une autre beauté que je croyais déjà, au bout d'un mois, aimer d'un amour éternel. Malheureusement pour notre amour naissant, cette dernière quitta subitement Québec pour suivre sa famille à Montréal où son père venait d'être promu à une importante position. Nous échangeâmes quelques lettres très tendres et l'éternité fut finie.

Ce fut ma deuxième idylle, très courte et très douce.

Vers cette époque, une de mes lointaines cousines que j'avais perdue de vue depuis quelques mois, s'en vint passer quelque temps à Québec, où je demeurerai alors.

Elle venait de subir cette étonnante transformation physiologique, qui fait d'une fillette simplement jolie à la façon d'une poupée, cette attrayante jeune fille dont les formes fraîchement épanouies, impatientes du joug qui les étreint semblent se révolter et bondir sous l'aiguillon du premier éveil de l'amour. Elle fut le sujet de ma troisième idylle.

Pendant un an, je soupirai à ses genoux. Quand je crus que mes soupirs dussent l'avoir suffisamment attendrie, je résolus de tenter de nouveau l'épreuve du suicide. Mais j'avais encore à la mémoire le peu de succès de ma noyade métaphorique et c'est pourquoi je crus bon de varier un peu le thème, c'est-à-dire de choisir un autre genre de supplice et je jurai, cette fois, aux pieds de ma belle cousine, de m'aller pendre au gros orme de la route si elle refusait de m'accepter pour époux. Fut-elle effrayée de la terrible responsabilité qu'elle allait assumer sur sa jeune et adorable tête, ou bien céda-t-elle à une prière qu'elle brûlait d'entendre tomber de mes lèvres ? Je ne le sus jamais. Ce sont là de ces secrets que les femmes aiment à garder profondément enfouis dans les replis de leur cœur et qu'elles ne confieraient pas même à leur confesseur, encore bien moins à leur mari.

Qu'importe ! Ce fut mon dernier suicide, car deux mois plus tard nous étions fiancés. Et voilà comment je suis devenu l'heureux mari de l'incomparable petite femme qui me replonge chaque année dans les délices de la paternité, d'où ces innombrables marmots, qui nous tournent, cent fois par jour, la maison à l'envers et que nous aimons bien malgré tout."

A cet instant, une de mes mignonnes fillettes fit irruption au milieu de nous ; mais voyant son pauvre ami essuyer ses yeux, elle cessa ses éclats de rire et, s'approchant doucement et lui prenant la main, elle lui dit dans son langage enfantin :

— Papa t'a fait bobo. Moi vas le battre, méchant papa, fit-elle en fronçant ses petits sourcils et en

me regardant d'un air qu'elle s'efforçait de rendre terrible.

Ce fut si comique que tous nous éclatâmes d'un franc éclat de rire.

—Ah! chers amis, reprit le jeune docteur quand l'hilarité générale fut un peu apaisée, je vous ai rencontrés trop tard sur mon chemin. Si j'avais eu, il y a quelques années, sous les yeux le spectacle d'un semblable bonheur, avec des amis comme vous pour me consoler, me conseiller et me soutenir dans les chagrins que j'eus peut-être le tort d'entretenir et de vouloir éternels, j'aurais sans doute fait comme tant d'autres, et au lieu d'être un malheureux sans famille et sans but, que la mort guette, j'aurais fondé un foyer pour m'y reposer dans le calme de la famille. Vous avez bien raison mon cher docteur, je ne suis qu'un rêveur. J'ai voulu être un héros de roman et je n'ai été qu'un malheureux dévoyé dont la vie aura été inutile et manquée.

Aussi, tout semble avoir conspiré contre moi. Pour me défendre contre cette douleur qui empoisonnait ma vie, j'étais seul, dans une ville étrangère, presque sans parents, presque sans amis. Ou plutôt j'avais un ami. C'était un bon et brave compagnon de collège. Il étudiait le droit. C'était mon seul confident. Malheureusement, il était un de ces hommes qu'on pourrait justement appeler un "amant de la Science", maîtresse terrible, exigeante, égoïste et jalouse qui avait réussi à effacer en lui tout sentiment étranger à ce qui n'était pas son culte. Et j'oserais dire que jamais amante ne connût esclave plus sou-

mis que celle à qui mon ami Félix avait consacré ses jours.

Il mettait une espèce de coquetterie à la servir et à lui rester fidèle, en dépit de tous les assauts que sa belle prestance, sa conversation distinguée et son esprit supérieur le forçaient à subir à chaque pas qu'il faisait dans la vie.

Il affectait de démontrer qu'il est des êtres réfractaires à l'amour, sentiment qu'il considérait comme une déchéance, une faiblesse, un abaissement de la dignité humaine. La femme n'était pour lui qu'un objet dont l'influence néfaste ne pouvait que faire dévier l'homme supérieur de la poursuite de son idéal. Pour lui encore, la femme était l'obstacle à toutes les grandes pensées, à tous les nobles mouvements, à tous les généreux dévouements et à tout déploiement de force et d'énergie. Pour lui enfin, la femme était une cause déprimante. Et que de choses encore ne disait-il pas, ce misogyne caustique, quand il parlait de la femme, et que je n'oserais répéter devant celle qui ici semble si peu ressembler au tableau décrit par ce grave et austère philosophe.

Enfin, il étiquetait son cas, le "Scepticisme de l'amour".

Malgré ses idées si opposées aux miennes sous le rapport des sentiments du cœur, notre amitié n'en fut pas moins sincère, solide et durable. Il était d'ailleurs le plus noble et le meilleur des amis. Cependant, ce ne fut pas sans une certaine crainte que je me décidai à lui divulguer les tristesses de mon âme.

Hélas! je ne fus pas long à m'apercevoir qu'il ne me comprenait pas. Pouvait-il d'ailleurs comprendre ma douleur lui qui n'avait jamais aimé? Ou plutôt il ne vit en moi qu'un beau sujet d'analyse pour la poursuite de ses études psychologiques. Bientôt, je m'aperçus que l'intérêt qu'il semblait porter à mon roman d'amour n'était pour lui qu'un sujet d'étude des plus précieux. Il disséquait mon cœur, il en fouillait les replis pour tâcher d'y retracer les effets produits par les ravages de l'amour et de s'en faire des arguments pour le soutien de sa thèse.

Et puis, il se flattait de ne voir dans mon état d'âme que l'heureuse transformation d'un être qui s'idéalise par l'extirpation douloureuse d'une tare débilitante. Il y assistait avec cette placidité d'esprit du chimiste qui surveille la lente épuration d'un métal par l'action du feu. Bientôt, cet examen me devint insupportable, et je lui fermai cette partie trop intime de mon être.

Alors, plus que jamais, j'étais seul avec ma douleur, sans soutien, sans consolation, sans un ami à qui me confier.

Je n'avais pas de mère en qui m'épancher. Ma famille était bien loin, là-bas! Ma tante, la mère de Bella, malgré le chagrin dont elle souffrait elle-même, voulut se faire ma consolatrice. Nous échangeâmes plusieurs lettres toutes remplies de l'absente et de nos regrets. Je m'aperçus bientôt que le ton lamentable de mes lettres ne faisait qu'augmenter le chagrin de cette pauvre femme et que les siennes n'apportaient aucun soulagement à mes peines. Je cessai donc de lui écrire.

J'avais aussi cessé de prier et le doute envahissait mon âme. Que dis-je, j'ai honte de l'avouer, je haïssais Dieu comme on peut haïr un rival heureux. J'osais lui lancer les blasphèmes les plus audacieux. "Dieu cruel et barbare, m'écriais-je, parfois au paroxysme de la folie, Vous à qui tous les mondes appartiennent. Vous le maître de tous ces astres qui peuplent l'immensité.... j'avais pour tout bien et pour tout bonheur une humble petite fleur dont le parfum embaumait ma vie, je ne vous demandais qu'une seule faveur, celle de me la laisser posséder. Et vous, Seigneur qui possédez tous les autres biens, tous les bonheurs et toutes les splendeurs, Dieu égoïste et jaloux, vous n'avez pas voulu me la laisser, vous me l'avez ravie."

Insensé que j'étais! Dans mon délire, j'oubliais que toute créature appartient d'abord à Dieu et que s'Il nous permet quelquefois d'en jouir, un instant, ce n'est qu'un bienfait de sa miséricorde, qu'Il est en droit de nous retirer quand Il le juge opportun.

Et depuis, quand j'y songe sérieusement, je crois que si Dieu me l'eût laissée, j'en aurais fait une idole et que je l'aurais substituée à Dieu lui-même.

J'en étais même rendu à jeter sur les épaules de mes parents la responsabilité de tout ce qui m'arrivait. Et, dans mon ingratitude, j'adressais mentalement à mon père et à ma mère des reproches injustes.

C'était leur faute! Ah, pourquoi m'avaient-ils enlevé à la terre? Pourquoi m'avaient-ils transplanté dans ce milieu pour lequel je n'étais point fait? Erreur qui, à mon sens, avait été la source de toutes mes tristesses.

Ah! si l'on m'avait laissé sur la terre des Giroir je n'en serais pas rendu là. J'aurais eu vite fait de comprendre que cette Bella n'était pas faite pour moi; j'aurais eu vite fait de comprendre que cette jeune fille, si frêle, si délicate, bien que si pleine de charmes, n'était pas taillée pour les rudes travaux de la ferme. Et je me serais sans doute conformé à ma destinée. Alors, encore, il eut été facile pour moi de l'oublier. Grâce au contact vivifiant de la nature forte, grâce à ces rudes travaux qui endurcissent le corps et trempent l'âme, j'aurais réussi à surmonter ma sensibilité malade.

Et quand l'âge de m'établir serait venu, j'aurais été demander à une de ces fortes et vaillantes filles de mon canton, issue de la terre comme moi, de venir continuer dans la maison des Giroir, la tradition de toute une lignée de terriens. Et, comme les jeunes fermiers, ces braves compagnons de mon enfance, que je voyais déjà entourés d'enfants solides et râblés, j'aurais été le fidèle continuateur de mes vaillants ancêtres.

Quand je songeais à tout cela, j'étais presque tenté de jeter l'opprobre à ceux qui, pour moi pourtant, s'étaient dévoués jusqu'à l'exil et jusqu'à la mort.

D'autres fois, à travers les espaces, il me semblait entendre les appels désespérés de la terre ancestrale, si tristement délaissée, comme toutes celles livrées à des mains mercenaires:

—Viens à mon secours, Ti-Fred! Je suis triste, personne ne m'aime plus. Je me meurs! Ah! si tu voyais comme je suis désolée. Vois, le vieux hangar est découronné de sa cheminée et son toit est percé

à jour! La vieille porte dépendue de ses gonds laisse tous les vents errer à travers ses lambris branlants. Et la grande maison, le berceau et l'orgueil de ton père, le nid de tous les tiens, vois comme elle est triste, vieillie, avec ses portes et ses fenêtres éternellement closes. Elle autrefois si coquette.... ses murs n'ont plus même trace de chaux et ses chambres muettes sont envahies par l'ombre et la moisissure... Vois! sa grosse cheminée s'effrite et s'ébrèche, et sur son toit délavé, les bardeaux arrachés par le nordet y laissent comme des taches de lèpre...

"Et les vieux bâtiments ouverts à tous les temps sont plus minables encore; leurs grandes portes grises battent au vent, semblables à des ailes de vampires; et les hirondelles n'osent même plus aller bâtir leurs nids sous ces larmiers vermoulus...

"Et la terre donc! Le verger et le jardin sont en friche, les clôtures sont en ruine et les fossés à demi comblés se recouvrent d'aulnes et de cerisiers sauvages. La petite prairie est envahie par la mousse et le foin follet. La grande butte n'est plus qu'un vaste champ de framboisiers et, déjà les sapinages y reprennent comme dans une forêt.

"Et le pacage donc? Des bouquets jaunes, de l'herbe forte et des chardons. Du moins, les riches prairies où le foin poussait si beau, sont encore florissantes? Ah oui! regarde bien cette nappe blanche. On dirait qu'il a neigé, là-bas. C'est la marguerite, la marguerite victorieuse et les queues-de-renard. La mousse a recouvert jusqu'aux sentiers battus par les pieds des chevaux et des troupeaux.

"Là-bas, au bout du champ, le gros pin mélanco-

lique, exhalant dans sa ramure puissante sa plainte monotone, semble regarder par delà le bois sombre des sapins, voir s'ils ne reviendront pas les descendants des fiers pionniers d'antan.

"Oui, oui, Ti-Fred! reviens!"

Et ces appels résonnaient dans mon cœur comme la plainte triste d'une tendre aïeule délaissée.

XII

VIEUX DOCTEUR, JEUNE DOCTEUR

Le temps qui, dans sa course inéluctable, marque d'un rythme fatal les beaux comme les mauvais jours, avait passé sur ma douleur sans en atténuer l'amertume.

Déjà un an s'était écoulé depuis l'entrée de Bella au couvent, lorsque j'appris qu'elle allait prononcer ses vœux et que son incomparable chevelure allait être profanée par des ciseaux sacrilèges.

C'était l'effondrement de mes dernières espérances, et une affreuse révolte gronda dans mon cœur.

Dieu et la Vierge étaient donc restés sourds à mes prières et à mes supplications. Eh quoi! tous ces enseignements sur l'efficacité prétendue irrésistible de la prière dont on avait berné mon enfance étaient donc mensonge, fausseté et duperie?

Tous les jours, depuis des mois, je demandais à Dieu et à la Vierge de me donner un ange pour me guider dans la vie et Dieu me refusait cette grâce.

Ma foi en ressentit une atteinte mortelle qui l'ébranla à jamais. Je cessai de prier et je me plongeai dans la lecture des livres les plus perfides.

Le Ciel et Bella m'avaient abandonné, et maintenant je sentais en moi comme une fureur de me venger et du Ciel et de Bella, en devenant méchant, débauché et en me livrant avec frénésie au démon du mal.

Mais croyez moi, cher ami, du moins mon humble expérience semble le prouver: quand on a apporté au berceau des instincts et des goûts d'honnête homme, on ne s'improvise point facilement débauché et libertin.

Je voulus essayer de tous ces paradis artificiels, de tous ces faux plaisirs, qui entraînent et enivrent un temps la folle jeunesse. Hélas! ce furent autant de désenchantements.

Je n'étais qu'un enfant et déjà j'aurais pu m'écrier, avec Salomon, vieux et désabusé:

"Vanité des vanités, tout n'est que vanité!"

En vain, je recherchai dans les vapeurs de l'ivresse alcoolique un dérivatif à mes maux. Je n'y trouvai que rancœurs, dégoûts et mépris pour cette passion qui avilit l'homme et le ravale au niveau de la brute. Bientôt, j'en vins à ne pouvoir même supporter la vue des malheureux voués à ce vice infâme et dont la seule haleine me causait des nausées.

Et puis, dois-je vous l'avouer, sous le coup de la même folie, je me laissai entraîner avec d'autres compagnons à faire la triste expérience de ces cavernes de débauche dites "maisons de plaisir". Là encore, je fus cruellement déçu. Pitié et dégoût fu-

rent les seuls sentiments que j'éprouvai en ces lieux sordides. Oui, quand j'entrevis ces pauvres filles, presque toutes jeunes, quelques-unes même agréables de figure, mais toutes également vicieuses et dépravées, je fus profondément attristé. L'une d'elles, me sembla-t-il, avait des traits de ressemblance avec ma Bella et je me sentis, malgré tout, attiré vers elle. Mais quelle déception, là encore, quand j'entendis cette voix éraillée et canaille me parler, quand je vis cette bouche rose et pourtant jolie, s'entr'ouvrir pour laisser échapper les propos les plus sales et les plus communs? Mais ce fut surtout quand elle se mit à étaler devant moi le cynisme de son débraillé et de son impudeur effrontée que je fus le plus dégoûté. Je fus saisi de véritables haut-le-cœur et je m'éloignai profondément écœuré et honteux de ce sinistre lupanar, sans plus m'occuper des quolibets et des sourires de mes compagnons.

Et rentré dans ma chambre d'étudiant, mon premier mouvement fut de me jeter à genoux. Malheureusement, au lieu d'aller implorer mon pardon aux pieds du Christ comme un chrétien repentant, ce fut devant l'image de Bella que j'allai me prosterner. Elle était là en permanence sur ma table de travail l'image de celle que je ne pouvais me guérir d'aimer et ce fut devant elle que, longuement je pleurai, lui demandant pardon, honteux, humilié. A cette heure, je me sentais indigne d'elle. J'avais profané mon cœur et je n'avais plus même le droit de l'aimer. Oui, bien longtemps, cette nuit-là, je pleurai amèrement à ses pieds.

Et bientôt donc je ne trouvais plus d'autre refuge que dans mes livres. Alors, je me livrai avec frénésie à mes études, fouillant les bibliothèques, recherchant avec avidité les vieux bouquins qui avaient quelques relations avec la médecine. Je dévorais tout : les revues, les journaux et tous les ouvrages modernes qui me tombaient sous la main.

Je passais mes jours aux cours, à l'amphithéâtre ou au laboratoire et mes veillées dans les livres. Vraiment en étais-je rendu à admettre que les théories de mon ami Félix seraient la véritable source du bonheur ?

Nous étudions alors la "Matière médicale". Mais comme les notes de mon professeur ne satisfaisaient pas mon insatiable curiosité et mon pressant besoin de tout connaître, de tout approfondir, je faisais mille recherches supplémentaires, allant même jusqu'à expérimenter sur moi-même les effets physiologiques de certaines substances.

Nous en étions alors à l'étude de cette plante aux pernicious effets, le "*cannabis indica*" et j'avais lu et relu dans les livres et les romans ses effets étranges. J'y avais appris, entre autres choses, — était-ce fiction, était-ce réalité ? — qu'elle jouit de la propriété de déterminer chez certains sujets une ivresse des plus agréable, provoquant même un délire doux, des rêves extatiques qui font pour un temps les délices de ses habitués.

J'y avais lu encore qu'elle a parfois la spécialité de reproduire, pendant le sommeil, les rêves que l'imagination se plaît à inventer à l'état de veille. Je voulus expérimenter ces effets magiques. Hélas,

ce n'était que trop réel et j'étais un de ces êtres chez qui cette cannabinacée produisait ce phénomène merveilleux autant que délétère.

Les premières expériences me procurèrent les délices les plus inattendues, et je m'empressai de les renouveler pour bien me rendre compte qu'elles n'étaient pas l'effet du hasard. Et, à chaque fois, les mêmes rêves féériques que mon imagination s'ingéniait à inventer, avant de me livrer à ce sommeil enchanteur, se reproduisaient fidèles et paradisiaques.

Dans les premiers temps, le réveil était presque normal, suivi seulement d'une lourdeur de tête et d'une sorte de nostalgie de ces rêves divins qui engendrait bientôt une soif ardente de recommencement.

Quelquefois même, ce sommeil semblait l'agent provocateur d'une légère excitation où mon ardeur aux travaux intellectuels était décuplée. Est-il besoin de vous confesser le sujet de mes rêves ?

Tout ce que mon imagination de malade pouvait concevoir passait dans ces fictions. C'était une féerie continue où Bella m'apparaissait plus belle que le jour et, ô bonheur ineffable, follement amoureuse de moi, elle m'aimait, je l'adorais et nous vivions dans un paradis de délices.... Tous les rêves de mon enfance et de ma jeunesse se concrétisaient mille fois plus beaux, mille fois plus grands que je n'avais osé l'espérer. Comme si j'avais été muni d'une baguette de fée, il me suffisait de formuler un désir pour qu'à l'instant même il se réalisât. J'étais riche, puissant, adoré et je n'étais que l'esclave de Bella, mille fois

plus puissante, mille fois plus idolâtrée. Toute la terre était à ses pieds et l'adorait. Elle vivait sur un trône de diamants, toute vêtue d'or, de pierres et des tissus les plus rares. C'était une véritable épopée des contes des "Mille et une nuits" et j'avais toutes les richesses d'un Ali-Baba.

D'autres fois, mon imagination créait d'autres fictions où je me complaisais à me voir soumis à toutes sortes de supplices et d'humiliations pour le plaisir de ma bien-aimée. Et, dans ces tortures et ces humiliations auxquelles je me soumettais volontairement, je trouvais encore des jouissances infinies parce que j'avais l'illusion de les souffrir pour mon idole.

Au début, ma volonté avait conservé un certain contrôle sur mon imagination et il était bien rare que je me livrasse à cette ivresse lyrique plus qu'une ou deux fois par semaine. Et puis, quand vint l'épreuve du doctorat, j'eus pendant plusieurs semaines encore assez d'énergie pour couper court à ces pratiques dont je savais trop bien les effets pernicieux et pour ma santé physique et pour ma santé intellectuelle. Un moment, je crus même être guéri de cette dangereuse passion.

J'avais été admis à la pratique de la médecine et il s'agissait maintenant de m'établir, problème toujours angoissant pour un jeune médecin. Et quelle responsabilité! J'allais avoir la vie de mes semblables entre les mains, et je n'aurais pas trop de toute la lucidité de mon intelligence pour remplir fidèlement mes nouveaux devoirs.

Un vieux médecin, qui avait connu autrefois ma

famille, m'avait fait inviter à aller le voir pour causer d'affaires. Il désirait me céder sa clientèle, vague souvenir d'une vogue déjà lointaine et jadis méritée, ainsi que son vieil arsenal de drogues, d'instruments démodés et de bouquins jaunis, recueils des travaux de nos vieux maîtres.

Je me rendis donc à son appel.

Il pratiquait, ou plutôt il avait pratiqué, dans une paroisse non loin de Québec et demeurait dans une jolie maison un peu isolée du village, dans un endroit vraiment idéal et qui dénotait bien chez ce vieux praticien un fond de poésie et d'amour de la belle nature développé à un haut degré.

Ce fut un vieil habitant du lieu, exerçant dans les mortes saisons le métier de charretier, qui m'amena de la gare chez le docteur Laurendeau. C'était un de ces bons vieux bavards, tout plein de bonhomie. Dès qu'il sut qui j'étais, il n'eut rien de plus pressé que de me faire le panégyrique de celui que je me proposais de remplacer.

A peine fûmes-nous montés dans son modeste quatre-roues qu'il me dit, après avoir gourmandé, oh! très paternellement, "Fannie" qui, sans s'émouvoir, prit son petit train de route:

—Vous êtes le jeune docteur, pas?

—Oui, fis-je de la tête, tout en allumant ma pipe.

—Vous venez pour remplacer notre bon vieux docteur?

—Peut-être, si on s'arrange.

—Ah! vous savez, il casse sans bon sens depuis quelque temps. On le voit diminuer tous les jours, le cher homme. C'est ben de valeur, allez! Un si

bon docteur! Dire qu'il peut "seurement" pas se réchapper, lui qui en a réchappé tant d'autres!

—Il est vraiment si bas?

—Ben oui! Puis c'est pas pour vous insulter, monsieur le docteur, je pense ben que vous êtes ben savant vous étou, mais fallait aller ben loin pour en trouver un pareil par icitte. On venait le "cri" de vingt lieues à la ronde. Ça ben été son malheur, allez? Pauvre homme! Faut pas croire qu'il ne s'est pas "maganné" dans ces voyages-là.

"Quand on pense que le voilà quasiment fini. Ah! si vous l'aviez seurement connu il y a cinq ou six ans, c'est là que vous auriez vu un bel homme, ben planté, pis l'air monsieur! On aurait dit un vrai député, quoi!

—Il y a des députés qui n'en ont pas à vendre, père, dis-je, pour prendre part à la conversation.

Mais le vieux, sans paraître tenir compte de mon observation, continua:

—Beau chanteux. C'était une fête quand il montait à la "palette" les jours de cérémonie. Puis, dame, beau danseur étou! Il aimait le plaisir comme pas un, p'tête ben un p'tit brin trop, au dire des gens d'église. Aussi le bon Dieu lui fait ben faire un p'tit bout de purgatoire, à c't'heure.

"C'est pas tout, il était, à part ça un bel orateur. On n'oubliait pas de le faire parler, à la Saint-Jean-Baptiste. Heu! il y en a ben qui se présentent, qui sont pas capables d'en faire autant! Aussi on aurait ben voulu en faire notre "membre". Je sais pas pourquoi, mais il ne voulut jamais se résoudre à se

présenter. Oh! ç'aurait fait un fier beau membre, certain, monsieur le docteur!

Tout en l'écoutant, je jouissais du magnifique panorama qui se déroulait le long du chemin que nous parcourions. La gare était à plus d'un mille du fleuve et nous descendions une route qui, passant d'abord au milieu de riches prairies, traversait ensuite une sucrerie fraîche et ombreuse, couvrant tout un coteau. Débouchant de la sucrerie, nous avions maintenant une vue superbe sur le village et sur le fleuve dans lequel la route, se terminant par une brusque descente, avait l'air d'aller nous jeter.

—Allons, le père, dis-je en badinant, allez-vous me jeter à la mer, maintenant?

—Pas de danger, monsieur le docteur, on est ben trop poli pour ça, par icitte. Puis on a ben trop besoin de vous, fit-il en découvrant les quelques dents noircies par le tabac qui servaient à retenir son vieux bougon de pipe.

La route tombait à pic dans le chemin du bord de l'eau, et nous tournâmes à dia.

—Pour en revenir à nos moutons, continua mon vieux narrateur, je disais donc qu'il n'avait jamais voulu se décider à être membre. Tout ce qu'on lui reprochait c'était, comme de raison, d'être un p'tit peu faraud pour les criatures. Mais, mon Dieu, y'en a-t-il qui sont sans défaut, dans ce bas monde?

—Bah! c'est pas un défaut ça, le père, d'aimer les criatures.

—Dame, je le trouve pas, moi non plus. Mais on n'est pas tous faits pareils dans le monde, vous sa-

vez. M'a dire comme on dit: le bon Dieu en fait de toutes sortes.

“Mais à part ça, quel grand cœur, monsieur, quel homme charitable! Ç'avait rien à lui. Ça pouvait tout donner jusqu'à sa queue de chemise, sauf vot' respect. Par exemple, fallait pas lui piler sur les orteils ben des fois. Il était prompt comme la grêle, puis avec ça, capable, monsieur! Ah oui, un mortel homme, certain, ben “tough” à accoter et vif comme un taon. Après ça, pas de rancune pour cinq sous. Et pas plus fier que moé. Il jouait la petite partie de cartes avec tout le monde et changeait de chevaux sans cérémonie avec n'importe quel habitant qui ne se gênait pas de l'attraper plus souvent qu'au besoin.

“Puis, quand il s'en apercevait:

“Ah mon crapaud! qu'il disait, tu m'as mis les mouches hein! Ben souvent le maquignon répondait effrontément:

—Chacun son tour, monsieur le docteur, à mettre les mouches. Pis il y a pas de soin, vous reprendrez ça sur un autre.”

—Wouoh! interrompit tout à coup mon intarissable raconteur, c'est icitte qu'il reste, fit-il en arrêtant son quatre-roues sous les magnifiques érables qui bordaient le chemin devant une maison de belle apparence, reconnaissable par le pilon traditionnel dont les quelques traces de bronze, respectées par le temps, luisaient au soleil comme des taches de rouille.

Ce fut sa femme, une vieille dame à l'air bon et distingué, qui vint m'ouvrir. J'étais attendu et elle

m'introduisit immédiatement dans une grande pièce à gauche de l'entrée et qui avait dû servir autrefois de cabinet de consultation. Maintenant c'était là où se tenait, durant le jour, le vieux docteur invalide.

C'était une grande chambre donnant sur la route, bien éclairée par deux larges fenêtres et très sobrement meublée d'un fauteuil, occupé par le docteur, d'un sofa et de quelques chaises. Au centre, une table sur laquelle voisinaient avec deux volumes complets de "L'Opinion publique", quelques revues et tout un attirail de fumeur. Au fond, dans un coin, un petit pupitre sur lequel étaient soigneusement rangés des papiers et un vieux livre de comptabilité.

Sur un pan de mur, faisant face à l'entrée, deux portraits au crayon, l'un représentant madame Docteur il y a vingt ans, et l'autre son époux vers la même époque.

Vraiment mon vieux bavard ne m'avait pas trompé. Si j'en jugeais par ce portrait, il avait dû être en effet un fort bel homme, "bien planté", aux traits fiers et nobles. Et j'eus bien de la misère à me convaincre qu'il était la fidèle reproduction de ce valétudinaire que je voyais devant moi, affalé dans son fauteuil.

Sur sa photographie au regard vif et rieur il ne portait qu'une moustache en croc qui lui donnait un air fier et vainqueur. Maintenant son visage amaigri et d'un jaune de vieil ivoire était envahi par une longue barbe grisonnante.

Entre les fenêtres, étaient pendus quelques cadres: une scène maritime, un brick courant dans la tem-

pête, et des gravures bon marché représentant Trousseau, Jenner, Ambroise Paré.

Puis à droite, couvrant presque tout un pan, des tablettes en bois, recouvertes par un rideau de cretonne. Une partie de ces tablettes étaient occupées par des vieux livres à la reliure fatiguée, à la tranche jaunie par l'usure. Sur les rayons inférieurs étaient rangés des flacons en verre bleu, brun ou blanc, tous étiquetés et pour la plupart à peu près vides. On y voyait encore quelques rares bouteilles contenant des pilules, quelques instruments désuets et vieillots ainsi qu'une petite balance de cuivre bien frottée.

Il régnait naturellement dans l'appartement cette odeur d'iodures et d'acide phénique inséparable de toute demeure de médecin de campagne.

Mon vieux confrère était enveloppé dans une ample robe de chambre grise et sa tête s'enfonçait dans un smoking en velours brodé.

A mon entrée, il fit mine de vouloir se lever, puis, me tendant la main, sans attendre que sa femme m'annonçât, il me dit d'un air accueillant et en me tutoyant :

—Tiens! tiens! c'est toi le petit docteur?

Il avait une belle voix douce et musicale, parlait vite, par petites phrases, hachées, courtes, brisées, incomplètes, où les mots semblaient rebondir et faire écho.

—Excuse, excuse.... Pas vaillant, pas vaillant, le vieux docteur... Approche, approche. Assis là tout près, que je te voie. Ma vue, pas fameuse, pas fameuse. Un beau gars, un beau gars, je crois. Un peu

fluet, un peu fluet, fit-il en me dévisageant à travers son lorgnon qu'il venait d'ajuster.

Je n'avais ni le temps, ni l'occasion de placer un mot.

—Bien chanceux, toi, bien chanceux, t'es jeune, toi t'es jeune! Du talent, à ce qu'on dit, du talent. Cré mille chiens! en voilà une idée, te mettre docteur. Chétif métier, va, chétif métier. Meurt pas riche, pas riche. Tout de même, en faut, en faut. Puis quelquefois, tu sais, il y a du bon, il y a du bon.

Un instant il sembla s'arrêter pour reprendre haleine, puis il reprit songeur:

—Oui, oui! regarde mon cher. Souvent devant cette fenêtre, depuis que je ne peux plus sortir, je regarde défiler, le dimanche, avant ou après la messe, les gens de ma paroisse. Et ça me fait du bien de les revoir tous ces gens à qui j'ai pu rendre quelque service. C'est la joie de ma vieillesse de pouvoir me dire: "Tiens, ce beau gars-là, père de trois ou quatre marmots, c'est moi qui l'ai mis au monde. Cette belle fille, l'orgueil de ses parents, je l'ai sauvée, tout enfant, d'une broncho-pneumonie. Cette mère d'une nombreuse famille, que je vois au milieu de ces grands garçons, je l'ai rappelée des portes du tombeau alors que toute sa famille était en bas âge." Ah oui! ça fait du bien, ça fait du bien. Ça paie un peu de s'être dévoué. Et s'il ne nous reste pas grand argent à la fin d'une vie comme la nôtre, Dieu merci, c'est un grand contentement de pouvoir se dire qu'on a fait quelque bien et que tant de familles nous doivent un peu de bonheur."

Il causa ainsi pendant plus d'une heure. Et j'a-

vais à peine le temps de répondre oui ou non aux quelques questions qu'il me posait. Il voulut encore me donner des conseils très sages, me faisant profiter de sa longue expérience des hommes et des choses de notre profession :

—Reçois, me dit-il, le blâme et la louange avec la même égalité d'esprit, estimant que l'un et l'autre sont le plus souvent également faux. Si on te fait des louanges, méfie-toi; ce n'est pas toujours à cause de l'admiration qu'on a pour toi, mais bien souvent dans le but de te flatter et pour acquérir tes bonnes grâces, espérant que ces flatteries tiendront lieu de monnaie.

“Si un de tes clients vient te dire du mal d'un confrère, ne compte plus sur lui; il est à la veille de te laisser pour aller requérir les services de celui qu'il dénigre aujourd'hui. Ne compte pas trop sur la reconnaissance de ceux à qui tu prodigues tes soins. Un trop grand nombre seront beaucoup plus enclins à attribuer leur guérison à quelque intervention miraculeuse du curé ou de quelques saints thaumaturges qu'à ton dévouement et à ta science. D'un autre côté, prépare-toi à assumer tout le blâme si, malgré tes efforts, les choses tournent mal. Aussi je devrais te dire — ce que je n'ai pas toujours pratiqué — fais-toi payer en argent et non pas en vaines protestations d'amitié et de reconnaissance. Des gens pour qui tu te seras prodigué, de toutes façons, pendant des années, te tourneront le dos à la première occasion et sous le prétexte le plus futile.

“Ne te fais pas trop d'amis. C'est chose si fragile. Et surtout méfie-toi de ces faux amis qui ne sont

bien souvent que des gens en quête de consultations gratuites. Enfin ne compte jamais sur ton seul titre d'ami pour acquérir ou conserver un client.

"Si tu ne veux pas trop souffrir, essaie de bannir toute sensibilité de ton cœur. Ne t'attache pas à tes malades. Ah, si tu pouvais en venir à les soigner comme un mécanicien traite une machine, ce serait peut-être bien l'idéal. Car tel malade auquel tu te seras le plus dévoué et que tu voulais tant sauver, t'échappera. Telle famille, où, pourtant, tu auras déployé des prodiges de dévouement, te délaissera et ne te tiendra compte que de tes insuccès.

"Surtout, oh ! surtout, entoure ton cœur d'une triple cuirasse d'airain, si tu ne veux pleurer trop souvent, car tu côtoieras tant de douleurs, tant de misères."

En me disant cela, le pauvre vieillard était tout ému et je vis sur ses joues rouler deux grosses larmes.

Mais, surmontant bien vite cette minute de profonde sensibilité, sa bonne nature joviale reprit le dessus.

Enfin, on parla d'affaires. Il m'avoua que dans les bonnes années, il avait fait jusqu'à huit cents piastres, mais que, bon an mal an, il faisait six cents.

J'achetai donc à fort bon compte sa clientèle et toutes ces vieilles reliques dont il n'avait plus que faire. Et je me fixai auprès de lui.

Mon début fut celui de tous les jeunes médecins de campagne où des journées très occupées succèdent à d'autres trop tranquilles. Comme bien d'autres, j'eus, un temps, la pratique de tous les éclopés

des environs: cancéreux, tuberculeux, névropathes, dyspeptiques et, que sais-je, éternels chercheurs d'une guérison insaisissable, pauvres épaves humaines, ballottées d'une officine de médecin à l'autre et qui venaient s'échouer chez moi avec le vague espoir que peut-être j'étais doué d'un don mystérieux ou bien que ma science plus jeune saurait trouver le remède à leurs maux.

*
* *

Quand je me vis enfin définitivement établi, je voulus me refaire un foyer. Les miens avaient continué là-bas, sur la terre d'exil, leur rude vie d'épreuves. Trois de mes sœurs étaient mortes de phtisie. Trois autres s'y étaient mariées. Marianne avait choisi le chemin du cloître. Et mon père, ruiné par le travail et le chagrin, n'était plus qu'une épave humaine que consolait de leur mieux les deux dernières, Alice et Georgette. Je leur demandai donc de venir demeurer avec moi.

Ils acceptèrent avec joie. Avant de s'installer chez moi, mon père voulut aller revoir son clocher natal, dans la belle paroisse de L'Islet. Hélas, il en revint profondément attristé. Il avait revu sa terre, mais en quel état! grand Dieu! Des pièces entières avaient repoussé en bois debout. Les bâtiments s'effondraient. Et le pauvre vieux, le soir à son retour, pleurait en me racontant tout cela. Il me donna ensuite instruction de vendre la terre, chose qu'il avait toujours refusé de faire jusque là.

—Oui, vends-la, disait-il, mais tâche que ce soit à un vrai cultivateur au moins, qui saura la remettre

en état de culture. Ah, c'est trop triste, Alfred, de voir une si bonne terre magannée comme ça. Tu sais, Ti-Fred, quand on a eu une bonne bête, un cheval vigoureux ou un chien fidèle, qui nous a donné un bon service, tu sais que ça fait de la peine de la voir maltraitée sur ses vieux jours. Eh bien! ça me fait la même chose pour ma terre qui s'est toujours montrée si bonne, si serviable pour tous les Giroir.

Malgré tous mes efforts pour lui rendre la vie agréable, mon père ne pouvait s'acclimater à notre nouvelle paroisse. Il ne s'adonnait pas avec les vieux de l'endroit qui ne savaient que lui parler de gens qu'il ne connaissait pas. Comme presque tous les vieillards, il était chauvin, et tout ce qui n'avait pas touché à L'Islet, pour lui, ne valait pas grand' chose. D'où parfois des chicanes avec ses nouveaux amis.

D'ailleurs, il s'ennuyait chez moi, à ne rien faire.

—Marie-toi donc, Alfred, me disait-il souvent. Une maison sans enfants, tu sais bien que c'est pas "restable".

Et lui qui avait tant désiré revenir au pays, il semblait y vivre maintenant comme un déraciné.

Il parlait souvent des enfants de mes sœurs et sans cesse de ses amis et des choses de L'Islet: les gens de L'Islet cultivaient de telle et telle façon et c'était la meilleure. Les prunes bleues des vergers de L'Islet avaient une saveur à nulle autre pareille. Les pêches à anguilles de L'Islet prenaient, à elles seules, plus de poissons que toutes celles de la province ensemble. L'ancien curé de L'Islet était le

plus grand prédicateur qu'il eût jamais entendu et nul prêtre ne pouvait prétendre rivaliser avec lui dans l'art de chanter la grand'messe. De plus, il était tellement généreux que les gens payaient leur dîme seulement quand ça leur adonnait. Nulle paroisse n'avait produit autant d'hommes distingués que L'Islet. Enfin, il n'osait pas dire que les femmes de L'Islet étaient les plus belles de toutes, mais assurément il le pensait.

Je crus donc que je lui ferais une grande joie si je lui procurais l'avantage d'aller y finir ses jours. Je lui offris une maisonnette près de l'église où il accepta avec reconnaissance d'aller demeurer en compagnie d'une de mes sœurs.

Mais il ne jouit que peu de temps de son bonheur, tant il est vrai de dire qu'il suffit de commencer à être bien pour qu'il faille partir. Quelques mois plus tard, une pneumonie l'emportait. Mais plus heureux que ma mère, il eut du moins la suprême consolation d'aller dormir son dernier sommeil dans le champ de repos des ancêtres, à l'ombre du clocher qui avait carillonné son baptême.

XIII

UNE VOISINE TROUBLANTE

Dans le voisinage de ma nouvelle demeure, vivait une intéressante famille composée du père, Alphonse Francœur, de la mère et d'une délicieuse enfant de

vingt ans, également bien pourvue de qualités et de défauts, répondant au joli nom de Mamie.

Le père Alphonse Francœur était un charpentier habile qui avait fait à Chicago une petite fortune dans la construction. Et il était revenu la manger tranquillement au pays. C'était un brave homme sans instruction ni prétention mais qui ne manquait pas d'un certain vernis naturel et qui était surtout doué d'un remarquable gros bon sens. Il causait agréablement et, comme il avait beaucoup voyagé, avait même assisté à la naissance de la ville de Chicago, il était fort intéressant.

Parti garçon de son village, il y était revenu marié et père d'une gentille fillette.

Sa femme, une grosse courtaude, ni belle ni laide, était aussi bonne qu'elle était stupide et sans éducation. Comme elle avait demeuré longtemps à Chicago, elle en avait rapporté un langage affreux, exécrationnel mélange de termes anglais métissés de français et vice versa.

Les malins racontaient sur son compte l'anecdote suivante :

Un jour qu'elle désirait s'acheter une paire de caoutchoucs, elle entre dans un magasin et demande au commis: "I want some claks". Ce dernier, un canadien-français, lui répond dans sa langue: "Qu'est-ce que vous désirez, madame?" Alors, celle-ci de traduire: "Je veux des "rubbers".

Ce qui frappait surtout dans cette famille, c'était cette inexplicable disparité entre les parents et leur enfant.

Mamie Francœur n'avait rien, tant au point de

vue physique qu'au point de vue moral, ni de son père, ni surtout de sa mère. Car autant l'une était grotesque, autant l'autre était fine et distinguée. A tel point que les gens en étaient venus à la conclusion qu'elle ne devait pas être leur fille. Et, là-dessus, l'opinion publique avait bien vite bâti un roman dans lequel Mamie n'était autre que l'enfant de quelque grande dame, comtesse ou marquise, qui, pour cacher une faute, l'avait confiée à ces honnêtes ouvriers qui l'avaient adoptée.

Dans tous les cas, rien n'était si charmant que cette jeune fille. De toute sa personne, depuis l'extrémité dorée de ses boucles ondulantes jusqu'à la fine pointe de ses souliers, se dégageait un charme captivant. Sa démarche cependant n'avait rien de ce qu'on appelle, en style de roman, une démarche de reine. Mais il y avait une telle harmonie, une grâce si exquise, si naturelle, dans tous ses mouvements, qu'elle captivait tout le monde par l'ensemble charmant de sa délicieuse apparence. C'était une blonde aux cheveux dorés, aux yeux d'un bleu profond et d'une vivacité remarquable qui donnaient à toute sa physionomie une expression extraordinairement frappante.

Elle était d'une taille plutôt menue, mais si bien tournée, si harmonieusement dessinée, qu'on pouvait dire que ce qu'elle perdait en élégance elle le gagnait en mignardise. Elle était en effet mignonne dans toute la force du terme.

Petites mains de fée, pieds de Cendrillon finement attachés, bras et jambes comme travaillés au tour par

un artiste dans un bloc de marbre, bref, elle avait tout pour plaire.

Mais la nature, cette grande capricieuse, qui l'avait comblée de toutes les qualités physiques, semblait avoir été pour elle plutôt avare des qualités morales.

On pourrait dire que Mamie était le plus heureux mélange de qualités et de défauts qui se puisse concevoir. Et vraiment, je ne sais trop si ces derniers n'étaient pas en majorité. Mais elle avait le don de nous les faire aimer; aussi, les adorateurs ne lui manquaient pas, bien qu'un flirt éhonté les fit tour à tour se bousculer à ses pieds.

Dès l'arrivée de mes sœurs, elle s'était liée d'amitié avec Georgette, la plus jeune. Et comme le père Francœur ne me déplaisait pas, nos deux familles n'en firent bientôt plus qu'une.

Parmi ce fouillis des défauts et des qualités de Mamie, j'eus cependant la joie de découvrir une vertu rare qui me la rendit immédiatement des plus sympathique. En effet, cette jeune personne était douée d'un cœur excessivement accessible à la pitié. Elle ne pouvait voir pleurer ni souffrir sans que toute sa petite âme n'en fût ébranlée.

Qui s'occupe, par exemple, des accidents journaliers racontés à pleines pages par les grands quotidiens, eh bien, Mamie — et cela démontre bien sa sensibilité — s'en préoccupait jusqu'au point de partager douloureusement les chagrins et les misères de tous ces indifférents que le sort atteint.

Aussi, quand Georgette lui eut raconté les malheurs de ma famille, quand elle lui eut dévoilé, sous le sceau du secret bien entendu, les tristesses de

mon cœur, Mamie voulut se faire mon amie et ma consolatrice.

Elle était musicienne née. Comme la plupart des jeunes filles de son rang, elle avait pris des leçons, si on peut appeler ainsi les nombreuses séances passées dans la salle de musique à faire le désespoir de la bonne religieuse chargée de lui enseigner le piano. Sous prétexte de lui faire acquérir des mérites pour le ciel, il n'était pas de misères ni de malices que Mamie n'inventait pour taquiner la pauvre sœur dont la patience venait quelquefois à se lasser. Celle-ci essayait bien alors de sévir, mais le plus souvent cela ne faisait qu'empirer les choses. Un jour que Mamie lui avait fait un de ses coups pendables, la bonne sœur, n'en pouvant plus, s'était mise à pleurer. Ce fut magique. Le petit cœur de Mamie creva. Et se jetant à genoux, elle demanda pardon et promit de s'amender, mais, bien entendu, n'en fit absolument rien.

Ses compagnes n'étaient pas à l'abri de ses espiègleries. Une de ses taquineries préférées c'était de voler aux grandes, les diplômées en musique s'il vous plaît, leurs plus beaux morceaux. Je dis voler leurs morceaux par manière de parler, car elle ne leur ravissait en réalité que leur gloire.

En effet, quand ces demoiselles, au prix de grands efforts et de nombreuses pratiques, avaient réussi à apprendre un morceau de maître et à le jouer convenablement, il leur arrivait souvent de voir Mamie, au moment le plus inattendu, se placer au piano et leur jouer, par cœur, avec un brio qui les faisait crier de

dépit, le chef-d'œuvre qu'elles avaient mis parfois des mois à apprendre. Car il lui suffisait d'entendre jouer quelque chose deux ou trois fois pour qu'immédiatement elle put l'exécuter parfaitement.

Elle était de plus douée d'une voix très agréable. Elle connaissait une infinité de chansonnettes qu'elle rendait avec un charme rare et une bonne obligeance plus rare encore. On aurait dit que chanter lui était aussi naturel que parler et taquiner.

A part cela, Mamie était habile à tous les sports, et d'une ardeur qui atteignait presque la violence. Au tennis, au croquet, elle devenait querelleuse et intraitable, soulevant, à tout propos, des discussions acerbes allant parfois jusqu'aux larmes. Et elle ne pouvait subir la défaite sans s'irriter.

Durant les longues soirées de l'hiver, le whist fut, avec la musique, notre passe-temps favori. J'étais son partenaire attitré. Elle mettait à ce jeu la même ardeur qu'à tout ce qu'elle faisait. Quelquefois, il m'arrivait de vouloir lui faire des remarques sur ce que je considérais comme des erreurs de sa part. Mais jamais je ne pouvais lui faire admettre qu'elle s'était trompée. Elle se fâchait aussitôt et, persifleuse, m'accablait de sa verve sarcastique.

—Ah oui! pour vous, docteur, je suis un monstre, je le sais. Je ne puis rien faire de bien, ni au goût de monsieur, qui voudrait tout le monde parfait comme lui. Je joue comme je peux. Je ne suis pas savante comme monsieur le docteur, moi, je ne devine pas d'un coup d'œil tout ce qu'il y a dans le corps et dans le jeu des autres.

Alors très souvent elle jetait avec éclat ses cartes

sur la table et se retirait boudeuse. Puis cinq minutes après, je lui demandais une chanson et, sans plus de rancune, elle courait se mettre au piano.

Malgré tous ses défauts je me sentais attiré vers elle et peut-être me serais-je laissé entraîner à l'aimer si j'avais pu éloigner le souvenir de Bella.

Et puis je considérais comme une trahison d'offrir à cette jeune fille un cœur encore rempli de l'image de l'autre. De plus, cela répugnait à mon orgueil d'homme de songer que la pitié était peut-être l'unique mobile qui poussait Mamie dans mes bras.

Vers la fin de l'hiver, son caractère sembla se modifier. Elle paraissait triste, distraite et rêveuse. Je ne l'avais jamais connue ainsi. Elle s'inquiétait quand j'étais en ville et s'enquérail auprès de ma sœur si je n'étais pas allé voir "ma blonde". Elle avait encore de ces fougueuses colères mais qui se résolvaient le plus souvent maintenant en crises de larmes.

En même temps, elle devenait plus sérieuse, plus douce et plus affectueuse. On aurait dit qu'elle s'épurait au contact de quelque souffrance cachée. Elle renvoya même tous ses flirts. Ses yeux perdaient peu à peu de leur éclat, ses joues de leur fraîcheur. En un mot, sa santé semblait sérieusement ébranlée. Ses parents s'en inquiétèrent et me consultèrent. Mais quand je lui parlai de l'ausculter, elle devint toute rouge, se fâcha et déclara qu'elle n'était pas malade et que je ne lui toucherais pas.

Cette conduite étrange me surprit. Puis soudain il se fit comme un jet de lumière dans mon esprit

et je crus comprendre que peut-être un malheur était arrivé et que cette jeune fille m'aimait.

Alors, sans même me demander si je refusais ou non un bonheur possible, je pris une résolution immédiate. Le soir même, je dis au père Francoeur :

— Votre fille a besoin d'un changement d'air. Faites un voyage. Partez au plus tôt pour la Floride.

La veille de son départ nous allâmes passer la soirée avec elle. On aurait dit que ce soir-là elle avait voulu se montrer plus ravissante que jamais afin de se faire regretter davantage. Elle portait une délicieuse toilette de satin noir qui allait merveilleusement à son teint de blonde un peu pâle.

Durant la soirée, je lui demandai de chanter. Selon son habitude, elle ne se fit pas prier et, préluant sur le piano par des accords d'une excessive mélancolie, elle entama la romance : "Partir c'est mourir un peu".

Sa voix semblait plus douce et comme attendrie. On aurait dit une lointaine psalmodie. Un léger tremblement en rendait les accents encore plus touchants. Mais quand elle arriva à la reprise de cette strophe : "C'est mourir à ce qu'on aime", un sanglot déchirant étreignit sa gorge. Elle s'arrêta et courut se jeter dans les bras de sa mère en murmurant à travers ses larmes : "Oh ! maman, si je pouvais mourir !"

Bouleversés par cette scène, nous nous retirâmes bientôt. Mes sœurs l'embrassèrent affectueusement. Quand vint mon tour de lui faire mes adieux, j'hésitai un instant, puis je me penchai légèrement vers elle. Ses lèvres semblèrent également se porter en

avant. Il y eut encore entre nous un moment d'hésitation puis, frissonnants, nous échangeâmes notre premier baiser qui fut en même temps le dernier.

Ils passèrent trois mois en Floride. Puis ils revinrent visiter des amis à Chicago où Mamie rencontra celui qu'elle devait épouser deux mois plus tard.

Le départ de cette famille m'avait replongé dans un cruel isolement. Bientôt je m'aperçus que Mamie tenait dans ma vie une place plus grande que je n'avais osé le croire. A tout instant, je sentais combien elle me manquait. Je m'ennuyais jusque de ses scènes de colère.

C'est que, voyez-vous, j'éprouvais à l'admirer cette sorte de jouissance presque voluptueuse qui enivre l'artiste à la contemplation d'un objet d'art ou d'un tableau de maître.

Depuis plusieurs mois, j'avais eu, presque chaque jour, sous les yeux, cette petite merveille, et je venais de m'en trouver tout à coup privé. Je compris qu'il se produisait un nouveau vide dans ma vie qui me fit davantage regretter ma Bella.

De plus, la vogue de mes premiers mois de pratique était passée et bientôt l'ennui, l'inaction et mon éternel chagrin, vinrent de nouveau s'installer à mon logis.

* * *

Alors, ma passion pour la drogue, qui n'était qu'endormie, se réveilla, impérieuse, affolante. Et je m'y livrai sans réserve. Cela dura des semaines; semaines de rêves, que je faisais se succéder sans répit. Ce ne fut pas long avant que j'en ressentisse les

affreux résultats. J'essayai à peine de m'arrêter sur cette pente dangereuse et entraînante. D'ailleurs, à quoi aurais-je pu me raccrocher ? Ai-je besoin de vous répéter que tout ce qui aurait pu me retenir était éteint ou endormi en moi. Foi, prière, amour, tous ces appuis me manquaient en même temps ! Et comme un pauvre malheureux qui se sent impitoyablement emporté par une force surhumaine, je me laissai choir au fond de l'abîme.

Il me fallait désormais des doses énormes pour provoquer les effets désirés et cela me laissait au réveil abruti, hébété et presque sidéré. Dans les quelques soubresauts d'énergie que l'instinct de la conservation réussissait à faire renaître en moi, j'interrompais quelques jours cette horrible manie. Alors le sommeil me fuyait. J'étais en proie à un délire presque continuel et, si je cédaï enfin au sommeil, d'horribles cauchemars me poursuivaient où je voyais mille bêtes hideuses et dégoûtantes grouiller autour de mon chevet. De plus survint cette épidémie de fièvre où je dus me surmener outre mesure et où j'usai mes dernières forces.

En moins de trois ans, mon état physique était celui d'un vieillard arrivé à l'extrême limite de la sénilité. J'étais devenu le pauvre malheureux que vous voyez maintenant se débattre et lutter vainement pour essayer de sauver les quelques lambeaux de santé qui lui restent.

Voilà où m'a conduit cette drogue maudite. Elle a fait de moi un esclave, un détraqué, un cadavre, car je le sens trop bien, docteur, la consommation me guette ! Elle me tient déjà. Je sens sa main glacée

qui m'étreint et déjà déchire ma poitrine et fait, le soir, frissonner mes pauvres os.

—Réagir, réagir, ha! ha! ricana-t-il d'un air sinistre, je suis trop lâche. D'ailleurs, il n'en est plus temps. Trop tard. Je me sens condamné."

* * *

Ce fut en vain ce soir-là que j'essayai de le consoler, de lui redonner un peu de courage. Il était dans un état d'horrible mélancolie.

De bonne heure il prit congé. Avait-il quelques pressentiments? Hélas, je ne devais plus le revoir à mon foyer.

En effet, cette même nuit, je fus brusquement éveillé par un violent coup de sonnette, bientôt suivi d'un appel angoissé de la grosse voix brève du capitaine Bellarmin:

—Vite! docteur, vite! ça presse! Le petit docteur se meurt! Il vomit le sang à pleins bassins. Il était déjà blanc comme un drap quand je l'ai laissé. Vite! J'ai averti le curé qu'on le prendrait en passant.

A poste de cheval, nous nous élançâmes vers l'Anse-à-Gilles, par des chemins affreux, au risque de tout casser.

Quand nous arrivâmes, l'hémorragie semblait contrôlée. Mais le pauvre jeune homme était d'une faiblesse extrême et le danger n'en restait pas moins menaçant. Je le laissai donc avec le prêtre régler le plus gros de ses affaires de conscience. Car je savais trop bien combien plus il avait besoin des secours du Ciel que des quelques pauvres moyens dont la science humaine pouvait disposer pour lui.

D'avance je le savais condamné. Il n'avait que trop bien lui-même désigné la cause de son mal. A tout événement, je lui prescrivis le repos le plus complet et les quelques soins nécessaires à son état. Pendant plusieurs jours, de petites hémoptysies vinrent encore jeter l'alarme à son entourage; puis tout sembla rentrer dans l'ordre. Mais hélas, ce n'était qu'une accalmie. Il n'y avait plus à en douter, c'était bien la tuberculose dans sa forme la plus foudroyante, la consommation galopante qui le tenait.

Il n'était pas possible d'abuser plus longtemps de l'hospitalité du brave capitaine et de compromettre ainsi la santé de cette famille. Le docteur Giroir le comprit le premier et ce fut lui-même qui me demanda de lui trouver, au plus vite, une place dans un hôpital.

Je pensai immédiatement à cette maison où je savais qu'il retrouverait cette Bella qu'il avait tant aimée et qu'il n'avait pu, malgré toutes ses erreurs, réussir à oublier. Je pensai à son âme, sa pauvre âme, bien plus ulcérée que véritablement gâtée. Il me sembla que la Providence m'inspirait là le moyen de ramener à Elle cette pauvre brebis égarée.

Je savais que, si je réussissais à le faire admettre dans cet hôpital, cet ange qui avait eu autrefois une si grande influence sur lui, ne manquerait pas, par sa douceur, sa bonté et peut-être encore par cette emprise qu'une femme qui a su, une fois, dominer un homme, ne laisse pas de conserver en dépit du temps et des événements, de le ramener dans le chemin du Ciel.

Quelques jours plus tard, avec d'infinies précau-

tions, tel un vase brisé, j'allai reconduire mon pauvre ami à l'hôpital.

Après m'avoir remercié d'un regard chargé de larmes, bien plus qu'avec des paroles, il me fit promettre d'aller le voir, et lui-même me promit de me donner de ses nouvelles aussitôt que son état de santé le lui permettrait.

XIV

LA TERRE SE VENGE

Hôpital Saint-Antoine, 10 novembre, 1904.

Mon cher bienfaiteur et ami,

On vient d'ajouter à mon régime l'usage modéré de l'encre et de la plume. Et mon premier soin est d'en user pour venir vous remercier, vous et votre noble épouse, pour toutes les bontés que vous avez eues pour moi depuis que j'ai eu le bonheur de vous connaître.

Les termes me manquent pour vous dire quelle grande somme de bonheur vous avez apportée dans la misérable vie du pauvre malheureux que j'étais lors de notre première rencontre.

L'ultime bienfait, celui de m'avoir trouvé ce refuge où s'éteindront paisiblement mes derniers jours, mérite une reconnaissance dont je me sens impuissant à m'acquitter. Tout ce que je puis vous dire c'est que je vous remercie avec toute la ferveur de mon cœur.

Je vous parlerai peu de ma santé. C'est chose si banale, quelques jours de vie en plus ou en moins. Tout de même, le confrère qui me traite rapporte amélioration. Le croira qui voudra.

Maintenant, cher ami, je vais vous parler d'elle, de celle que, grâce à vous, j'ai pu enfin revoir. Ah! quel habile diplomate vous êtes! Comme je reconnais bien votre tact et votre bonté dans toutes ces démarches entreprises dans le but de me procurer la joie de finir ma triste existence dans cet asile où Bella, sous le nom de Mère Saint Arthur, se prodigue pour tant de malheureux comme moi. C'était bien votre espérance qu'elle fût là, autour de mon chevet, pour embellir mes dernières heures d'agonisant."

"13 novembre.

J'avais trop présumé de mes forces, ou peut-être ai-je trop abusé de mon nouveau régime? Comme vous le voyez, j'ai été forcé d'interrompre ma lettre.

Aujourd'hui, je me sens mieux. Je veux continuer à m'entretenir avec vous.

Le lendemain de mon arrivée à l'hôpital, la Mère supérieure vint me voir et me dit :

—Votre ami, le docteur, ne m'a-t-il pas dit que vous étiez le cousin d'une de nos sœurs, mère Saint Arthur?

—Tel est bien le cas, ma mère.

—Sans doute que vous aimeriez à la voir. Je vais vous l'envoyer. Elle sera contente de vous revoir.

Oh! comme mon cœur se mit à battre, à la seule pensée que j'allais me retrouver en sa présence!

Quelques instants à peine et je la vis apparaître.

Huit ans — car il y a huit ans que je ne l'avais revue — l'ont à peine changée; même démarche souple et distinguée; sous la coiffe blanche et le voile noir, même visage frais d'enfant à la carnation marmoreenne. Et ses yeux sont toujours beaux bien que les feux en soient amoindris par la pratique de la modestie et de l'humilité.

Sa voix non plus n'a pas changé. Oh, quelle douce émotion j'éprouvai, quand, me tendant la main, elle me dit comme autrefois :

—Comment, c'est toi, Ti-Fred!

"Ti-Fred", depuis combien de temps n'avais-je plus entendu cette appellation évoquant tout un passé de jeunesse et de suaves souvenirs.

—Ça va mieux, n'est-ce pas?

Et comme gêné, j'osais à peine effleurer sa main d'un baiser respectueux, elle me dit :

—Tu sais, Ti-Fred, tu es mon petit frère, toi, tu peux m'embrasser. Le règlement le permet pour les frères.

Et elle pencha, sublime sacrifice, sa joue jusqu'à mes lèvres de phtisique. Puis, douce et bonne, elle s'assit à mon chevet, me parlant de mille choses du passé.

—Tu sais, notre Mère supérieure veut que ce soit moi qui te soigne. Elle dit que tu seras moins gêné avec moi. Il faut que tu reviennes à la santé. Oui, je vais te guérir de ce vilain rhume et de ton autre mal aussi.

Et comme je faisais signe que non, que c'était impossible :

—Chut! tais-toi, fit-elle, méchant docteur, en me

posant la main sur la bouche. On en a guéri déjà de plus malades que toi, ici.

Et tous les jours maintenant je la revois. Comme autrefois, nous prions ensemble. Elle s'agenouille là, à côté de mon lit, devant la petite table sur laquelle, parmi une infinité de petites fioles, domine un crucifix.

"20 novembre.

Encore un arrêt! Une légère hémorragie en est la cause. Mon encrier m'avait été enlevé pour quelques jours. Mais aujourd'hui on me l'a rapporté. Il est tombé une petite bordée de neige ce matin. Docteur, ça dure plus longtemps que je m'y attendais. Je croyais bien que je m'en irais avec les feuilles, comme dans la chanson.

Par la fenêtre, je vois que les arbres du jardin en sont complètement dépouillés. Oh, si fait, j'en vois encore quelques-unes là-bas qui adhèrent à une branche cassée et qui ont dû se dessécher bien avant les autres pourtant. Celles-là tiennent encore à la branche pendante. Pourquoi, par quel phénomène, je me le demande? C'est peut-être la même chose pour moi. Ma vie s'est desséchée avant le temps, c'est sans doute ce qui fait que les feuilles en sont si longues à tomber.

Mais, cher ami, qu'est-ce que je vous conte donc là? Je suis macabre à la fin. Pourquoi ne vous parlerais-je pas plutôt de ma Bella? Je vous écris en l'attendant. Car elle va venir bientôt; c'est l'heure de ma lecture spirituelle. Elle me lit tous les jours un chapitre de l'"Imitation de Jésus-Christ". Oh,

que je les trouve belles ces pages, chantées par sa voix angélique!

Vous savez que je suis converti! J'ai été à confesse de nouveau; car là-bas, à l'Anse-à-Gilles, j'avais un peu, comme on dit, coupé au plus court. J'ai maintenant des scrupules. Ah, vous riez, cher ami, le docteur Giroir qui a des scrupules de petite fille. C'est fort ça, n'est-ce pas?

Oui, l'autre jour, j'ai demandé à mon confesseur, ce bon abbé Pageau, notre aumônier, qui est un vrai Notre-Seigneur, toujours prêt à absoudre et à pardonner:

—M'est-il permis, mon Père, d'aimer la petite mère Saint Arthur qui me soigne? C'est ma cousine et je sens que je l'aime plus que mon prochain.

—Aime-la donc tant que tu voudras, m'a-t-il répondu, un petit brin moins que le bon Dieu, c'est tout ce qui faut, pauvre pas fin.

Croyez si ma conscience est maintenant tranquille.

Savez-vous une chose, mon cher ami? Quand vous m'avez annoncé, l'autre jour chez le capitaine, que vous m'aviez trouvé une place à l'hôpital Saint-Antoine, je vous ai remercié, mais dans le fond, je n'étais pas content. J'avais juré, voyez-vous, de ne plus la revoir jamais. Je lui en voulais; c'était absurde, mais c'était plus fort que moi, je lui en voulais de ce que j'appelais son abandon. Et je m'étais bien promis de la bouder et de la rabrouer proprement si jamais l'occasion s'en présentait et qu'elle voulût me parler de religion.

Certes oui! mes apostrophes étaient toutes prêtes, cinglantes et vengeresses. Et voilà qu'à son approche,

à ses premiers mots, je sens mon cœur se fondre et me voilà tout tremblant, prêt à pleurer d'émotion.

Chut, elle vient. Cachons tout ce barbouillage...

* * *

Elle m'a grondé.

—Ti-Fred, tu n'écoutes pas, tu te fatigues trop. Je vais le dire à Mère Supérieure; tu as la fièvre, je suis fâchée. Et ses beaux yeux avaient des éclairs comme autrefois. Il ne faut pas que tu écrives si longtemps, comme l'autre jour, quand tu as eu ta rechute. C'est à ton ami que tu écris comme ça? Il est médecin, ton ami? Il te gronderait s'il savait que tu fais des folies. Allons, sois raisonnable. Écoute-moi. A ton autre ami, le capitaine, c'est moi qui vais lui écrire.

Eh bien, cher ami, cela suffit pour aujourd'hui. Je veux obéir à ma petite Bella. J'aime bien qu'elle me gronde, mais je ne veux pas lui faire de peine.

Comment est votre chère famille? Mes bonnes petites amies, vos gentilles fillettes, se souviennent-elles toujours de leur grand ami?

Dites donc à madame que je lui demande de les faire prier pour celui qui, il y a à peine un mois, croyait sa foi mortellement atteinte.

Venez me voir, s'il vous plaît.

Votre ami reconnaissant,

Docteur ALFRED GIROIR.

P. S.—Tiens, je viens de voir ce cher capitaine Bellarmin. Il aurait bien voulu me chicaner. Au-

jourd'hui il en voulait surtout aux docteurs qui sont des bons à rien parce qu'ils ne peuvent me guérir. Il avait sa grosse voix des tempêtes. C'était, je pense, pour m'empêcher de voir qu'il avait des larmes plein les yeux, parce que j'avais voulu le remercier encore une fois. "Si t'en parles encore, je reviens plus", m'a-t-il crié, furieux."

"Hôpital Saint-Antoine, 1er décembre 1904.

Monsieur le Docteur,

Votre pauvre ami, mon cher et malheureux parent, n'est plus. Il a fini de souffrir, et Dieu, j'ose l'espérer, dans sa miséricorde infinie, a daigné lui ouvrir bien larges les trésors de sa clémence, en considération de ses souffrances et de sa résignation vraiment chrétienne.

Sa mort a été un peu comme toute sa pauvre vie, dramatique et poignante.

Depuis quelques jours, il nous paraissait mieux et le médecin semblait même entretenir quelque vague espoir de guérison, espoir que le malade ne partageait pas et dont il se moquait d'ailleurs, de fort bonne grâce, avec son confrère.

Il avait toujours à son chevet, comme vous le savez peut-être, un livre traitant, dans ses moindres détails, du mal dont il souffrait. Il semblait éprouver un plaisir morbide à suivre dans ce volume, étape par étape, les moindres évolutions de son mal. Et si quelqu'un daignait parfois lui faire compliment

sur les progrès vrais ou supposés de sa santé, avec ce sourire amer qui faisait mal, il ne manquait jamais de lui désigner ce livre :

—Tiens, en voilà un qui n'est pas de votre opinion. C'est en lui seul que j'ai foi. Il ne se trompe pas celui-là. Grâce à lui, je suis mon mal jour par jour et bientôt allez, c'en sera fait de moi. D'ailleurs, je ne crains pas la mort et je l'attends désormais comme une amie.

Donc hier, il paraissait presque gai. Ses yeux allumés par une légère recrudescence de fièvre brillaient d'un vif éclat. Vers deux heures de l'après-midi, j'allai lui annoncer la visite d'une de ses sœurs des cantons de l'Est, accompagnée de son mari et de leur fils. Il me remercia de cette bonne nouvelle et me pria, vu nos liens de parenté, de bien vouloir accompagner les visiteurs.

Il était franchement joyeux et nous accueillit avec sa cordialité accoutumée. Aussi étions-nous bien loin de nous attendre à un dénouement fatal si prochain.

Longtemps il causa, et avec une telle animation que j'en éprouvais par instant une réelle inquiétude. A plusieurs reprises je crus même devoir l'avertir de ne pas tant se fatiguer. Mais avec son sourire toujours un peu railleur il me répondait : "Allons donc, ma sœur, vous savez bien que je vais mieux. Je n'ai jamais été si bien qu'aujourd'hui." Hélas ! c'était ce qu'on appelle le mieux de la mort.

Quand il eut causé de bien des choses, rappelant maints souvenirs du passé, la conversation dévia tout naturellement vers le jeune neveu qui portait

l'uniforme de petit séminariste. C'est un beau jeune garçon, au regard droit et au front large, dénotant une belle intelligence. Notre malade s'enquit de son âge, de son degré d'avancement dans ses études, puis, tout à coup, s'adressant à son beau-frère qui, comme vous le savez peut-être, est un cultivateur à l'aise, il lui demanda quels étaient ses projets au sujet de ce fils. Le père répondit qu'il n'en savait encore rien, que ce serait son fils lui-même qui déciderait cela plus tard.

Alors, comme si quelque chose se fut brisé en lui, il devint tout autre. On aurait dit qu'une douleur sourde le déchirait au cœur ou que tout le souvenir de son passé s'était soudain réveillé en lui. Plusieurs instants il garda le silence, semblant absorbé par une véhémence pensée, pendant qu'un pli lourd barrait son front. Puis soudain, d'un ton presque solennel, enfonçant pour ainsi dire son regard perçant, aigu comme une lame, dans les yeux de son beau-frère :

—Charles! prends garde, dit-il. Oui, prends bien garde! La terre se venge, tu sais, elle se venge terriblement et toujours. Ah! pour celui qui l'aime et lui est fidèle, c'est la plus aimante, la plus vibrante et la plus prodigue des amies. Elle enveloppe l'objet de son amour de ses plus brûlantes caresses, pour lui, elle se fait belle, parfumée, elle se couvre de fleurs, et se pare comme une divinité. On dirait qu'elle s'acharne à attacher à elle son amant par les liens les plus tendres et les plus charmants. Pour lui, elle se consume lentement; pour lui, elle laisse déchirer

son sein afin de le combler des trésors et des richesses qu'elle recèle.

"Elle prodigue tout à son amant : la santé, la vigueur, l'air pur, la liberté au milieu des fleurs les plus magnifiques et les plus odorantes ; et pour compenser les mornes tristesses des automnes, elle remplit ses greniers de riches moissons.

"Mais, malheur, mille fois malheur à celui qui la trahit ! Autant elle a aimé, autant elle va haïr. Non, non, à celui-là, elle ne pardonne pas. Comme une tigresse ivre de carnage, elle poursuivra sa victime toujours et partout. Vengeresse implacable, nul ne peut lui échapper où qu'il se cache. Oui, malheur à lui ! Elle lui enlève tout : joie, santé, bonheur. Elle suce le sang de ses veines, obscurcit son cerveau et dessèche ses poumons. Elle tue ses enfants ou en fait des dégénérés et des parias. Que dis-je, elle imprime à tous les descendants de ceux que sa vengeance poursuit, les stigmates de la déchéance et de l'hébêtement.

"Regardez-les donc ces déserteurs, beaux rejetons de la race des terriens, regardez-les... Talentueux et d'un esprit transcendant, ils feront pendant un temps l'étonnement de leur pays et l'honneur des professions libérales ; ils seront médecins, avocats, juges, ministres. On dirait qu'à ceux-là elle a pardonné, la Terre. Mais attendez, attendez son heure, et guettez sa vengeance. C'est sur leurs descendants qu'elle l'étendra, impitoyable et cruelle.

"Elle fera de ces fils de parents célèbres, des déclassés, sinon des objets de déshonneur. A tel point

que quelqu'un a pu dire avec justesse: "Donnez des titres aux pères, les fils les traîneront dans la boue".

"Mais Charles, notre famille n'est-elle pas le plus terrible exemple de cette vengeance inexorable de la terre ?

"Tant que mon père lui fut fidèle, il fut heureux et prospère. Le jour où il la sacrifia, ce fut le jour de la vengeance. Vengeance impitoyable, terrible et tenace, ne laissant ni trêve, ni répit, faisant succéder les malheurs aux malheurs, les deuils aux deuils, les tristesses aux tristesses. Oui, vengeance sur mon père et sur ma mère qu'elle forcera bientôt à aller manger le pain amer de l'exil. Funeste exil où mon père languira pendant dix ans pour revenir pauvre, ruiné et presque sans famille, expirer dans son pays et y voir la terre ancestrale foulée aux pieds des étrangers; exil fatal où ma mère sera condamnée à mourir et où ses cendres reposent, loin de son clocher et de tous ceux qu'elle aimait. Vengeance sur mes sœurs, dont cinq paieront de leur santé et de leur vie l'abandon du sol natal.

"Et moi-même, que suis-je donc, sinon la plus triste et la plus lamentable de ses victimes, moi, malheureux déclassé dont la vie s'éteint tristement, sans gloire et sans mérite, dans un hôpital où j'expirerai bientôt comme le dernier des loqueteux, immolé à sa vengeance inhumaine et jamais assouvie."

C'était d'un tragique empoignant que d'entendre ces paroles lugubres et d'une exagération frisant l'injustice, dans la bouche de ce moribond au paroxysme de l'exaltation. Son beau-frère semblait stupefait et sa sœur avait éclaté en sanglots. Pour ma

part, usant de mon autorité et de l'emprise que je croyais avoir sur lui, je le suppliai de se calmer. Mais, allez donc arrêter le cours d'un torrent impétueux!

De son regard de feu, d'un geste inexorable de sa main il me fit comprendre qu'il avait encore quelque chose à dire et qu'il ne s'arrêterait pas avant de l'avoir dit.

Puis, sur un ton plus calme et s'adressant toujours à Charles, il continua :

—A toi Charles, et à toi ma sœur, elle semble avoir pardonné parce que vous êtes retournés à elle et que vous l'aimez. Mais, prenez garde, encore une fois, Charles, mon frère, prenez bien garde. Mon père aussi l'avait aimée. Non, non, n'allez pas lui enlever ses fils, car alors, alors malheur... malheur.... râla-t-il en crispant les poings. Et se renversant en arrière, dans un mouvement convulsif, il s'arrêta soudain, épuisé. Au même instant, il fut saisi d'une affreuse crise de suffocation.

La congestion des poumons, aiguë et foudroyante, comme un flot montant, l'étreignait. Ses yeux exorbités se fixaient sur moi avec angoisse. Je m'étais approchée de son lit pour le soutenir et je fis vite prévenir l'aumônier et le médecin de service. Mais je vis bien que ni l'un ni l'autre n'auraient le temps d'arriver. Il avait saisi mes mains qu'il étreignait convulsivement. J'essayai de lui faire dire quelques invocations, mais il ne le pouvait pas, il suffoquait sans cesse et son souffle, ou plutôt son râle, se faisait de plus en plus haletant et saccadé. Ses lèvres avaient cette teinte plombée que vous

connaissiez bien, et il semblait maintenant regarder avec effroi ses pauvres doigts amaigris qui se détachaient en taches livides sur la blancheur des draps.

Prenant mon crucifix, je le lui posai sur les lèvres et je l'exhortai à prononcer avec moi: "Jésus, Marie, Joseph". Il fit un effort suprême et j'entendis sa voix à peine perceptible, prononcer, syllabe par syllabe, "Jésus,.... Marie.... Joseph.... O ma Bella!..."

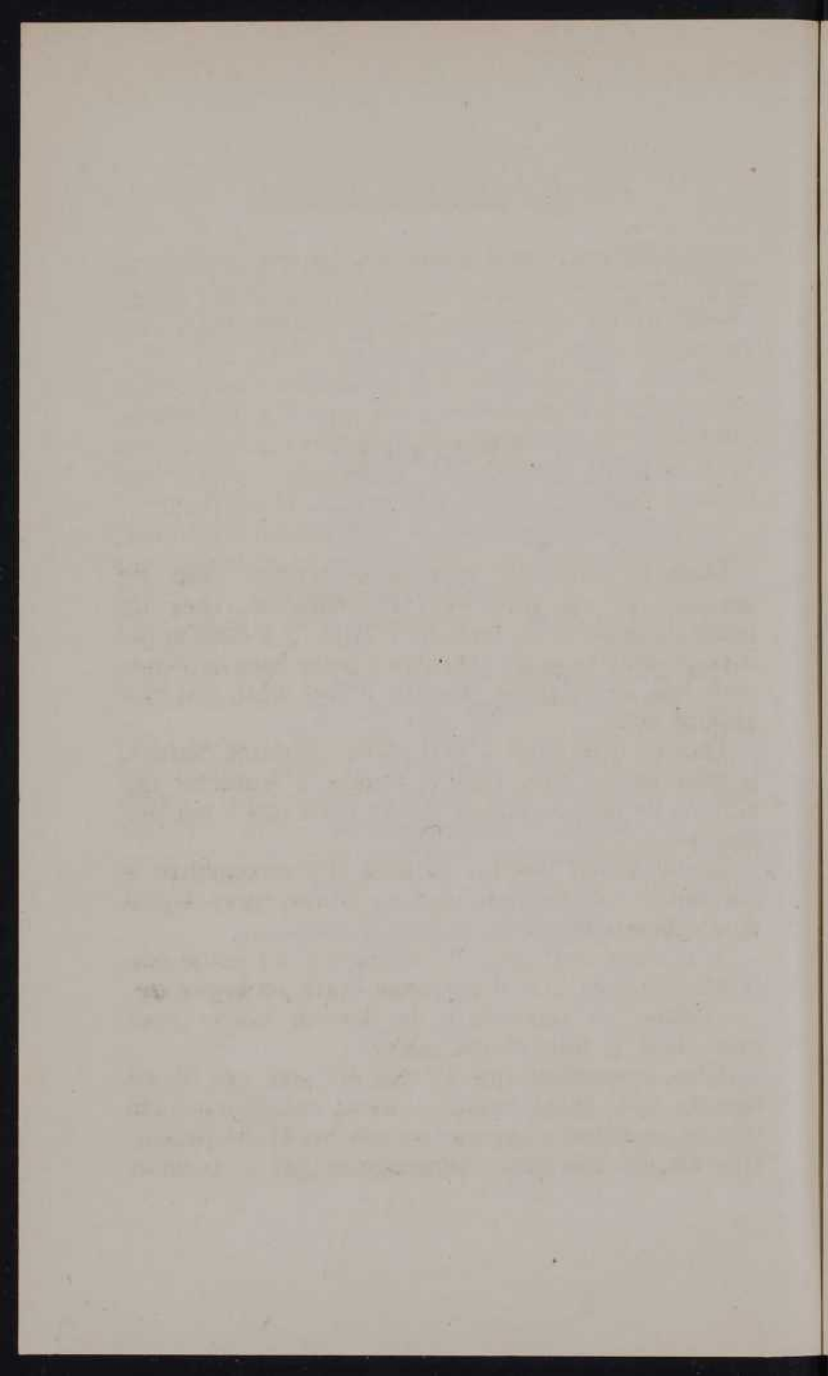
Ses yeux encore beaux se fixèrent une dernière, fois sur moi, dans une indicible expression de reproche et d'amour. Un flot de sang monta à ses lèvres pendant que celles-ci pressaient mon crucifix. Et ce fut tout.

Quand le médecin et l'aumônier arrivèrent, il était mort. Pauvre ami.

Et maintenant qu'il n'est plus, il reste à ceux qui l'ont aimé le devoir bien doux et plein de consolation de prier pour lui. C'est ce que je ferai tous les jours de ma vie, essayant ainsi de compenser pour toutes les souffrances endurées pour m'avoir trop aimée!

Votre servante en Notre-Seigneur,

Sœur SAINT ARTHUR."



EPILOGUE

Dans le cours du mois de septembre 1920, les hasards de ma profession m'amenaient chez un jeune cultivateur du haut de L'Islet. J'y étais appelé pour son épouse qui, bien qu'à peine âgée de vingt-trois ans, se préparait à offrir à son mari, son cinquième bébé.

Tout en attendant le bon plaisir de dame Nature, je m'amusais, pour tuer le temps, à feuilleter des albums de photographies qu'on avait mis à ma disposition.

Quelle ne fut pas ma surprise d'y reconnaître le portrait du malheureux docteur Giroir, mort depuis déjà quinze ans.

Je m'empressai donc de demander au jeune cultivateur à quel titre il possédait cette photographie.

—Mais, me répondit-il, le docteur Giroir était mon oncle, le frère de ma mère.

Alors, apprenant que j'avais été son ami, il me raconta que, jeune écolier, il avait assisté avec son père et sa mère à l'agonie de son infortuné parent. Il avait été tellement impressionné par cette mort

tragique et par les paroles du moribond, qu'il avait bientôt abandonné ses études classiques et qu'il avait pris la résolution de se vouer à l'agriculture et de racheter plus tard la terre de ses ancêtres maternels.

Désireux avant tout de devenir un cultivateur éclairé et pratique, il a suivi pendant deux ans les cours du collège d'agriculture d'Oka et il a su mettre à profit les leçons de ces maîtres incomparables que sont les bons Pères Trappistes.

De cette pauvre terre des Giroir si délaissée, si délabrée, et rachetée à vil prix, il a réussi à faire une véritable ferme modèle. Les bâtiments ont été reconstruits et la vieille maison restaurée. Mais, contrairement à tant de cultivateurs qui croient moderniser leurs maisons en leur donnant l'apparence de vilaines boîtes à marchandise, il a eu le bon goût de lui redonner un air de confort et de propreté sans lui enlever ce cachet si imposant de nos vieilles demeures ancestrales aux allures de manoirs.

Et puis aujourd'hui, grâce à son travail, grâce à une culture intelligente et raisonnée, grâce à cet amour de la terre que lui ont transmis ses ancêtres, Jacques B... réussit à tirer de ce bien l'aisance et le confort.

Sa jeune épouse, une institutrice diplômée qu'il a connue alors qu'elle enseignait dans son canton, le seconde admirablement dans son travail. Comme lui, elle aime la terre. Présidente du Cercle des fermières de sa paroisse, elle est la meilleure jardinière des alentours, rapportant chaque année presque tous les premiers prix à l'exposition du comté. Elle sait

filer la laine, tisser la toile du pays, les catalognes et les couvrepieds ramagés, aussi bien que cuire le bon pain de ménage, tourner les crêpes et les croquignoles. Et, par-dessus tout, elle aime à faire profiter ses concitoyennes de ses nombreuses connaissances. Elle est un véritable manuel de recettes de toutes sortes. Ah! ils font vraiment un couple bien assorti. Aussi vivent-ils heureux en travaillant et en s'aimant. Certes, on ne les entend pas souvent se plaindre, ceux-là, de la dureté des temps, de la misère du pauvre habitant, non plus que des enfants qui viennent trop dru.

Ils voient sans amertume passer les luxueuses limousines de ceux qui jouent au richard, se contentant du bon et solide quatre-roues emporté vigoureusement par un bon petit cheval canadien.

J'avais du plaisir à causer avec cet homme vraiment supérieur, et je me disais en l'écoutant discuter posément les problèmes de sa noble profession: combien de nos braves cultivateurs pourraient jouir du même bonheur si, seulement, ils avaient conscience de le posséder et savaient fermer les oreilles aux appels démagogiques de prétendus amis de la classe agricole!

Et puis, quand tout fut fini, et pendant que le gros garçon, enfin arrivé, s'égosillait aux mains d'une voisine qui lui faisait sa toilette, Jacques, tout joyeux, me montra sur le mur de la grand'salle, à la place d'honneur, de chaque côté de la croix de tempérance, deux cadres dorés. Dans l'un, figurait le portrait d'un ancêtre qui n'était autre que Pierre Giroir,

BIBLIOTHÈQUE
SAINT-SULPICE

cependant que l'autre encadrait un diplôme de la médaille d'argent du Mérite Agricole.

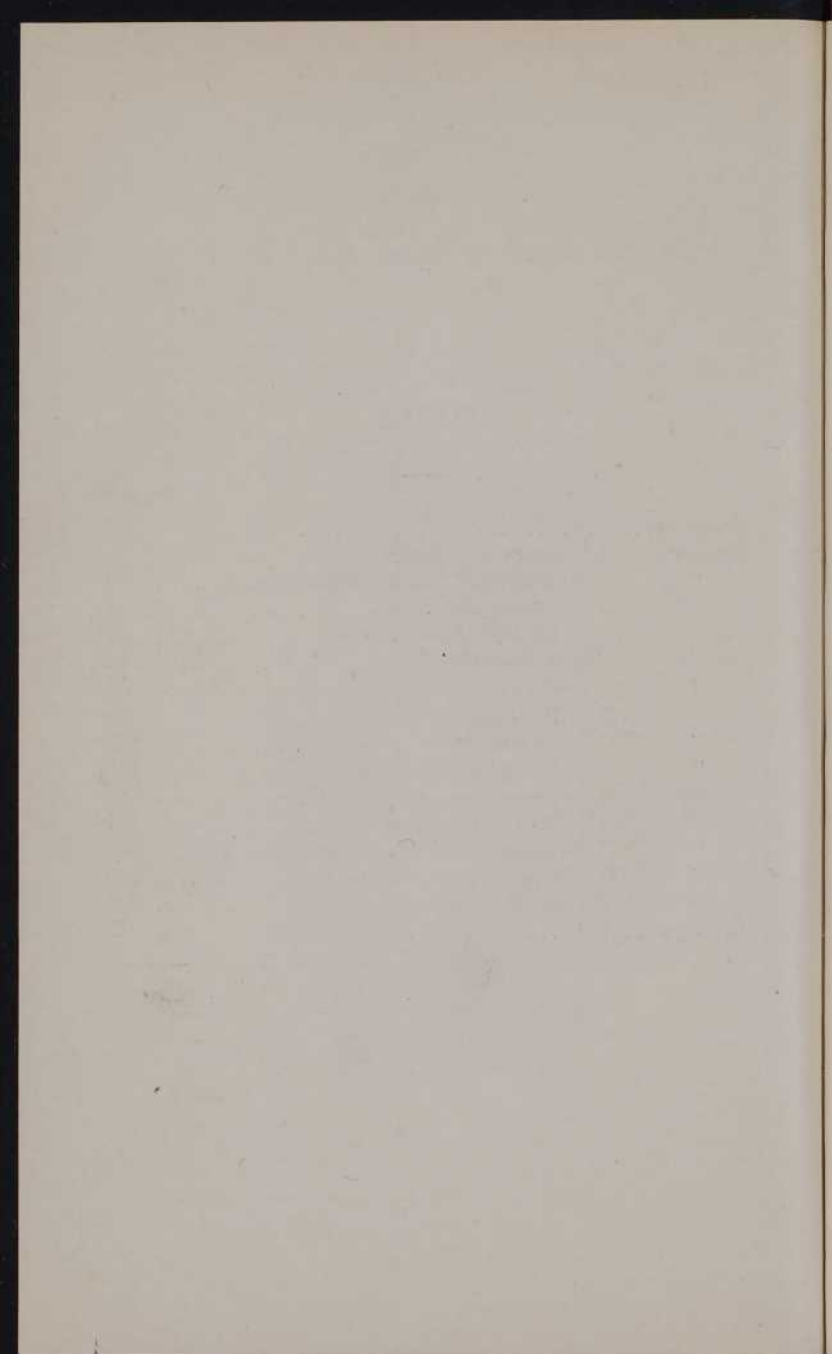
Et le vieux Giroir paraît tout heureux de se retrouver dans la vieille maison de ses ancêtres. Il revit dans son petit-fils et il semble contempler avec orgueil ce parchemin aux armes de la province, redisant avec éloquence qu'enfin Jacques B... a réparé l'erreur de Pierre Giroir.

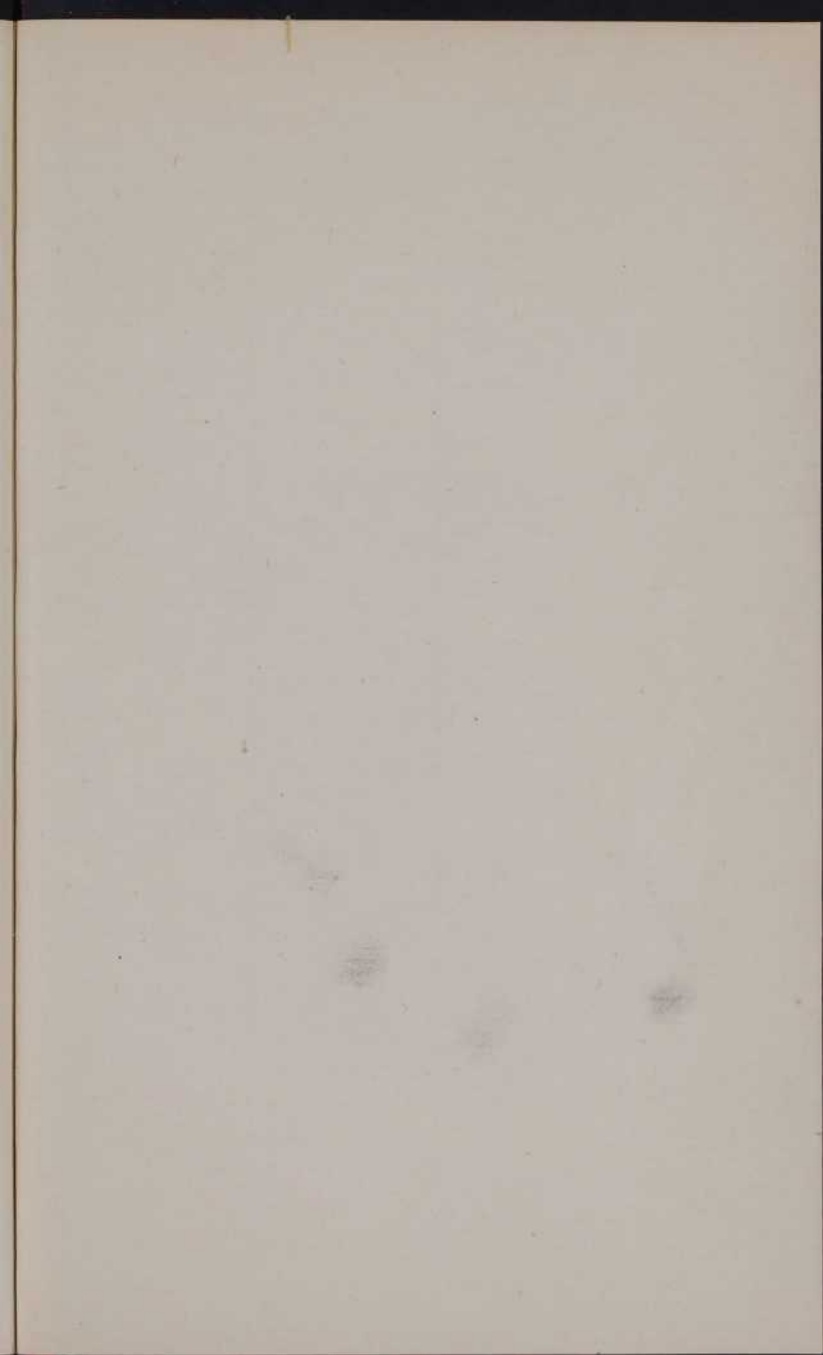
FIN

BIBLIOTHEQUE
DE LA SOCIÉTÉ
D'HISTOIRE NATURELLE

TABLE

	PAGES
Prologue.....	7
Chapitre I —Premières années.....	19
“ II —Jeux d'enfants, amours d'enfants.....	33
“ III —Veillée d'automne.....	41
“ IV —La défaite de la Terre.....	54
“ V —Au Séminaire.....	68
“ VI —Les exilés.....	92
“ VII —Bella dans le deuil.....	108
“ VIII —La tempête.....	125
“ IX —La légende de grand'mère.....	145
“ X —Les aveux.....	164
“ XI —Jour de l'an triste.....	181
“ XII —Vieux docteur, jeune docteur.....	202
“ XIII —Une voisine troublante.....	219
“ XIV —La Terre se venge.....	231
Épilogue.....	245

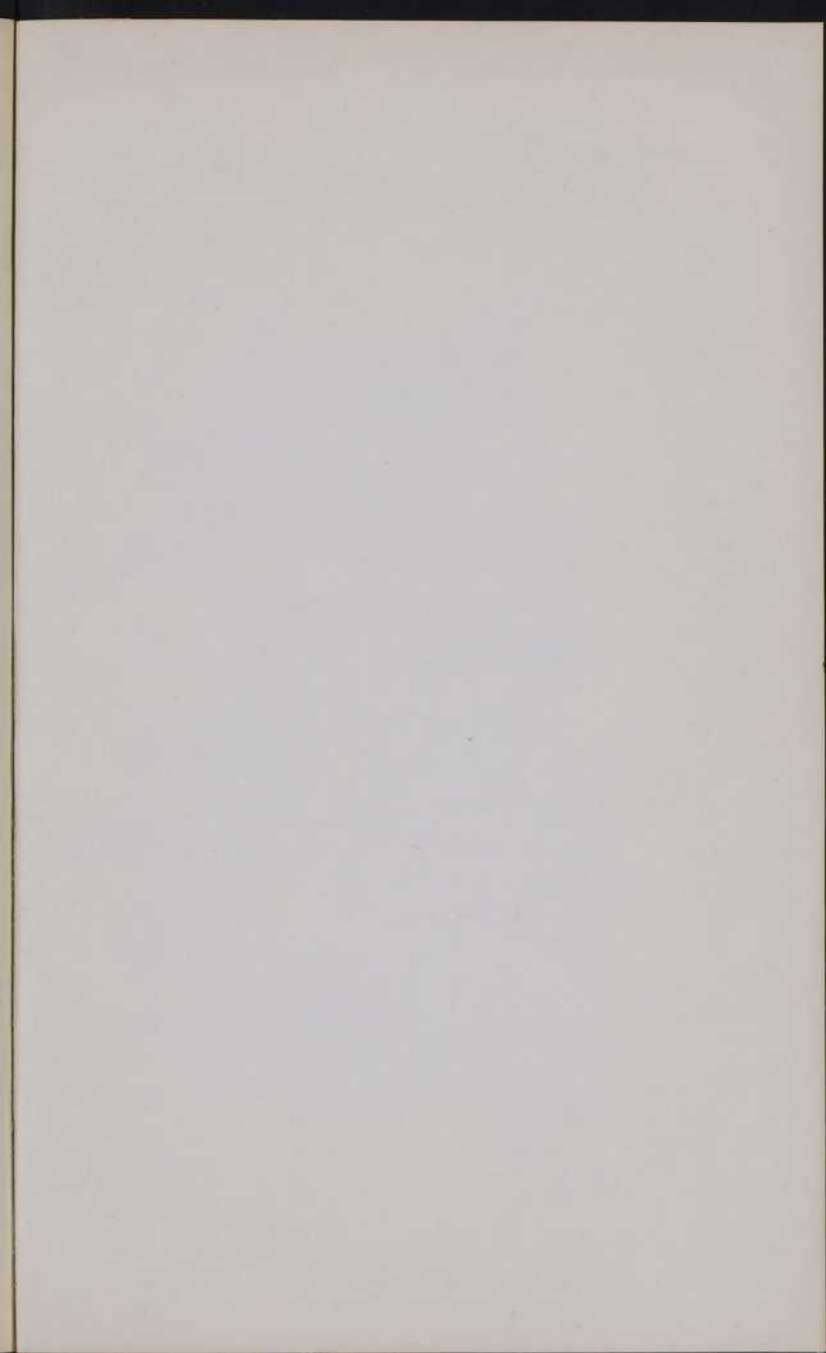


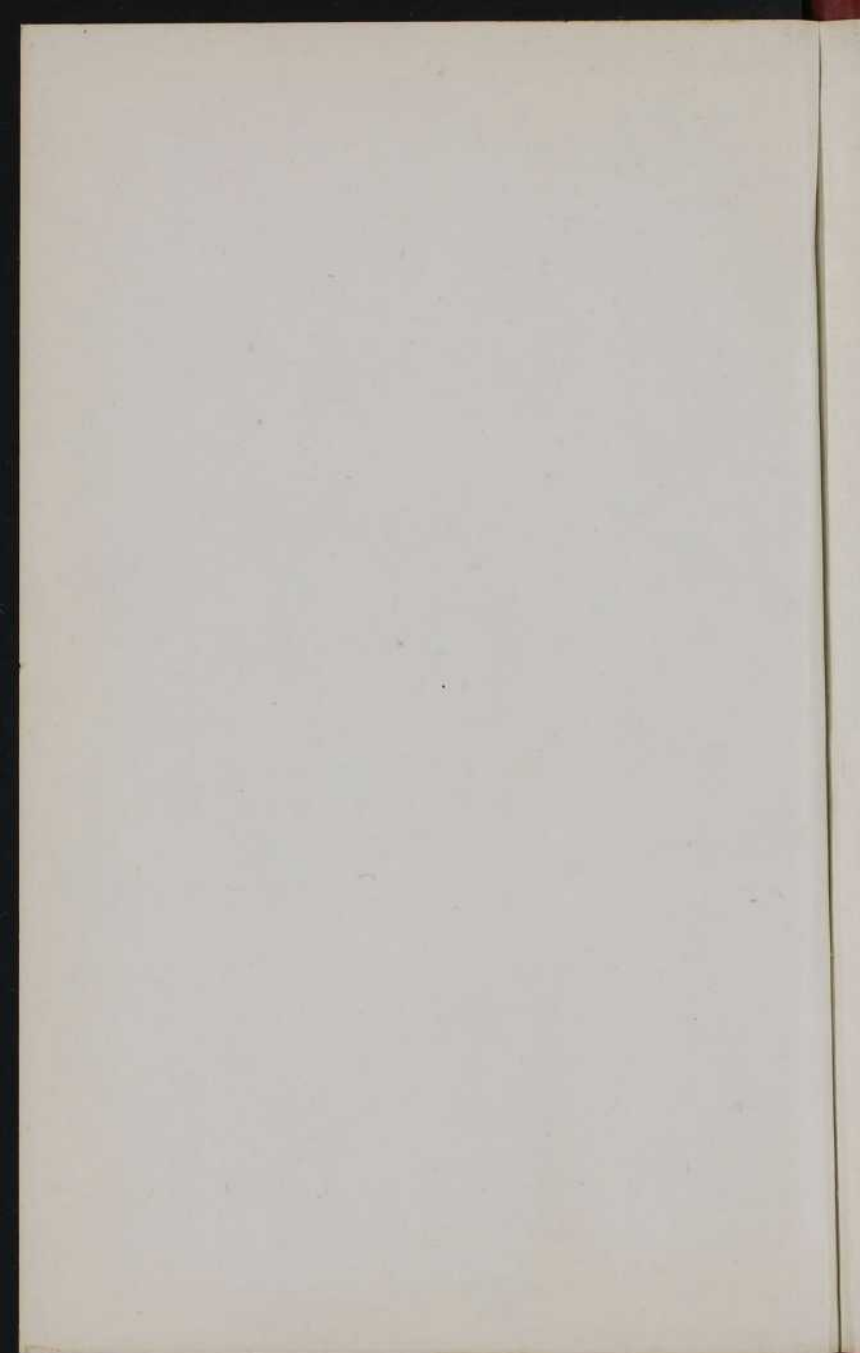


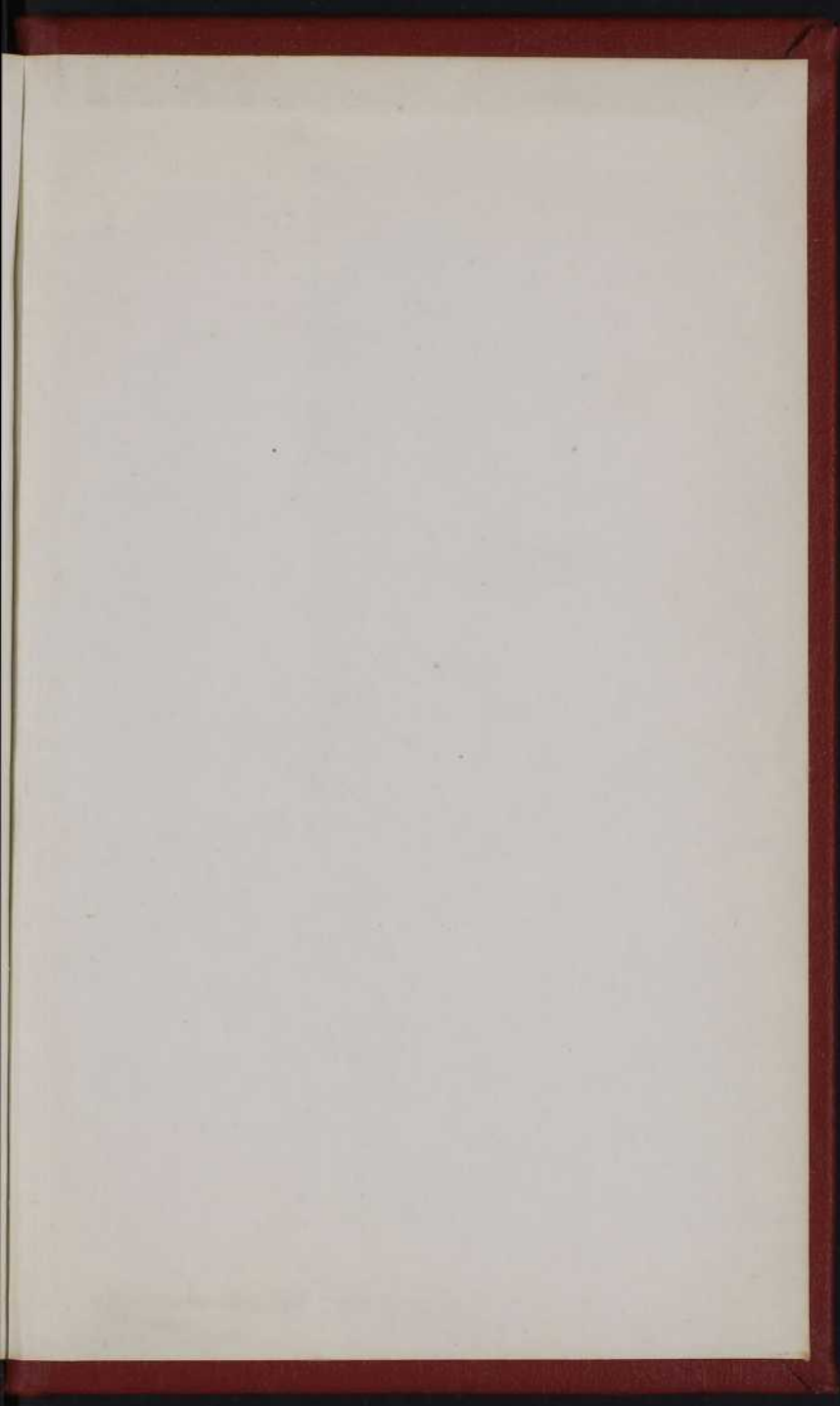












BNQ



000 429 182